

Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Le Banc des Pénitents

Etude psychologique sur l'œuvre
de la conversion à l'Armée du Salut

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

par G. SWARTS

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (V^e)

1931

*Thèse complém.
Paris 1931.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

**Thèse
pour le Doctorat**

Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Le Banc des Pénitents

Etude psychologique sur l'œuvre
de la conversion à l'Armée du Salut

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

présentée

par G. SWARTS

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (V^e)

— 1931 —

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



Le Banc des Pénitents

Etude psychologique sur l'œuvre de la conversion
à l'Armée du Salut

INTRODUCTION

Il n'est pas besoin de beaucoup connaître l'Armée du Salut pour découvrir qu'elle est une chose étonnante, unique, passionnante à observer pour le curieux qu'intéressent les manifestations et les activités révélatrices de l'humaine condition. Ses conceptions théologiques, sa spiritualité, son organisation et sa discipline, la psychologie des officiers, celle des soldats et des convertis, ses œuvres sociales et charitables, ses moyens d'action, autant d'objets d'étude du plus grand intérêt.

Dans le monde actuel si attachant par certains côtés, peut-être par certaines de ses faiblesses, de ses inquiétudes, de ses errements aussi, il est pénible de ne rencontrer que trop rarement des individus ou des collectivités qui sachent vouloir et agir fortement, avec un enthousiasme ingénu, intact ; qui aient su éviter la contagion du demi-scepticisme, du dilettantisme, de l'indécision, de l'anarchie intérieure ; assez sûrs que la vérité est une et qu'ils la possèdent pour engager toute leur pensée, assez sûrs qu'elle est seule digne de leur hommage et de leur soumission pour engager toute leur vie.

Certes, il s'en trouve encore de ces personnalités qui savent la valeur profonde des actes humains, et pour ne citer qu'elle, l'Eglise catholique avec ses grands Ordres

nous en offre le spectacle aujourd'hui comme autrefois ; mais voici devant nos yeux un organisme qui, non seulement possède une conviction précieuse à ses yeux comme la perle sans prix et s'efforce d'en faire bénéficier tous les hommes, mais en qui ce caractère apparaît comme à l'état pur : l'Armée du Salut, c'est là sa profonde originalité, est uniquement, dans son ensemble et dans chacun de ses organes, et d'une manière rendue la plus éclatante possible, une machine à sauver les âmes.

Spectacle d'une qualité rare, et qui vaut qu'on s'y arrête.

Si on regarde de plus près, l'intérêt croît encore. Les salutistes ne se contentent pas, en fait d'étrangeté, d'avoir une croyance mise à l'abri du doute par la suppression de tout examen critique, et de vouloir à tout prix la communiquer ; dans cette croyance et dans la manière de la propager que de choses surprenantes ! La doctrine salutiste est d'une terrible simplicité qui n'a d'égale que son audace : à une époque où règne une souple dialectique habile à émousser tous les angles, à brouiller toutes les lignes de démarcation, lorsque dans le domaine religieux le luthéranisme et le calvinisme s'évanouissent en libéralisme, et que l'Eglise catholique elle-même a dû s'opposer au modernisme dissolvant et niveleur, les salutistes osent proclamer que celui qui ne croit pas à la rédemption par les mérites du Christ est perdu, quelle que soit la qualité morale de sa vie.

Les moyens de salut proposés ne sont pas moins extraordinaires : il faut se convertir, tout le monde doit se convertir ; celui qui se croit chrétien et n'a pas passé par la conversion, celui-là se trompe ; de plus, pour obtenir cette conversion indispensable, les salutistes ne trouvent rien de mieux que de proposer aux gens de bonne volonté d'aller publiquement s'agenouiller au « banc des péni-

tents » c'est-à-dire d'accomplir une démarche humiliante et qui risque de passer pour ridicule.

Or, il y a plus extraordinaire encore que cette doctrine, que ces moyens : c'est qu'ils réussissent !

Les salutistes qui acceptent d'encourir le reproche de fanatisme acceptent aussi d'un cœur allègre une chose plus difficile à supporter, la moquerie : peu leur importe de paraître extravagants, et de provoquer la raillerie et l'hilarité. Il est déjà remarquable qu'ils arrivent à dédaigner à ce point l'opinion du monde, mais le plus curieux c'est qu'ils fassent de cette extravagance même un moyen d'action : la moquerie leur paraît préférable à l'indifférence, tout ce qu'ils désirent c'est qu'on se tourne vers eux, pour quelque motif que ce soit. Leurs excentricités lorsqu'ils en font, sont volontaires, ils savent très exactement les doser et dans certaines occasions s'en abstenir, par exemple dans leurs rapports avec les milieux officiels. Et le procédé s'avère efficace : plus d'un qui était allé à une séance de l'Armée du Salut pour s'amuser, attiré par sa réputation de ridicule, a bientôt cessé de rire et finit par se convertir.

On retrouve cette même audace dans l'organisation intérieure de l'Armée, où règne une discipline sévère. Pour leurs œuvres multiples et sans cesse croissantes il leur faut beaucoup d'ouvriers. Et cependant, si pressant que soit ce besoin, les chefs ne cèdent pas à la tentation de rendre plus facile la vie de l'officier salutiste ; ceux que tenterait la carrière d'officier, mais que ses rigueurs effrayent peuvent s'éloigner, mieux vaut se priver d'eux que d'adoucir le règlement. De même il faut absolument que tous les officiers et sous-officiers soient d'irréprochables salutistes : il y a un esprit salutiste, une spiritualité salutiste ; tous doivent se laisser modeler dans un moule très particulier, tous en un mot doivent être « dans la ligne » ; ce n'est pas

sans raison que nous empruntons cette expression à la terminologie soviétique ; s'ils n'y parviennent pas, ils sont moralement contraints de démissionner. Aucun sacrifice n'est trop grand s'il est nécessaire à l'unité de l'Armée, à la solidité de son organisation, au maintien de la hiérarchie. L'Armée du Salut est une organisation complètement internationalisée, sous un commandement unique, de pouvoir absolu, qui n'admet aucune modification locale des principes et des méthodes salutistes sous prétexte d'adaptation aux tempéraments ou aux circonstances. Il en résulte une frappante uniformité extérieure et une profonde unité intérieure, et un officier salutiste français ressemble certainement plus de toutes manières à un de ses collègues hindou ou américain qu'à un Français non salutiste.

Nous voyons donc qu'à bien des points de vue un des traits caractéristiques de l'esprit salutiste c'est d'aller au but avec une intransigeance hardie et en refusant, en quelque sorte, de tenir compte des conditions matérielles ou psychologiques ; nous voyons aussi que ce mépris des contingences réussit mieux qu'une pusillanime prudence.

Cependant, croire que l'Armée du Salut ne tient pas compte des circonstances dans lesquelles elle travaille, et qu'elle est dépourvue du sens de la réalité, serait commettre une grosse erreur. C'est tout le contraire qui est vrai. Nous rencontrons ici un des traits essentiels de la mentalité salutiste, à savoir l'alliance du refus des concessions et de la compréhension exacte des situations. L'Armée du Salut sait admirablement doser la hardiesse et la prudence pour adapter ses œuvres aux fins qu'elle se propose ; désireuse de soulager les misères matérielles et morales, elle commence par en acquérir une connaissance précise, pour trouver ensuite les remèdes adéquats et choisir parmi eux ceux qui lui permettront le mieux

d'exercer, en même temps, avec le meilleur rendement, son activité essentielle, l'apostolat. A son regard investigateur et compatissant aucun n'échappe des sombres lieux, terriblement nombreux et divers, où de pauvres humains se débattent dans la souffrance ou dans le vice. Ivrognes, prostituées, enfants criminels, forçats, prisonniers libérés, émigrants, chômeurs, sans-abri, lépreux, tous les parias, tous les outlaws, elle pense à tous et offre à chacun le secours qui lui convient, tout en créant les circonstances favorables pour faire des chrétiens avec ces déchets humains.

Avions-nous tort, en commençant de dire que l'Armée du Salut était un sujet d'études multiples digne de tenter le chercheur ?

De cet ensemble trop riche nous n'avons retenu, pour en faire l'objet de cette brève étude, qu'un seul aspect, et très particulier : comment l'Armée du Salut s'y prend-elle pour obtenir des conversions ?

Nous avons vu que les salutistes font de la conversion *religieuse* un événement indispensable de la vie humaine puisque sans lui le plus honnête homme encourt certainement la damnation éternelle. Cette gigantesque organisation avec ses rouages si divers est tout entière orientée vers ce résultat : amener le plus de gens possible au banc des pénitents.

Laissant de côté tout ce qui est préparation indirecte, nous limiterons ainsi notre problème : une fois que les salutistes ont recruté un public, une fois les gens entrés dans une salle de réunion de l'Armée, que va-t-on faire pour obtenir d'eux cette décision extraordinaire, ce geste totalement inusité, révoltant, contraire à tout le psychisme de celui qu'elle invite à le faire ?

Ce n'est pas sans difficulté que nous avons réuni les matériaux nécessaires pour cette étude et que nous en

avons déterminé la valeur. Une question se posait dès le premier instant : faut-il étudier le fonctionnement de l'Armée du Salut dans différents pays pour déceler à travers la diversité de l'action salutiste quelques traits communs ? Si la réponse avait été affirmative, il nous aurait été impossible pour bien des raisons de poursuivre cette étude. Mais fort heureusement l'examen des principes et de l'organisation de l'Armée, les affirmations répétées tant de salutistes que d'autres témoins sûrs, nous rassurèrent sur ce point : l'Armée du Salut est partout la même et on peut l'observer n'importe où, l'expérience donnera les mêmes résultats. Nous avons d'ailleurs pu, par de rapides séjours en Angleterre, vérifier le fait que dans ce pays, berceau de l'Armée, elle présente les mêmes caractères que nous avons relevés en France.

On pourrait même dire que, pour le point de vue qui nous intéressait, il valait mieux choisir un pays latin comme lieu d'observation. En Angleterre ou dans un pays anglo-saxon, les méthodes salutistes détonnent beaucoup moins que chez nous ; conçues par des Anglais, elles portent une marque d'origine dont nous avons dit plus haut que les salutistes refusent de les dépouiller lorsqu'ils les transplantent ; en pays anglo-saxon et protestant, terre d'élection du méthodisme et des réveils, certaines expressions de la vie religieuse n'étonnent personne, alors qu'elles provoqueraient la stupeur de ce côté de la Manche. Ici les conditions de réussite sont beaucoup moins favorables, excellente occasion pour voir ce qu'on peut obtenir.

Cette première difficulté disparue, où pouvions-nous trouver les documents nécessaires ? En un certain sens le problème était simple : il y a une littérature salutiste et elle n'est pas très abondante ; en outre elle est presque tout entière l'œuvre des officiers du Quartier Général établi à Londres ; et dans les différents pays on ne fait guère

que traduire les livres et les brochures écrits en Angleterre. Dans chaque pays l'Armée a un journal, et même dans ce journal — *l'En Avant*, pour la France — à part les nouvelles du « territoire » la plupart des articles extraits souvent du journal anglais le *War Cry* sont traduits ou résumés de l'anglais. Ceci est d'ailleurs conforme à ce que nous avons dit plus haut de l'unité d'inspiration de l'Armée¹.

Mais si les livres et brochures à dépouiller étaient peu difficiles à obtenir, quelle était leur valeur ? Comme il fallait s'y attendre, les salutistes sont les moins intellectuels des mortels. Ils écrivent comme ils agissent : pour sauver des âmes. Aucun espoir que l'un d'eux ait jamais perdu son temps à écrire impartialement un ouvrage historique ou psychologique sur le salutisme. On ne trouve qu'une littérature de combat et d'édification, faite par des hommes qui n'ont cure de la valeur intellectuelle de leur travail, à l'usage d'autres qui s'en soucient encore moins. Exposés très simples pour ne pas dire simplistes de la

¹ Voici quelques ouvrages à consulter :

La source la plus complète de renseignements sur la fondation et l'histoire de l'Armée du Salut, est L. BOOTH-TUCKER, *The life of Catherine Booth*, Londres, International Headquarters of the Salvation Army.

Cet ouvrage a été traduit en français mais abrégé par H. Naville.

H. BEGBIE, *Pots cassés* (traduit de l'anglais), Altis, Paris, 1922, recueil de récits de conversions.

Ordres et règlements pour les Soldats de l'Armée du Salut, par le Général. Librairie Altis.

Idem. pour Officiers.

Réflexions et expériences d'un salutiste, par A. PEYRON, éd. Altis, Paris 1922.

Chants de l'Armée du Salut, éd. Altis, Paris.

Il vient de paraître un ouvrage intitulé :

Les Doctrines de l'Armée du Salut, Altis, Paris.

Pour toute la littérature salutiste, s'adresser à l'Intendance de l'Armée, 76, rue de Rome, Paris.

doctrine et de l'activité de l'Armée, brochures destinées à attirer l'attention des indifférents sur le problème de leur salut, impressionnants récits de conversions, mais privés de toute indication psychologique précise, biographies de salutistes, inspirées par le seul souci d'émouvoir, d'attirer, d'inviter à l'imitation. Tout ceci doit naturellement être utilisé avec une extrême prudence et, ce qui est plus grave, ne fournit souvent aucune réponse aux questions qui intéresseraient le plus le lecteur curieux. En revanche, ces écrits rédigés par de vrais salutistes ont tous un accent très particulier et tout à fait révélateur de la mentalité salutiste, et ils livrent à qui sait lire plus d'une indication précieuse, généralement à l'insu de leurs auteurs. Il en est de même pour les journaux *War Cry*, *En Avant* ou autres, dont la lecture hebdomadaire fait pénétrer très avant dans ce qu'on pourrait appeler l'âme salutiste.

Il est une autre source de renseignements que nous avons utilisée largement : les conversations privées avec des salutistes, officiers ou soldats. Rien n'est plus facile que de faire parler un salutiste de sa chère Armée et de sa propre vie religieuse ; c'est pour lui un devoir et une joie. Il est plus difficile malheureusement d'obtenir des réponses précises. Même animé d'une entière bonne foi, le salutiste se sert d'une phraséologie qui masque la réalité psychologique et décrit plus ce qui devrait être que ce qui est. Il faut poser mille questions différentes, laisser parler beaucoup, procéder par rapprochements et recoupements, pour arriver à reconstruire la réalité des faits psychologiques déformés par une interprétation de commande. Même des officiers supérieurs on obtient difficilement une réponse objective à une question de pure psychologie, parce que malgré toute la bonne grâce qu'ils apportent à vous répondre, ils n'arrivent pas à en saisir l'intérêt ; de plus, chez eux, domine la crainte de livrer un

renseignement qui ne serait pas tout en faveur de l'Armée. Il faut donc apporter la même méthode critique dans l'utilisation des renseignements oraux que des écrits, mais ici encore l'interlocuteur salutiste livre souvent par son attitude et son langage plus qu'il ne croit.

Enfin le vrai moyen de connaître l'Armée et de ne pas se tromper dans l'interprétation des renseignements dont nous venons de parler c'est de la voir agir. Quiconque veut connaître l'Armée du Salut doit aller à l'Armée du Salut. Une seule réunion vous en apprendra plus que toutes les lectures et toutes les conversations, sur ce que sont les salutistes, sur ce qu'ils font, et surtout sur cette chose indéfinissable qu'est l'atmosphère des réunions salutistes. Regarder tout, regarder les officiers, les assistants, les officiers qui parlent et les officiers qui les regardent parler ; ce qui se passe au premier plan et ce qui se passe à l'arrière de l'estrade ; écouter les discours préparés et les paroles jetées en passant à un camarade ; les chants et les prières ; observer les interventions des salutistes auprès des convertis ; et en même temps, autant que possible, juxtaposer à cette attention passionnée une certaine mal-léabilité pour se laisser envahir par cette atmosphère électrisée, voilà ce qui nous a paru le moyen le plus complet, le plus sûr, d'arriver à connaître un peu ce milieu extraordinaire.

Le travail que nous apportons aujourd'hui ne fait qu'indiquer quelques traits de la physionomie de l'Armée du Salut, complexe dans son simplisme même. Nous serions heureux si ces quelques indications servaient à donner à d'autres l'envie de pénétrer plus avant dans ce domaine qu'on peut dire encore inexploré.

PREMIÈRE PARTIE

QU'EST-CE QUE L'ARMÉE DU SALUT ?

I. Une Réunion à l'Armée du Salut

Une grande salle claire ; au fond une large estrade sur laquelle les officiers prendront place ; dans un coin l'orchestre, piano, harmonium, grosse caisse : d'autres instruments, cuivres, bois ou cordes pourront s'y adjoindre, selon les aptitudes des officiers et des soldats du corps ; de hautes peintures murales représentent la parabole de l'Enfant prodigue ; on a choisi, pour les peindre sur les murs, des textes qui proclament l'amour de Dieu pour tous les hommes, condamnent le péché et promettent le salut.

Dans la salle, un certain nombre de soldats ou de recrues se reconnaissent soit à la casquette à bande rouge ou au chapeau Alleluiah, soit à un insigne, un ruban, etc. Mais parmi ceux que rien ne désigne extérieurement, la « mise à l'épreuve » révélera tout à l'heure un grand nombre de soldats ou de convertis. Presque tous semblent des habitués ; beaucoup ont apporté une Bible et plus encore le petit recueil des cantiques de l'Armée du Salut. Le public ressemble à celui d'un modeste cinéma de quartier mais

où les femmes n'auraient aucun souci de coquetterie ; un ou deux couples de gens âgés et bien mis, l'air rigide et affable, manifestement « bonne bourgeoisie protestante ». Sur l'estrade quelques officiers ont déjà pris place, mais presque tous, — une vingtaine — arrivent en groupe derrière l'officier supérieur qui présidera la séance. Aussitôt la salle se lève, applaudit et, soutenu par l'orchestre où la grosse caisse domine, explose un cantique bruyant et rapide ; l'air joyeux, remuants, enthousiastes, les officiers chantent avec l'assistance, tandis que l'un d'eux bat énergiquement la mesure, allant et venant au premier plan de l'estrade.

*Roc séculaire frappé pour moi,
Sang du Calvaire, sang de la Croix,
Source bénie de guérison
En toi j'ai vie et plein pardon.*

Voix perçantes, grands coups de grosse caisse ; le vacarme est saisissant. On reprend le refrain du cantique, trois fois, quatre fois, comme si les salutistes ne pouvaient se lasser d'exprimer leur joie et leur conviction. Puis le calme se rétablit, mais on reste debout pour la prière prononcée par un officier qui appelle la présence de Dieu, redit les paroles du cantique et affirme avec force que Jésus-Christ est ici, pour effacer *tous* les péchés et qu'il faut avoir foi dans ses promesses. Puis il invite une officière à prier. — « Nous Te bénissons, ô Dieu, d'avoir rencontré le roc ; car Tu sauves de tout, oui de *tout* — Seigneur, fais qu'une âme aujourd'hui puisse se voir dans Ta lumière, qu'elle voie son péché et qu'une lueur d'espoir entre dans son cœur. Bénis ces âmes qui sont ici, que quelques-uns cèdent. » Elle prie ainsi longuement, avec force, la figure levée, toute contractée ; et, comme spontanément, un officier commence un cantique :

*Oh ! croyez que Dieu vous donne
Tout ce qu'il promet,
Un Sauveur qui vous pardonne,
Un Sauveur parfait.*

Après quelques tâtonnements fâcheux pour l'oreille, l'assistance le suit. Sur l'estrade et dans la salle, beaucoup prient, à genoux, d'autres pliés en deux, la tête dans leurs mains. Un officier prie encore pour que Dieu dirige lui-même la réunion, prépare les cœurs et nous fasse voir des âmes repentantes criant délivrance.

Enfin on s'assied et on fait chanter :

*Vive Jésus, des pécheurs l'espérance,
Sublime nom donné pour les perdus :
N'attendez pas, venez pleins d'assurance,
Il est amour et rempli de clémence :
Vive Jésus, Vive Jésus !*

Les versets suivants n'ont pas un sens plus précis, mais l'air est entraînant et tout le monde chante ; pour le dernier verset l'officier qui bat la mesure demande qu'on chante debout, et tous s'exécutent. Il conclut, expressif : « Ah oui ! Vive Jésus ! on pourrait répéter ça toute sa vie » et la salle approuve avec des « Amen » et des « Alleluiah ». Une officière se lève, lit dans les *Actes des Apôtres* le discours de saint Paul au roi Agrippa, et se rassied sans rien ajouter. Nouveau cantique, celui de la semaine, c'est-à-dire celui que publie le numéro de *l'En Avant* :

*Hier, aujourd'hui, d'âge en âge,
Il est notre paix,
Tout change, mais le Dieu sage
Ne change jamais.*

L'officier insiste avec bonne humeur pour que tout le

monde chante : « Allons chantez bien de tout votre cœur, tout le monde. » On reprend interminablement le refrain. « Que les sœurs chantent seules. » Et les femmes chantent, en vrille. Puis les « frères », c'est plus supportable. On recommence encore, tous ensemble, le refrain, la fin du refrain. Il est bien entré maintenant dans toutes les têtes que

*Tout change mais le Dieu sage
Ne change jamais.*

Alors se lève le colonel qui dirige la réunion, — et qui n'a encore rien fait. Il demande à une jeune capitaine et à un vieux major¹ d'apporter leur témoignage et de raconter comment ils sont devenus salutistes. Très gentille, l'officière, gaie, vive, candide et convaincue. Elle a toujours connu et aimé les salutistes ; mais quand elle devint une jeune fille, les « joies du monde » la tentèrent, et elle s'amusa avec les autres jeunes filles du village, tout en sentant qu'elle n'était pas faite pour cela. Quand les salutistes organisèrent des réunions elle ne voulut d'abord pas y aller, parce qu'elle avait peur du renoncement auquel elle savait qu'elle serait amenée ; mais elle s'y rendit pourtant, « reçut le message », alla au banc des pénitents et connut la vraie joie. Avec enthousiasme elle affirme son amour de l'Armée du Salut, sa joie de la servir et sa résolution de toujours suivre Jésus. Le Colonel, en guise de commentaire, fait chanter le cantique :

*Alleluia, alleluia
Gloire à Toi mon Sauveur.*

en demandant que ceux qui ont pris Jésus pour Sauveur

¹ Les grades, dans l'Armée du Salut, correspondent à ceux de l'armée anglaise.

chantent en levant la main. Il n'y a pas dans la salle dix personnes qui ne le fassent.

Puis c'est le tour du major. C'est un gros homme important et décidé, d'aspect assez commun. D'un ton solennel et péremptoire il se dit heureux de pouvoir affirmer que ses péchés lui sont pardonnés. Il a eu une jeunesse heureuse, surveillée par une mère très chrétienne, mais il croyait pouvoir vivre en bon chrétien sans rompre complètement avec le monde. Invité à des réunions salutistes, il y va « pour voir ». Mais quand on lui demande s'il est converti, il reconnaît que non et va au banc des pénitents, puis devient soldat. Un peu plus tard, non sans souffrances et hésitations, il se décide à consacrer toute sa vie à Dieu et entre à l'Ecole Militaire. Cette première partie a été racontée avec un pathétique appuyé. Maintenant il évoque avec jovialité ses souvenirs de l'Ecole Militaire et s'adresse à l'auditoire comme à de vieux camarades ; le public rit sans résistance à chacune de ses saillies, on est en famille, on souligne ce qu'il dit avec des amen ou des alleluiah d'un à-propos parfois bizarre.

Après avoir annoncé les réunions de la semaine et pendant qu'on fait la quête, un jeune enseigne fait chanter le cantique qui finit par ces mots :

*Jésus-Christ est mon Sauveur
Je jouis du vrai bonheur
Au pied de la Croix.*

Le 3^e verset est chanté debout.

Le colonel prend la parole, et commente cette phrase du texte des Actes qui a été lue plus tôt : « Je n'ai point résisté à la vision céleste. » Il compare les « visions » que Dieu envoie, à la vue naturelle et ceux qui ne les voient pas, à ceux qui ont la vue défectueuse. Il parle lentement avec bonhomie, gêné un peu — c'est un Anglais — par

une connaissance imparfaite du français, qui le fait parfois se retourner vers ses compagnons pour qu'ils lui soufflent un mot, soulignant lui-même ses maladresses pour que la salle rie. Longuement, comme s'il avait affaire à de petits enfants, il explique ce qu'est la myopie, la presbytie, comment on les corrige par des verres — ici il soulève ses lunettes. Avec un certain humour il décrit ce qu'est le myope, l'hypermétrope, l'astigmatisme dans le domaine spirituel. Le remède, les verres qui corrigent cela, c'est le banc des pénitents. Les deux officiers qui tantôt rendirent témoignage, l'une au début de sa carrière, l'autre à la fin, ont dit une même chose : ils ont vu et n'ont point résisté à la vision. Il rappelle Abraham, Moïse, qui obéirent sans comprendre. Aujourd'hui Dieu se révèle comme autrefois. Il y a cette après-midi des révélations pour plusieurs. « Serez-vous disposé à la recevoir ? » Grave et bienveillant il regarde la salle comme s'il scrutait les consciences. Il affirme : il n'y a dans cette salle personne qui n'ait eu une révélation ; mais la dureté du cœur détruit la vision, atrophie la conscience. Certains ne voient qu'à demi, ils aperçoivent, comme le serviteur d'Elisée, les ennemis qui les combattent, sans voir les anges de Dieu qui les soutiendront. Manque de vision, la méconnaissance du péché, l'oubli de l'enfer ; manque de vision, l'oubli de Jésus-Christ, du Calvaire, l'ignorance du ciel. Il y a même des serviteurs de Dieu, des salutistes, qui ne voient pas l'état du monde et des âmes. Puis doucement : « Avez-vous eu une vision ? — La vision de Dieu et de votre propre cœur ? — Priez, la prière vous donnera la vision. Aujourd'hui vous avez *l'occasion* de penser à votre état spirituel, de vous donner à Dieu. » Puis il rend son témoignage : « Moi aussi j'ai eu la révélation de mon péché, de mon besoin de Dieu. J'ai demandé le salut, j'ai crié « Sauve-moi », et je me suis

donné à Dieu, j'ai obéi à la vision. Que quelqu'un qui a reçu une vision, accepte maintenant d'y obéir.»

Il n'a cessé de parler raisonnablement, patiemment, grondant doucement comme celui qui est sûr de convaincre un enfant de bonne volonté qui résiste un peu, mais va céder. Peu à peu de la gaieté exubérante du début on est passé à une douceur grave, un peu solennelle. Une officière chante maintenant seule avec un soprano très pur dans le haut, un peu sourd dans les notes basses, un cantique doux et lent, tout en pianos, sauf lorsqu'elle force sa voix pour articuler un mot important comme un enfant qui commence à lire avec expression :

Sur le seuil le Roi s'arrête

Il désire entrer chez moi.

Dans la salle, silence, immobilité.

Et maintenant c'est l'appel. Un des officiers supérieurs s'en charge ; grave, simple, calme, il regarde la salle d'un long regard pénétrant : « Est-ce qu'il y a eu une vision pour un de vous ? Est-ce que ce jour sera une date pour vous ? Si votre péché vous a été révélé, ne résistez pas. Si Dieu vous demande un acte définitif de soumission, un renoncement complet, ne résistez pas. »

Avec une émotion croissante : « Qui va obéir à Dieu ? Qui, poursuivi par sa conscience, va accepter le sacrifice de la Croix ? Nous allons prier pour vous ; que votre cœur ne résiste pas. » Alors, dans la salle beaucoup de salutistes s'agenouillent, et tous, prient. De l'estrade, par les deux bouts, plusieurs officiers et officières descendent doucement dans la salle, se tiennent sur les côtés, regardent les assistants profondément, cherchant les visages de ceux qui ne prient pas, mais qui ont l'air émus. D'autres sont restés sur l'estrade, à genoux. L'officier décrit l'état de l'âme qui résiste et l'adjure de ne pas écou-

ter Satan. Quelqu'un se met à chanter : « Oh ! révèle ce que je suis à Tes yeux », et tous continuent très doucement. Inlassablement il répète : « Si la révélation se produit venez. Avancez, approchez-vous. Manifestez que vous renoncez à l'obstacle. » Et inlassablement aussi, on chante le cantique. Quand on le croirait fini, quelqu'un le reprend par un bout quelconque et ce « Révèle, révèle » flotte dans la salle, s'accroche aux esprits, les enveloppe.

Les officiers se sont peu à peu avancés dans la salle vers ceux qui leur paraissent troublés ; un officier a entrepris un jeune homme ; ce n'est pas un nouveau venu ; il a participé à la réunion comme un habitué, mais jamais il n'a eu l'air de prier. Depuis que la séance d'appel a commencé, il se sent mal à l'aise. Maintenant il écoute l'officier d'un air buté et malheureux, en secouant la tête. Une officière s'est assise auprès d'une jeune fille qui depuis le début a écouté et prié avec ardeur, et qui sanglote. D'autres officiers et officières tentent de s'adresser aux rares personnes qui visiblement sont ici pour la première fois et prennent un air détaché. Ils commencent d'un air engageant : « Est-ce que vous êtes sauvé ? » Une officière s'est attaquée à une jeune femme assise à l'écart, violemment fardée, élégante et vulgaire. Qu'est-ce donc qui a pu la faire entrer ici ? Elle oppose d'abord à la salutiste une froideur railleuse ; mais peu à peu, comme l'autre la presse, elle s'excite, se fâche, et à son tour parle longtemps et avec véhémence. La salutiste ne lâche pas prise, et bientôt à cette protestation coléreuse succède une attitude de découragement, de lassitude. Elle est prête à pleurer, la petite femme fardée. Elle ne viendra pas au banc des pénitents cette fois-ci, mais on la reverra dans les réunions salutistes, et... qui sait ?

Pendant ce temps, de l'estrade, l'officier multiplie ses

invitations : « Qui sera le premier à s'approcher de Dieu ? Il est ici pour vous sauver. » On chante :

Je me donne à Jésus

puis on demande que dans la salle quelqu'un prie. Un soldat se lève et demande à Dieu de sauver une âme. « Seigneur, sauve-les, tu le peux, nous savons que tu le peux, sauve une âme, Seigneur, qu'elle connaisse la délivrance. » On entonne alors « Viens au Père qui t'appelle » en reprenant indéfiniment le refrain :

*Aujourd'hui, viens à Lui !
Ah ! pourquoi tarderais-tu ?
Aujourd'hui viens à Lui,
Viens reçois le grand salut.*

Et voici qu'une vieille dame va s'agenouiller au banc des pénitents ; au bout de quelques instants l'officière qui était allée la rejoindre se relève et fait signe à une autre, qui sans doute connaît la convertie, de venir prendre sa place. On ne cesse de chanter : « Viens au Maître, il t'appelle. » L'officier affirme : Il y a ici quelqu'un qui est oppressé ; qu'il ne s'en aille pas sans le pardon. Il ne faut pas que vous ayez, après la réunion, le regret de n'avoir pas saisi l'occasion. »

Aujourd'hui viens à Lui.

Une officière prie. « Seigneur, deviens le Sauveur de tous. » Elle prie longtemps, les supplications se suivent, en désordre : « Donne-leur Ta joie Seigneur... Sauve-les... Ne permets pas que quelqu'un parte sans être sauvé... »

On chante alors un nouveau cantique, très lent :

*Reviens puisqu'Il pardonne,
Cède enfin et sois sauvé.*

Un homme va au banc des pénitents avec l'officier qui vient de l'y décider. Aussitôt on entonne :

Alleluia, Alleluia
Gloire à Toi mon Sauveur !

L'intensité de la prière s'accroît. « Encore une âme Seigneur, donne-nous encore une âme. » Maintenant les cantiques se succèdent sans interruption. Tantôt l'un tantôt l'autre des salutistes en commence un que tout le monde continue :

Cède, cède ton cœur
A ton Sauveur.

Cèèèède, cèèède... cent fois cela recommence.

« Bientôt nous allons finir la séance ; c'est maintenant que vous devez accepter le salut. N'attendez pas qu'il soit trop tard... Avant que nous nous séparions il faut que quelqu'un se donne à Dieu. Nous allons tous chanter debout en levant la main, pour aider quelqu'un à vaincre la résistance. » Tout le monde debout, la main droite levée, chante cette fois à pleins poumons :

Cède, cède ton cœur
A ton Sauveur.

L'officier se penche vers la salle ; avec une émotion douloureuse : « Est-ce que vous ne voulez pas céder ? Est-ce que vous ne voulez pas venir à Jésus ? Nous allons chanter encore une fois pour vous. »

Et pendant qu'on chante, deux jeunes filles accompagnées chacune d'une officière, vont au banc des pénitents. Un dernier cantique de triomphe : « Gloire, gloire à mon Sauveur », puis avant de prononcer la prière de bénédiction finale, l'officier tenace rappelle que si quelqu'un veut qu'on prie avec lui, qu'on l'aide, qu'on lui

parle, les officiers sont prêts à rester avec lui. Les uns après les autres ceux qui sont allés au banc des pénitents, ou bien sont tranquillement revenus s'asseoir à leur place, ou bien — lorsqu'ils n'étaient pas encore connus des officiers du poste — sont allés dans une petite salle latérale où on prend leur nom et adresse, pour savoir où les retrouver, au cas où ils ne reviendraient pas...

II. La Fondation de l'Armée du Salut

Si on veut comprendre ce qu'est l'Armée du Salut et comment elle travaille, il faut savoir ce que furent ses fondateurs et comment ils créèrent cet organisme merveilleusement approprié à son but. C'est pourquoi nous raconterons rapidement comment l'Armée du Salut fut fondée¹.

Catherine Mumford, qui naquit à Ashburne le 17 janvier 1829, était la fille d'un prédicateur laïc méthodiste. Dès sa petite enfance, elle manifesta une piété intense et bien vite active, car à cinq ans elle collabore aux publications d'une société de tempérance, et à douze ans, organise une société de tempérance pour les jeunes. Elle est charitable et prête à accorder sa sympathie à tous ceux qui souffrent. Très attachée au méthodisme, elle se passionne pour les problèmes théologiques. Cependant à seize ans elle n'est pas encore « convertie » et ne possède pas l'assurance que ses péchés lui sont pardonnés. Pendant six semaines, elle prie et lutte pour obtenir cette assurance, dans une terrible anxiété, car elle ne peut croire qu'elle

¹ Pour tout ce qui suit, voir *The life of Mrs. Booth*, par F. de L. BOOTH-TUCKER, Salvation Army, International Headquarters, Londres

soit sauvée sans le savoir : mais un beau jour, elle comprend qu'elle est vraiment sauvée¹.

Cependant, la branche wesleyenne « Wesleyan Church » à laquelle elle appartient depuis qu'elle habite Londres (1844), la déçoit parce que la doctrine y est relâchée, et qu'on n'y fait rien de précis pour convertir les pécheurs. Cette église était, de plus, agitée par les discussions qui divisaient le méthodisme, au sujet de la forme de gouvernement de l'Eglise. Catherine Mumford est en désaccord sur ce point avec son Eglise, doit la quitter en 1847 et se joint aux « Réformateurs » qui tenaient pour le système congrégationaliste. C'est là qu'elle rencontra William Booth.

William Booth, né à Northingham en 1829, d'anglican devenu wesleyen, s'était converti à quinze ans ; lui aussi avait été frappé par la tiédeur du méthodisme, et s'était joint aux Réformateurs en 1849. En 1852 il se décide à se préparer au ministère, pour travailler avec les Réformateurs, bien que dès cette date il n'eût déjà plus beaucoup d'illusions à leur endroit. C'est cette même année qu'il se fiance avec Miss Mumford².

Les fiancés sont l'un et l'autre de purs méthodistes, acceptant dans son intégrité la doctrine de Wesley, brû-

¹ D'après la théologie méthodiste, tout le monde pour être sauvé doit passer par la « conversion », expérience religieuse qui consiste à prendre conscience de son état de péché, à reconnaître qu'on a mérité la colère de Dieu, puis à demander à Dieu le pardon, c'est-à-dire le salut, en se « couvrant des mérites du Christ », à croire que par ces mérites, ses péchés sont effacés et à recevoir, par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, l'assurance du pardon. Pour compléter la vie chrétienne, à cette *justification* doit s'ajouter la *sanctification*, obtenue, elle aussi, par la foi seule : il faut croire que Jésus peut purifier de tout péché, et qu'il suffit de demander cela pour l'obtenir ; en même temps qu'on l'obtient on en reçoit l'assurance.

² *Op. cit.*, t. I, p. 60.

lant du zèle pour le salut des âmes, et souffrant de voir la médiocrité, la tiédeur qui ont envahi les Eglises méthodistes. Ils se sentent mal à l'aise parmi leurs corréligionnaires et cherchent l'Eglise qui correspondrait à l'idéal wesleyen. Pendant quelque temps W. Booth dirige avec succès le « circuit » réformateur de Spalding, tout en se préparant à son ordination ; mais il se trouve assez vite en désaccord avec les chefs et adhère alors à la *Methodist New Connexion*¹, groupe qui s'était séparé en 1796 du méthodiste primitif pour donner aux laïcs un rôle plus important que ne leur avait assigné Wesley. Ce groupe l'accepte avec enthousiasme et le nomme à Londres. Avant de commencer ce nouveau travail, il était allé prêcher dans différentes petites villes, et y avait suscité des réveils, qui avaient fait naître en lui ce désir de travailler comme prédicateur itinérant qui ne cessera plus de le tourmenter. Dans toutes ces décisions, sa fiancée lui apporte l'aide précieuse de son bon sens, de son jugement net et courageux. Ses succès de revivaliste sont bien vite tels que ses chefs décident de l'employer entièrement au travail d'évangéliste itinérant, pour susciter des réveils dans les différents « circuits ». Marié en 1855², il se consacre à ce travail, et secondé par sa femme, remporte des succès étonnants. Ces meetings ont déjà certains traits bien salutistes, telles les démonstrations émotives, l'habitude d'encourager le public à ponctuer les discours « d'Amen », « d'Alleluiah » de « Gloire à Dieu » qui prouvent que le contact est bien établi entre l'orateur et la salle.

Mais déjà commence l'opposition : certains journaux, certains pasteurs, critiquent les réveils et d'autre part, à Birmingham, le revivaliste se trouve pour la première

¹ *Op. cit.*, t. I, p. 105.

² *Op. cit.*, t. I, p. 133.

fois devant une salle envahie par des moqueurs et des athées. Il apprend à connaître la foule sans Dieu et sans morale à laquelle de plus en plus il va s'adresser ; il lance des appels puissants et « terrifiants ».

En 1857, au comité annuel de la Connexion, il rencontre une forte opposition ; on l'oblige à cesser son travail itinérant et à accepter un « circuit ». Il se soumet provisoirement¹. En 1858, il est ordonné ministre. C'est à cette époque que Mrs. Booth, sur les instances de ses amis et de son mari, se décide à parler en public. Bientôt elle obtient de véritables triomphes, et dès lors elle remplacera son mari toutes les fois qu'il sera nécessaire. Mais l'un et l'autre souffrent de ne pouvoir continuer leur travail itinérant et, peu à peu, se décident à accepter tous les sacrifices, l'isolement et l'absence de sécurité matérielle, pour faire ce pour quoi ils se sentent faits. Ils sont fortifiés dans ce projet par le grand progrès qu'en 1861 ils feront l'un et l'autre dans leur vie spirituelle, en découvrant l'importance de l'entière sanctification et en faisant eux-mêmes l'expérience². Ils considèrent dès lors

¹ *Op. cit.*, t. I, p. 202.

² Résumons le récit que fait Catherine Booth de son expérience. Elle comprend un jour qu'elle s'est trompée en croyant que la sanctification est un grand travail que Christ doit faire dans l'âme, alors qu'elle est « la simple réception du Christ comme un Sauveur parfaitement suffisant, habitant dans mon cœur et le purifiant ainsi à chaque instant de tout péché ». Elle prie et cherche à obtenir cette grâce. Un soir de découragement, le diable lui souffle qu'elle n'y arrivera jamais. Le lendemain matin elle reçoit deux messages de Dieu : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos », mais elle n'ose croire qu'il lui donnera le repos de la sainteté parfaite. Le deuxième message était ce texte de saint Paul (I, *Cor.* I, 30) : « C'est par Lui que vous êtes en Jésus-Christ qui a été établi par Dieu pour être notre justice, notre sagesse, notre sanctification et notre rédemption » ; mais son incrédulité l'arrête encore, bien qu'elle se sente tout près du but. Elle lutte tout le jour et son mari vient

la sanctification comme le centre de la doctrine : douter qu'on puisse atteindre l'entière sanctification c'est douter de la puissance du Christ.

Décidé à faire à tout prix du travail itinérant, Booth écrit au Comité pour le mettre en demeure de lui permettre de reprendre ce rôle. Ceci, à la veille de la Conférence annuelle qui se tient à Liverpool. Booth prend part à la Conférence, où on discute son cas. Du haut d'une galerie Mrs. Booth assiste au débat. On propose à Booth un compromis inacceptable. Peut-être eût-il hésité et discuté ; mais, quand on lui demanda s'il acceptait, d'en haut, sa femme jeta un vibrant « Jamais ! » et aussitôt il quitta la salle, laissant l'assemblée stupéfaite¹.

Bien qu'en fait, ce jour-là, la rupture fût consommée, il n'enverra sa lettre de démission que quelques jours plus tard (18 juillet 1861) après avoir offert ses services comme évangéliste itinérant dans plusieurs circuits de

prier avec elle. Pendant qu'il disait : « Seigneur, nous ouvrons nos cœurs pour te recevoir », elle reçut cette parole : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. » (*Apocalypse*, III, 20.)

Elle fut alors sûre que Dieu frappait depuis longtemps à la porte de son cœur, mais elle est encore incrédule, malgré son violent désir de le recevoir. Son mari lui dit alors : « N'es-tu pas tout entière sur l'autel ? » « J'en suis sûre. » « L'autel n'est-il pas saint ? » Elle répondit par le témoignage du Saint-Esprit : « L'autel est saint et tout ce qui touche à l'autel est saint. » « N'es-tu pas sainte ? » « Oh, je crois que je le suis. » Et Mrs. Booth ajoute : « Aussitôt cette parole me fût donnée pour confirmer ma foi : « Maintenant vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai dite. » Je m'en saisis, quoique d'une main tremblante, et non sans être troublée par la tentation, mais je tins ferme le commencement de la confiance, elle grandit et de ce moment j'ai osé me considérer comme morte au péché et vivant en Dieu par Jésus-Christ. » *Op. cit.*, t. I, p. 271 et suiv.

¹ *Op. cit.*, p. 290.

la Connexion, et essuyé des refus qui lui prouvent que, là, il ne peut plus rien.

Les Booth pensent alors à une action interconfessionnelle, acceptant de prêcher sur l'invitation de n'importe quel pasteur, et organisant des réunions, patronnées par des pasteurs d'Eglises différentes. Partout où ils passent éclatent de formidables réveils, bien que l'invitation d'aller s'agenouiller à la barre de communion en signe de repentance et de conversion rencontre parfois une certaine résistance, mais les Booth tiennent fortement à cette manifestation¹, et obtiennent bientôt des résultats tels, que lorsqu'il arrive dans la chapelle où il devra prêcher, Booth commence toujours par faire allonger la barre de communion au maximum, en prévision de tous ceux qui iront s'y agenouiller.

Mais une nouvelle difficulté surgit, celle-là même qu'avait rencontrée Wesley, cent vingt-cinq ans auparavant, et que les Booth allaient résoudre comme leur maître : dans bien des endroits, on refuse de les recevoir et on leur interdit l'usage des chapelles. Aussitôt ils se mettent à organiser des meetings en plein air, ce qui offre les multiples avantages de pouvoir s'adresser à de plus vastes auditoires, de devenir totalement indépendants de toute « dénomination », d'atteindre la foule des sans-aveu qui ne pénétrèrent pas volontiers dans un temple².

¹ Nous ne savons à quel moment de leur activité les Booth commencèrent à utiliser ce procédé, qui avait d'ailleurs été employé par d'autres revivalistes. Voir dans notre ouvrage : *Salut par la foi et conversion brusque*, l'exposé des motifs pour lesquels ils l'employèrent. Voir aussi plus bas, page 126.

² Voici le texte d'une affiche annonçant un de ces meetings :

Mr. et Mrs BOOTH A WALSALL

Un meeting unifié monstre sera tenu dans un champ près de de Hatherton Lane le samedi 28 juin.

Des discours seront prononcés par les Révérends W. Booth,

Spontanément s'organise sous le nom de *Bande Alleluia* un groupe d'une trentaine de convertis qui continuent les meetings. D'autres bandes similaires se forment et poursuivent le travail amorcé par les Booth. Faute d'organisation et de discipline cela ne dure pas et les Booth comprennent l'intérêt qu'il y aurait à créer de tels groupes s'ils étaient solidement unis par une forte discipline.

Pendant quelques années, ils continuent ce travail de francs-tireurs, s'adressant de plus en plus aux milieux les plus misérables. C'est en juillet 1865 que William Booth s'adresse pour la première fois à la population de l'East End de Londres¹. Il réussit si bien qu'il pense à assurer le travail et à éviter les rechutes en créant une *Association chrétienne de Réveil*, dont les membres s'occuperaient des convertis. A travailler dans l'East End, il voit l'œuvre immense qu'il y aurait à accomplir parmi ces malheureux, et dans son esprit se dessine le projet de s'y consacrer entièrement. Sa femme et lui comprennent qu'ils sont alors à un nouveau tournant de leur vie et acceptent généreusement ce nouveau travail, bien qu'ils ne sachent pas du tout comment ils trouveront l'argent nécessaire pour leur existence : Dans les années précédentes ils vivaient de ce que rapportaient les collectes faites dans les meetings. Mais que pourraient-ils demander à cette clientèle affreusement misérable ? Ils avaient bien des amis chrétiens qui leur avaient donné des subven-

Thos. Whitehouse et d'autres ministres du voisinage, et aussi par des boxeurs et coureurs, des braconniers et d'autres convertis, de Birmingham, Liverpool et Nottingham.

Mrs. Booth prêchera à la chapelle de Whittemere Street le soir à 6 heures.

Les services commenceront à 9 heures du matin. (Op. cit., t. I, p. 370.)

¹ *Op. cit.*, t. I, p. 383.

tions, mais leur aide devenait chaque jour plus mince, parce qu'ils n'approuvaient pas tous les procédés des revivalistes. Certains étaient hostiles à la doctrine de la sanctification, ou trouvaient que les Booth parlaient trop de repentance et de vie morale, et pas assez de la foi seule, d'autres étaient las de ces cortèges, de ces réunions en plein air, d'autres désapprouvaient le banc des pénitents. Cependant, grâce à un ami généreux, la question financière fut résolue, et William Booth put recruter quelques collaborateurs qui formèrent sous sa direction, l'*East London Mission*¹. Après avoir tenu leurs réunions dans les locaux les plus extraordinaires, depuis une salle de danse jusqu'à une étable, ils purent enfin avoir un local permanent. Ainsi, non seulement les deux Booth n'étaient plus seuls à prêcher, mais on allait pouvoir résoudre la question si importante des convertis à ne pas perdre de vue, à aider matériellement, à soustraire aux mauvaises influences et aux mille occasions de rechutes qu'ils rencontraient à chaque instant dans leur ancien milieu. Tout marche à souhait, et les progrès sont si rapides qu'en 1868 l'œuvre est vraiment organisée : il y a 13 salles de réunions ; les évangélistes sont assez nombreux pour prêcher dans les salles et en plein air, faire des visites à domicile aux convertis, vendre des Bibles et des brochures. On organise des réunions pour les mères, pour les enfants, des réunions de tempérance, en plus des réunions de salut. Il y a des classes bibliques, des classes du soir, des écoles du dimanche. En même temps les Booth ont commencé ce qui sera une part si importante du travail de l'Armée du Salut à savoir le travail social, sous forme de soins aux malades, de distributions d'aumônes, de soupes, etc... Il y a aussi une section qui s'occupe spécia-

¹ *Op. cit.*, t. II, pp. 401 et suiv.

lement de la librairie, et qui en octobre 1868 fera paraître le journal de la Mission sous le nom de *East London Evangelist*¹.

Deux ans plus tard, Mrs. Booth commencera dans le nouveau local de Whitechapel Road les «nuits de prière». Dès lors les éléments essentiels de la vie de l'Armée du Salut sont réunis. L'œuvre est constituée de manière durable et il n'y aura plus, pour faire de la *Christian Mission* (en 1870, elle avait changé de nom parce qu'on avait commencé de travailler en province) l'Armée du Salut, qu'à transformer son organisation démocratique en un régime autocratique, ce qui se fera bientôt.

En 1870, il y eut une première réunion générale de tous les évangélistes de la Mission, mais c'est en 1874 que se tient la première conférence régulièrement organisée². On y traite longuement le problème de la lutte contre l'alcool et on décide d'organiser partout une brigade spéciale pour la conversion des ivrognes. Les réunions du comité ne vont pas sans difficultés, car tous les délégués ne sont pas toujours du même avis que les Booth et ceux-ci doivent s'incliner devant les décisions de la majorité quand il y a vote.

Aussi l'année suivante, William Booth, à la Conférence, prépare-t-il l'évolution qui donnera à la Mission une constitution légale totalement différente; il se dit que si on laisse la majorité prendre les décisions, on voit l'activité se ralentir et la routine s'introduire, et il souhaite que la participation au gouvernement de la Mission ne soit accordée qu'à ceux qui lui sont totalement dévoués et qui n'ont qu'un unique souci, le salut des âmes.

¹ *Op cit.*, t. I, pp. 443 et suiv.

² *Op. cit.*, t. II, p. 70.

A la conférence de 1876, une décision importante fut prise : les femmes furent admises comme évangélistes, non plus simplement comme auxiliaires, mais comme travaillant au même titre et avec les mêmes pouvoirs que les hommes. Ce qui est plus important encore, le système démocratique, qui laisse une grande autonomie aux groupes locaux — selon le type méthodiste d'organisation — ayant de nouveau été cause de difficultés, William Booth se décide à changer la forme de gouvernement. Il met sa décision à exécution l'année suivante. En janvier 1877 il rappelle à ses évangélistes que lorsqu'il les avait choisis il avait été entendu qu'il les dirigerait. Aucun d'eux n'avait supposé, en se joignant à la Mission, qu'il aurait à participer à la direction, mais seulement qu'il aurait à exécuter les ordres du Surintendant général. Celui-ci avait été amené, plus tard, à leur accorder la participation au gouvernement, mais on s'était noyé dans un stérile travail législatif, d'où déception pour tous. Il revenait donc à sa conception primitive, et supprimait conférences et comités, pour garder seul le contrôle général de la Mission. Ceux qui n'approuvaient pas cette décision pouvaient se retirer. Il montrait aussi la nécessité, quand on est « en guerre », de prendre des décisions immédiates sans perdre de temps à réunir un comité. D'ailleurs, en général, les évangélistes aimaient beaucoup mieux s'en référer à Mr. Booth que de venir assister à un comité. La conférence annuelle sera donc remplacée par un « Conseil de guerre » où Mr. Booth consultera ses collaborateurs, mais où on ne votera pas¹.

Ces propositions ne provoquent aucune protestation et le changement s'accomplit sans difficultés. La Mission change de nom, et s'appelle maintenant « Armée Alle-

¹ *Op. cit.*, t. I, p. 134.

luiah », mais elle ne gardera pas longtemps ce nom, grâce à une soudaine et heureuse inspiration de W. Booth : A la fin de 1877, comme il préparait une brochure : *Qu'est-ce que la Mission chrétienne?*, un de ses collaborateurs proposa comme réponse *A volunteer Army* (une Armée volontaire), Booth aussitôt corrigea et écrivit : *A Salvation Army* (une Armée du Salut) ¹.

Peu à peu sont mis au point tous les détails qui compléteront la physionomie de l'Armée telle qu'elle existe aujourd'hui. On donne aux *officiers* des grades militaires. On divise l'Armée en *divisions* ; chaque groupe local devient un *corps* qui peut comporter plusieurs *postes*. En 1878 apparaissent le drapeau et la devise *Sang et Feu*. On adopte pour les officiers et les officières un uniforme et Mrs. Booth crée pour les officières le célèbre chapeau *Alleluiah* qui fut jugé à la fois « commode, caractéristique et séduisant ».

Dix-huit mois après que le régime autocratique eut fonctionné, en août 1878, on réunit la dernière Conférence de la Mission Chrétienne qui décide d'adopter définitivement le nouveau régime. De fait les progrès avaient été énormes. Citons quelques chiffres, car ils sont impressionnants :

Le nombre de stations avait passé de 29 à 50 ;

Le nombre des évangélistes avait passé de 31 à 88 ;

Le nombre des prédicateurs réguliers de 625 à 1086 (355 femmes) ;

Le nombre de services hebdomadaires de 161 à 313 ;

Le nombre de réunions en plein air de 224 à 355 ;

Le nombre de réunions du dimanche de 11.675 à 27.280 ;

Le nombre de convertis de 4.632 à 10.762 ²,

¹ *Op. cit.*, t. II, p. 139.

² *Op. cit.*, t. II, p. 156.

et la situation financière était bonne. Un large don et la vente de leurs premiers livres rendaient enfin les salutistes indépendants de leurs amis et ce fut heureux, car de plus en plus les amis fermaient leur bourse, effarés de voir la populace envahir l'Armée.

Un des organismes les plus typiques de l'Armée du Salut à cette époque était le groupe des *Halleluiah Lasses*, groupe de femmes sauvées par Mrs. Booth, dirigées par elle, et dont l'activité était aussi pittoresque qu'héroïque. C'est l'une d'elles, *Happy Eliza*, qui pour rassembler un auditoire, se promenait dans Nottingham avec des banderolles flottantes à sa jaquette et dans ses cheveux, un placard dans le dos : « Je suis l'Heureuse Eliza », qui faisait pleurer les plus endurcis et sauvait ceux dont tout le monde aurait désespéré¹.

Bientôt le champ de travail de l'Armée, le champ de bataille, pour employer son langage, s'élargit : En 1880 elle s'implante aux Etats-Unis, puis au Canada, aux Indes, en Australie, etc..., si bien qu'en 1886 quand se tiendra le premier Conseil de guerre international de l'Armée il y aura seize pays représentés². En 1881 la fille aînée des Booth, Catherine, la future « Maréchale » avec un groupe de jeunes officières, commence la bataille à Paris et c'est une rude bataille qu'elle aura à livrer contre ces railleurs de Parisiens³. Mais elle tient bon et bientôt paraît le journal salutiste français *l'En Avant*, l'équivalent du journal anglais *War Cry* (Cri de guerre) qu'on avait lancé en 1879. Un peu plus tard la Maréchale ira en Suisse, le pays où l'Armée du Salut rencontrera le plus de difficultés de la part des autorités, si bien que la

¹ *Op. cit.*, t. II, p. 166.

² *Op. cit.*, t. II, p. 378.

³ *Op. cit.*, t. II, p. 247.

Maréchale passera quelque temps en prison — ce qui arriva à plus d'un salutiste en ces temps héroïques où il fallait à la fois subir les assauts d'une populace déchaînée et les tracasseries de l'autorité civile.

L'Armée ne progresse pas seulement en extension; on complète son organisation en créant en 1880 le premier *Training Home*¹ (Ecole préparatoire) pour officières puis un autre pour les jeunes gens; c'est ce qu'on appellera plus tard l'Ecole militaire. En 1884 commence la lutte systématique contre l'immoralité et l'Armée fonde la première Maison de Relèvement. C'est le fils aîné des Booth, Bramwell, qui avec sa femme s'attelle à cette rude tâche, réussit à attirer l'attention du grand public sur la gravité du problème, et, en faisant appel à la Reine, parvient à obliger la Chambre des Communes à s'en occuper².

L'Armée du Salut est devenue une force avec laquelle il faut compter. Les temps héroïques ne sont pas finis; en Angleterre et ailleurs, les salutistes connaîtront encore les persécutions, les attaques de toutes sortes. Mais quand une persécution a-t-elle empêché quelque chose? Par ailleurs, bien des sympathies lui sont acquises. Dès 1880 Mr. Booth est invité à prononcer un discours à la Conférence annuelle wesleyenne, et y est admirablement reçu; la Reine a plusieurs fois témoigné ouvertement sa sympathie aux fondateurs de l'Armée; tant par leur formidable activité que par les moyens excentriques dont ils se servent, les salutistes sont connus de tout le Royaume-Uni et presque du monde entier; quand Catherine Booth mourra en 1890, ses funérailles seront telles qu'« on n'avait rien vu de pareil depuis la mort de Wellington »³.

¹ *Op. cit.*, t. II, p. 224.

² *Op. cit.*, t. II, pp. 342 et suiv.

³ Citons quelques chiffres qui montrent l'importance actuelle

*
* *

Comment William et Catherine Booth ont-ils obtenu ces prodigieux résultats? Ils avaient une énergie formidable, et rien ne les aurait fait reculer quand ils croyaient se trouver en face d'un nouveau devoir, ni obstacle matériel, ni danger, ni respect humain, ni crainte de s'aliéner des sympathies, même précieuses ; ils avaient une étonnante intelligence, pratique et hardie, qui leur fit trouver des méthodes parfaitement adaptées à leur but, et utiliser au maximum les aptitudes de leurs collaborateurs, doser l'audace et la prudence de manière à lancer chaque activité nouvelle, juste au bon moment ; mais ce qui est bien plus important, c'est qu'ils ne perdirent jamais de vue leur véritable but, sauver, convertir. Ils créèrent des œuvres sociales destinées à tirer les malheureux de leur misère, mais ils ne se laissèrent pas entraîner à donner le pas au travail social sur le travail religieux. Dans la célèbre formule : « Soupe, Savon, Salut », c'est le troisième terme le principal et les deux autres sont en fonction de celui-là. Dans le choix des officiers, plus que leurs talents et leurs aptitudes à tel côté profane du travail, c'est la vie religieuse qui compte. Les fondateurs avaient l'un et l'autre une foi sans limites et le meilleur de leurs forces était consacré à développer chez leurs proches, leurs enfants, leurs collaborateurs, la vie religieuse la plus intense. Ils n'oublient jamais qu'on n'agit que dans la mesure de ce qu'on est et pour susciter les prodiges que l'Armée réalisa, ce n'est pas sur l'habileté de ses membres qu'ils comp-

de l'Armée du Salut :

Pays où elle travaille :	82
Centres d'activité :	13.747
Institutions sociales :	2.486
Officiers et employés :	29.430

Ces chiffres sont extraits d'une brochure publiée en 1928.

tèrent mais sur leur confiance en Dieu, leur courage devant ce qui n'est qu'humain, leur renoncement, leur charité. Aussi, dans les premiers temps de l'Armée du Salut, était-il fréquent que des officiers fussent des gens du peuple, convertis au sens complet du mot par les salutistes, des hommes rudes, sans culture, qui lorsqu'ils rendaient témoignage étaient pour ceux qui les écoutaient des preuves vivantes de la possibilité de sortir du péché, si lourd qu'il ait été, et qui savaient galvaniser un auditoire par leur conviction, la puissance de leur prière, la robuste joie avec laquelle ils comparaient ce qu'ils avaient été et ce qu'ils étaient devenus. Cette foi, forte à soulever des montagnes, qui animait William et Catherine Booth, ils avaient su la communiquer au dernier des soldats, grâce à ces officiers qui pour toute science ne savaient qu'une chose, c'est qu'il y a un Dieu Sauveur qui les avait sauvés *réellement*.

Telle est la cause principale de la puissance d'action de l'Armée du Salut. Mais n'en oublions pas une autre, presque aussi importante, et d'une efficacité plus durable car elle peut agir même si le niveau religieux général de l'Armée vient à baisser ; nous voulons parler du fait que l'Armée... est une armée, c'est-à-dire un groupement où règne véritablement une obéissance complète, toute militaire. Il suffit de parcourir les *Ordres et Règlements pour les Soldats de l'Armée du Salut*¹ pour se rendre compte de l'importance qu'on y attache. Tout à l'Armée du Salut est prévu, combiné en vue de l'action d'ensemble, et chacun doit exécuter fidèlement la part de ce

¹ Edité par le Quartier Général. Nous avons sous les yeux l'édition de 1890. Voir surtout chap. VIII et IX. Voir aussi les *Ordres et Règlements pour officiers*, édition française, Paris, 1892.

Nous rappelons que dans l'Armée du Salut, les soldats sont ceux qui consacrent à l'Armée du Salut, leur temps libre, en continuant de gagner leur vie, en exerçant une profession quelconque.

plan qui lui est commise. Le Général, aidé du Quartier Général international et de son Etat-Major prend les décisions qui intéressent l'Armée et contrôle tout le travail. Dans chaque pays, (chaque *territoire*) un Commissaire aidé lui aussi d'un Etat-Major décide et ordonne, d'après les ordres du général. Le « Territoire » est occupé par des divisions, chacune d'elles ayant à sa tête un officier divisionnaire ; elles sont subdivisées en *districts*, ceux-ci en *sections*, tout ceci constituant les degrés intermédiaires entre le Quartier Général territorial et les *corps*, commandés chacun par un capitaine assisté d'un lieutenant et de plusieurs sergents qui décident ce qu'il faudra faire exécuter par chaque soldat ¹. Le travail est réparti entre tous ces hommes de telle manière que chacun sait exactement ce qu'il doit faire, tous les cas sont prévus avec un sens pratique extraordinaire, et pourvu que chacun obéisse minutieusement aux ordres reçus, la machine fonctionnera parfaitement. Il est hors de doute qu'il y a dans ce système un gage de réussite qu'aucune autre organisation peut-être ne peut se vanter de posséder au même degré.

III. La Doctrine

Voyons maintenant quelle est la doctrine sur laquelle les salutistes appuient leur propre vie, leur action religieuse, et qu'ils enseignent à ceux qu'ils convertissent.

Pour l'exposer nous n'aurons qu'à compléter le résumé qui en est fait dans les *Ordres et Règlements pour Soldats*, résumé un peu sommaire, il est vrai — les salutistes,

¹ Voir *Ordres et Règlements pour officiers*, Part. III, Chap. II, Sect. I.

gens pratiques et actifs n'ont aucune sympathie pour les discussions théologiques — mais parfaitement clair¹.

Voici d'ailleurs le *credo* des Salutistes tel qu'il est énoncé dans l'Acte de Fondation de l'Armée :

Nous croyons que l'Écriture Sainte — l'Ancien et le Nouveau Testament — est d'inspiration divine et qu'elle constitue pour le chrétien l'autorité souveraine en matière de foi et de vie religieuse.

Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, infiniment parfait, Créateur, Conservateur et Maître de toutes choses.

Nous croyons qu'il y a trois personnes dans la Divinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, inséparables dans leur essence, égales en puissance et en gloire, seules dignes d'être l'objet véritable de l'adoration religieuse.

Nous croyons que dans la personne de Jésus-Christ la nature divine est unie à la nature humaine, en sorte que Jésus-Christ est vraiment et réellement Dieu aussi bien que vraiment et réellement homme.

Nous croyons que nos premiers parents furent créés à l'état d'innocence, mais que par leur désobéissance ils perdirent leur pureté et leur bonheur, et que, par suite de leur chute, tous les hommes sont devenus pécheurs, entièrement voués au mal, et que, pour cette raison, ils sont exposés à la juste colère de Dieu².

Nous croyons que le Seigneur Jésus-Christ, par ses souffrances et par sa mort, a fait une expiation du péché valable pour

¹ Il n'y a actuellement aucun ouvrage théologique sur l'Armée du Salut. Qui veut connaître leur doctrine doit le faire en extrayant les notions théologiques éparses dans toute la littérature salutiste, dans leur journaux (*En Avant*, *War Cry*, etc...) et surtout en les écoutant. Mais le chapitre I des *Ordres et Règlements* intitulé « Le Salut » en est un résumé remarquablement fait.

Voir aussi notre ouvrage *Salut par la foi et conversion brusque*, chap. VIII.

(Au moment où nous mettons sous presse, paraît un volume intitulé *Les Doctrines de l'Armée du Salut*, Librairie Altis. Il n'apporte rien de plus que ce que nous avons relevé ailleurs, mais constituera pour le lecteur un ensemble commode à examiner.)

² Ces cinq premiers articles n'ont rien de spécialement salutiste ; notons dans le quatrième « entièrement voués au mal », formule assez vague, réminiscence peut-être un peu atténuée de la concupiscence de Luther.

le monde entier, en sorte que quiconque le veut peut être sauvé ¹.

Nous croyons que la repentance envers Dieu, la foi en notre Seigneur Jésus-Christ et la régénération par le Saint-Esprit sont nécessaires au Salut ².

Nous croyons que nous sommes sauvés par grâce, par le moyen de la foi en notre Seigneur Jésus-Christ et que celui qui croit en a le témoignage en lui-même ³.

Nous croyons que les Ecritures enseignent que la faveur de Dieu nous reste assurée tant que nous persévérons dans la foi en Jésus-Christ et dans l'obéissance à ses commandements, mais qu'il est possible pour ceux qui ont été vraiment convertis de retomber et d'être éternellement perdus ⁴.

Nous croyons que c'est le privilège de tous les croyants d'être « sanctifiés tout entiers » et que tout leur être — l'esprit, l'âme et le corps — peut être gardé « irrépréhensible jusqu'à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ ». C'est-à-dire, nous croyons qu'après leur conversion, il reste dans le cœur du croyant des inclinations au mal qui, à moins d'être dominées par la grâce divine, produisent le péché ; mais que ces dispositions au mal peuvent être entièrement extirpées par l'Esprit de Dieu, et que le cœur tout entier, ainsi purifié de tout ce qui est contraire à la volonté divine et entièrement sanctifié, ne produit plus alors que les fruits de l'Esprit. Et nous croyons que des personnes ainsi entièrement sanctifiées, peuvent par la puissance de Dieu, être gardées irrépréhensibles et sans tache devant lui ⁵.

¹ Article indispensable pour qu'on puisse inciter tous les pécheurs à demander le salut : personne ne doit désespérer.

² Cet article, remarquons-le, n'affirme rien de moins que l'impossibilité de se sauver, sans une foi *explicite*, puisqu'il s'agit de la foi en Jésus-Christ.

³ Ainsi, la foi et l'assurance de la foi sont indissolublement liées... en théorie.

⁴ Les salutistes, comme Wesley, rejettent la doctrine de la persévérance finale pour maintenir les convertis en état de vigilance ; il faut qu'ils sachent que même du niveau spirituel et moral le plus élevé on peut retomber dans le péché et qu'il faut pour l'éviter veiller sans cesse.

⁵ Ceci semble n'affirmer qu'une doctrine acceptée par tous les chrétiens, à savoir que l'homme *peut* devenir entièrement saint. En réalité il est fait allusion ici à la doctrine méthodiste de l'entière sanctification obtenue en un instant par un acte de foi et accessible, non seulement virtuellement mais effectivement à tous les justifiés.

Nous croyons à l'immortalité de l'âme ; à la résurrection du corps ; au jugement universel à la fin du monde : au bonheur éternel des justes et à l'éternelle punition des méchants ¹.

Les salutistes sont donc par certains côtés au moins, très orthodoxes ² ; comme les méthodistes, ils sont théopneustes, trinitaires, croient à la chute originelle qui fait que tout homme naît pécheur, encourt la juste colère de Dieu et mérite l'enfer, si rien ne vient le tirer de cet état. L'homme par lui-même ne peut rien pour se sauver, sur ce point on insiste sans cesse : « N'essaie pas de t'améliorer toi-même, ce serait en vain, quelque peine que tu te donnes pour cela.

» Ne cherche pas à toucher Dieu par des résolutions ou des promesses pour l'avenir. Il sait que sans lui tu ne pourrais les tenir ; elles sont sans aucune valeur.

» Ne commence pas à lutter en désespéré. Au contraire, Dieu attend une confession complète, il désire que tu t'inclines tout à fait devant le jugement porté sur le péché tel que le montrent les saintes Ecritures. Et pourtant cette confession de ta faute, ce repentir, bien qu'ils soient indispensables, ne sont pas ce qui te donne le salut.

» Ce qui te sauve, c'est la foi simple en Jésus-Christ, la foi en l'œuvre qu'il a accomplie sur la Croix, pour toi, pécheur. Son sang précieux purifie de tout péché. Seul le Fils unique de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur du monde, peut te sauver ; accours à Lui, crois en Lui. Il a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient » à moi. » (Evangile selon saint Jean, VI, v. 37) ³. Donc, tout pécheur doit avoir confiance, absolument, dans la

¹ Reproduit dans l'*En Avant* du 13 mars 1926.

² Nous disons « par certains côtés » en pensant à tout ce qu'ils ont rejeté et que conservent les vieux protestants : Les sacrements, l'institution de l'Eglise, etc...

³ *En Avant*, 9 octobre 1926.

miséricorde divine et en *elle seule*. Tout ce qu'il doit faire, et tout ce qu'il peut faire, c'est avouer sa faute avec repentir, humilité et confiance. Acte de foi et de repentir, le pécheur peut encore cela, cela seul, mais cela suffit, car Jésus-Christ a tout payé pour lui.

La théorie de l'expiation est celle de tout le protestantisme orthodoxe : le sacrifice du Christ est digne d'apaiser la justice divine, parce qu'il est Dieu, et capable de sauver les hommes, parce qu'il est homme. Ici comme partout, ce qui importe aux salutistes, ce sont les conséquences pratiques de la doctrine : le pire des pécheurs peut être absolument tranquille, Jésus a vraiment expié à sa place et il n'a qu'à s'approprier ses mérites par le repentir et la foi¹.

¹ *Jésus-Christ était de toutes manières qualifié pour expier les péchés de l'humanité. Nul autre que Lui n'aurait pu présenter une offrande de valeur tellement infinie. Son sacrifice fut efficace (suffisant pour son but) parce que :*

a) *Il était vraiment homme. Donc il pouvait souffrir et mourir comme un homme pour le péché de l'homme (Voir Hébreux, II, 14 ; Galates, IV, 4-5) ;*

b) *Il était vraiment Dieu. Son offrande était donc d'une valeur infinie.*

« Dieu dans ces derniers temps nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel il a aussi créé le monde, et qui, étant le reflet de Sa gloire et l'empreinte de Sa personne, et soutenant toutes choses par Sa parole puissante, a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts. » (Hébreux, I, 1-3) (Voir aussi Gal., IV, 4-5.)

c) *Il était parfaitement saint. Ainsi ne méritant lui-même aucun châtiment, il pouvait souffrir pour les péchés d'autrui.*

« Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en Lui justice de Dieu. » (2 Corinthiens V. 21)

« Jésus a paru pour ôter les péchés et il n'y a point en Lui de péché. » (1, Jean, III, 5.)

d) *Il a souffert volontairement. Ce qui a rendu son sacrifice suprêmement méritoire.*

« Je donne ma vie afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte,

Le sacrifice de Jésus-Christ efface tous les péchés, si nombreux et si graves qu'ils aient été : personne ne doit se croire trop coupable pour pouvoir obtenir le pardon, personne ne doit désespérer, voilà ce que les salutistes ne cessent de répéter¹.

mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » (Jean, X, 17-18.)

« Christ, qui nous a aimés et qui s'est livré Lui-même à Dieu pour nous. » (Ephésiens, V. 2.)

Le don de Lui-même impliquait un sacrifice énorme de la part du Législateur (Dieu le Père) et montrait par là l'importance de la loi qui avait été violée.

« Dieu n'a point épargné son propre Fils, mais... l'a livré pour nous tous. » (Romains, VIII, 32.)

« Dieu... en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, a condamné le péché dans la chair. » (Romains, VIII, 3.)

La manière dont nous bénéficions de la mort de Jésus-Christ peut être expliquée ainsi : Jésus-Christ sur la croix, a accompli et offert en faveur des pécheurs un sacrifice d'une si grande valeur que, tout en affirmant sa justice, le respect dû à sa Loi et en montrant à tous quel mal terrible est le péché, Dieu a pu laisser Son amour et Sa miséricorde se répandre en flots de pardon, sur ceux qui se repentent et qui mettent leur confiance dans le Sauveur. C'est ainsi, grâce à l'amour et au sacrifice de Dieu Lui-même en Jésus-Christ, que les exigences de l'amour et de la justice ont été satisfaites. (En Avant, 26-7-1924.)

¹ Ils le répètent en multipliant les exemples pittoresques et frappants qui doivent effacer toute hésitation de l'esprit du pécheur. Nous lisons dans l'*En Avant* du 23 août 1930 :

UNE POIGNÉE DE SABLE

Dans un petit village situé au bord de la mer, une femme arriva un jour chez un voisin qui possédait toute sa confiance ; elle tenait une poignée de sable, et la lui montrant, elle lui dit : Je suis désespérée : en repassant ma vie j'y trouve plus de péchés contre Dieu que je n'ai de grains de sable dans la main ! Que faut-il faire ? Comment pourrai-je être sauvée ? — Allez voisine, sur la plage ; faites-y un tas de sable plus haut que vous, et demain vous m'en donnerez des nouvelles. — Il ne serait pas nécessaire d'attendre à demain ; le tas que je ferais, fût-il grand comme la maison, serait enlevé par la prochaine marée. — C'est vrai, la mer emporterait tout. Eh bien ! appelez-vous que quand

Donc, les mérites du Christ suffisent pour sauver tous les hommes, et *chacun* individuellement. Que doit faire l'homme pour bénéficier de ce sacrifice? Avoir la foi, le pécheur est justifié par la foi. Comment? Ici, comme les méthodistes, les salutistes s'écartent de Luther, avec lequel ils étaient d'accord jusqu'à présent. Pour eux, la justification n'est pas une opération extérieure, par la-

même vos péchés sont aussi nombreux que les grains de sable de la plage, l'océan de l'amour de Dieu les couvre, les enlève et les emporte. « Le sang de son Fils, Jésus-Christ, nous purifie de tout péché. » (1, Jean, I, 7.) Ce fut une révélation pour la pauvre femme. Elle se rappelait avoir souvent lu cette parole et cela ne lui avait fait aucun bien. Cette fois, elle crut et elle rentra chez elle pleine de joie.

Oui le sang de Jésus-Christ peut ce que les plus grands sacrifices, ce que des torrents de larmes, ce que tous les mérites de tous les saints, ce que les siècles de souffrances, de vertu, ne pourraient pas : « Il nous purifie de tout péché! » Vous voulez dire, qu'il nous dispose, il nous prépare à nous purifier? Non il nous purifie. Il nous fait un devoir de nous purifier? Non pas, il nous purifie. Il nous purifie du penchant à pécher? Non, du péché lui-même. Des péchés que nous avons eu le temps et la sagesse de réparer? Non, de tout péché. C'est le sang de Jésus-Christ, dites-vous, qui produit ces choses? En effet, son sang. Ses maximes? Non, son sang. Ses exemples? Non, son sang, son sang! Mais comment faut-il entendre ces choses? Simplement comme elles sont écrites : Celui qui croit à Jésus-Christ, a part à Jésus-Christ, à son sang, à son sacrifice. Vous avez été rachetés, dit l'Apôtre Pierre, par le précieux sang de Christ. Il est mort, lui juste, pour les injustes. (1, Pierre, I, 18 ; III, 18.) Nous avons la rédemption par le sang du Christ, nous sommes justifiés par son sang, dit l'apôtre Paul (Col., I, 14, Rom., V, 9) et l'apôtre Jean nous dit que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché et que le Christ nous a lavés de nos péchés par son sang. (Ap. I, 6.) Celui qui accepte pour lui le sacrifice de Jésus-Christ est purifié de ses péchés, non pas de quelques-uns, mais de tous ; non pas des péchés excusables, mais des plus navrants, des plus révoltants; non pas pour un jour! Quand vos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la neige. (Esaïe, I, 18.)

Jésus est venu sur la terre pour y mourir ; il a versé son sang sur la croix pour le salut du monde, et nous sommes bien avertis que c'est par le moyen du sang de Christ seulement, que nous

quelle l'homme reste aussi mauvais qu'il était avant, mais est couvert aux yeux de la justice divine par les mérites du Christ ; l'homme justifié est réellement transformé en un enfant de Dieu agréable à sa vue. De plus cet acte de foi salvateur s'accompagne de l'assurance immédiate donnée par l'Esprit-Saint à celui qui l'accomplit, qu'il est vraiment sauvé à cet instant même ; c'est cet ensemble qu'on appelle la conversion. Mais ici les salutistes vont se distinguer des méthodistes sans qu'il y ait opposition : La conversion doit être précédée de la repentance ; l'homme qui s'est reconnu pécheur doit, pour obtenir le salut, commencer par regretter ses fautes, les confesser et prendre la résolution de changer de vie. Assurément les méthodistes ne désapprouveraient pas ceci, mais les salutistes insistent sur ce point d'une manière toute particulière, parce que ceux auxquels ils s'adressent ont souvent un lourd passé dont il est essentiel de les détacher entièrement et rapidement. Voici comment le Général W. Booth décrit les étapes de la conversion¹ :

pouvons nous approcher de Dieu. Le monde qui ne veut pas de Jésus-Christ, qui l'a crucifié, ne se soucie pas plus maintenant qu'alors du salut par ce moyen et attire sur lui la condamnation. Mais ceux qui croient sont sauvés par la foi en Jésus. Au premier siècle, l'apôtre Paul écrivait déjà : « La prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent mais pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu. » (1 Cor. I ; 18.)

¹ Voici le texte intégral :

Echelle à sept échelons par laquelle tout pécheur peut échapper à la condamnation et à l'empire de ses péchés pour parvenir jusqu'à la grâce de Dieu qui pardonne et délivre.

Il est impossible d'établir pour le chemin du salut aucune formule mécanique, néanmoins cette « échelle » pourra être utile à ceux qui ont un vrai désir d'obtenir la miséricorde de Dieu, qui est seule capable de les délivrer de leurs habitudes mauvaises.

Premier échelon :

Je suis un pécheur. Je reconnais avoir péché contre mon Dieu, contre mon prochain, contre ma propre âme.

J'ai péché par mes pensées, par mes sentiments, par mes paroles

Le pécheur doit :

1° Reconnaître qu'il est pécheur, de toute manière, et qu'il ne mérite que la damnation (cette déclaration ne doit pas comporter une énumération des péchés commis ; elle peut rester générale, mais doit constituer une énergique accusation) ;

et par mes actions. J'ai péché à mon propre foyer, dans ma famille et j'ai péché au dehors dans mes affaires comme dans mes plaisirs. J'ai fait ce que je n'aurais pas dû faire. Je ne veux pas dissimuler mes péchés. Je ne saurais évaluer leur nombre et leur gravité. Par eux, j'ai déshonoré mon Père céleste, traité avec mépris le sacrifice de mon Sauveur. Je mérite le déplaisir éternel de Dieu et je vois que si je péris dans mes péchés je serai perdu.

Deuxième échelon :

Je me repens de mes péchés.

Non seulement je reconnais avoir péché contre Dieu, mais j'en suis sincèrement affligé. Je hais ma conduite mauvaise et je me hais moi-même de m'être ainsi comporté. Je suis triste à la pensée de mes péchés, non seulement à cause du châtiment qu'ils méritent, mais parce que je les ai commis contre mon Père céleste qui n'a pas cessé de m'aimer et de veiller sur moi. Si seulement je pouvais défaire le passé combien j'en serais heureux ; mais hélas ! je ne le puis. Les péchés commis par moi sont enregistrés devant Dieu. Ni mes prières, ni mes larmes, ni mes lamentations, ni mes bonnes œuvres ne sauraient rien changer à ce qui est écrit. Ma seule espérance est dans la miséricorde de Dieu, qui me pardonne par Jésus-Christ.

Troisième échelon :

Je confesse mes péchés.

Non seulement je suis affligé au souvenir de mes péchés mais je les confesse et les reconnais franchement devant Dieu. Je n'ai aucune excuse à alléguer. Il se peut que le mal dont je me suis rendu coupable ait été en grande partie commis par ignorance. Je ne connaissais pas Dieu ni mon devoir envers lui. Je ne comprenais pas quel amour le Sauveur m'avait témoigné en mourant à ma place. Mais cette ignorance ne constitue pas une véritable excuse car il tenait à moi de la dissiper. J'aurais dû crier à Dieu de venir à mon secours. Je ne l'ai pas fait, aussi ma bouche est-elle fermée devant lui. Je me reconnais donc ici, devant Dieu, un pécheur misérable, coupable, sans excuse, méritant son courroux dès maintenant et à jamais.

Je ne me bornerai pas à cette confession secrète, mais ayant :

2° Se repentir, éprouver la haine de soi, née de la conscience de sa culpabilité et reconnaître qu'il ne peut rien faire pour effacer ces péchés. (Notons qu'ici doit se placer l'affliction causée par le fait d'avoir offensé un Dieu bon ; ce sentiment peut être difficile à provoquer tout au début de la vie chrétienne) ;

péché au su et au vu de tous ceux qui m'entourent, je n'hésiterai pas, quand l'occasion s'en présentera à confesser que je suis coupable, à m'en accuser et à m'en affliger.

Quatrième échelon :

Je renonce à mes péchés et je les délaisse.

Non seulement je me reconnais pécheur, je hais mes péchés et je les confesse devant Dieu et devant les hommes, mais par la grâce de Dieu je les délaisse tous sans exception. Quelque plaisir que j'y aie trouvé, quelque profit terrestre que j'en puisse retirer encore, je les abandonne dès cette heure même, avec le secours de Dieu, et je promets que ce sera sans retour.

Cinquième échelon :

Je me soumets à Dieu et j'implore son pardon.

Plein de confusion à la pensée que je me suis ainsi révolté contre Dieu, méprisant son amour, enfreignant ses ordres, entraînant les autres à m'imiter, je me soumets à lui en ce moment même à genoux, le priant en toute humilité d'avoir pitié de moi, misérable pécheur, et le suppliant pour l'amour du Christ, de me pardonner et de me recevoir en grâce.

Sixième échelon :

Je me donne à Dieu pour devenir son serviteur.

M'appuyant sur la force de Dieu, je lui promets en cet instant même et de tout mon cœur, que s'il veut bien me pardonner et me recevoir en grâce, je serai pour lui un serviteur fidèle et que, quelle que soit d'ailleurs ma profession, j'emploierai tout le temps et les forces que me laisseront mes occupations, pour faire tout ce qui dépend de moi pour travailler à sa gloire, à l'établissement de son royaume sur la terre et au salut de ceux qui ne sont pas encore sauvés.

Je me livre à Dieu ; je m'abandonne à Lui.

Septième échelon :

Je crois fermement que Jésus me sauve maintenant.

Je crois que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans son amour et sa miséricorde, mourut pour moi et à ma place, portant mes péchés en son propre corps sur la croix. Ayant une telle assurance, je le reçois maintenant dans mon cœur comme mon Sauveur qui m'aff-

3° Confesser ses péchés. (Ceci diffère du premier point en ce que le pécheur doit ici insister sur sa culpabilité en se proclamant entièrement et seul responsable.) En outre il doit promettre de confesser publiquement une culpabilité qui fut publique ;

4° Renoncer au péché, promettre de changer de vie avec l'aide de Dieu. (Très important, ceci, aux yeux des salutistes ; il faut absolument couper court aux habitudes mauvaises et obtenir une renonciation en règle) ;

5° Obtenir le pardon de Dieu, pour l'amour du Christ. (Il est remarquable que la demande du pardon *suive* la promesse de renoncer au péché. Cette promesse, qui est un engagement concernant la vie morale, s'intercale de curieuse manière entre des articles qui traitent de l'attitude religieuse à adopter. Nous y trouvons un indice de l'importance que les salutistes attachent au rôle du repentir dans l'œuvre de la justification, tout en affirmant qu'elle s'obtient par la foi seule. Le fait de proposer au pécheur de renoncer à sa vie de pécheur *avant* de demander à Dieu son pardon, renforce la valeur de cet indice, car il semble bien ainsi qu'il n'y a de chance pour le pécheur d'obtenir miséricorde que s'il a déjà, de son côté, fait quelque chose, fût-ce une simple promesse. Nous voici assez loin de la justification par la foi seule telle que Luther l'entendait ¹⁾ ;

franchit de l'enfer, du péché, du pouvoir de Satan. Jésus-Christ dit dans la Bible que si je viens à Lui il ne me mettra pas dehors ; et je viens à Lui à présent, de tout mon cœur, pauvre pécheur coupable, sans forces, altéré de salut et ne me confiant qu'en son sang. Je suis sûr qu'il ne me mettra pas dehors. Bien plus, si faible que soit ma foi, je crois qu'il me reçoit en ce moment. Il me pardonne maintenant. Son précieux sang efface tous mes péchés. Il a été blessé pour mes péchés, brisé pour mes iniquités ; le châtiment que j'aurais dû subir est tombé sur lui et c'est par ses meurtrissures que je suis guéri ! (En Avant, 15 déc. 1923.)

¹ Sur toute cette question voir notre ouvrage *Salut par la Foi et Conversion brusque*.

6° Se donner à Dieu, et lui consacrer toute sa vie. (Nous revenons ainsi au 4°, ce n'est plus la promesse négative de renoncer à une vie mauvaise, c'est l'engagement de mener désormais une vie parfaitement vertueuse et même de servir Dieu directement);

7° Croire que Jésus-Christ le sauve à l'instant même, parce que son sang efface tous les péchés. (Notons que cet acte de foi est le *dernier* échelon comme si cette foi qui seule donnera le salut ne pouvait naître qu'après un complet retournement de la volonté).

Dans les *Ordres et Règlements* on ajoute que le converti doit ensuite donner sa vie entière à Dieu, par exemple en s'engageant dans l'Armée ¹. Nous voyons donc que la conversion est, pour les salutistes, autant un acte moral que religieux. Le repentir et les bonnes résolutions précèdent la foi, comptent autant qu'elle, et la foi elle-même est tout autre chose qu'une adhésion intellectuelle, elle est aussi un engagement ; voici comment s'expriment les *Ordres et Règlements* :

a) Un homme peut croire que Jésus-Christ *est mort pour lui*, mais cela ne le sauvera pas. Des milliers d'hommes qui vivent ouvertement dans le péché croient cela et n'en continuent pas moins à vivre ouvertement dans la rébellion contre Dieu ;

b) Le pécheur peut croire que Dieu a le pouvoir de le sauver mais cela ne le sauvera pas. Un homme qui se noie peut croire que quelqu'un qui se trouve au bord de l'eau peut le sauver, mais cette croyance ne le tirera pas de l'eau ;

c) Il peut croire même que Dieu désire le sauver ; mais bien loin de le ramener à Christ, cette croyance peut l'en tenir éloigné, lui faisant croire que Dieu est si désireux de le sauver qu'il le recevra toujours en grâce, même s'il tarde, encore et encore, à revenir à Lui, jusqu'à ce qu'enfin il soit trop tard ;

d) Il peut croire que Dieu *a promis* de le sauver, mais il peut croire cela pendant toute sa vie, sans pourtant jamais remplir les conditions dont dépend l'accomplissement de la promesse ;

¹ *Ordres et Règlements*, chap. I, sections 6 et 7.

e) Il peut croire que Dieu *l'aime*. L'enfant prodigue ne doutait pas, apparemment, de l'amour de son père, et cependant il resta dans la misère et la nudité loin de la maison paternelle, gardant ses pourceaux, jusqu'à ce qu'il fût presque mort de faim.

f) Il peut croire que Dieu le sauvera un jour, *plus tard*, et cependant demeurer dans son péché. Bien plus, cette foi que rien ne l'autorise d'ailleurs à avoir, peut être la cause de sa perdition, en lui faisant toujours remettre à plus tard ;

g) Il peut croire à chaque verset de la Bible que vous lui montrerez et cependant rester mauvais et marcher vers l'enfer rempli de cette foi-là. ¹

h) *La Foi qui sauve* parle ainsi : « Je suis un grand pécheur, je mérite d'aller en enfer, mais Dieu a promis de me pardonner si je revenais à Lui, repentant et croyant ; aussi je viens, je me repens, je me sou mets à son autorité. Je crois que Jésus-Christ est mort pour moi, j'implore sa miséricorde, je m'abandonne à Lui et je crois, selon sa promesse, qu'Il me reçoit, me pardonne et m'aime, et je crois qu'Il le fait maintenant ². »

Ainsi, une croyance correcte, complète, comprenant même la certitude de l'amour de Dieu pour les pécheurs, est insuffisante, si elle n'est accompagnée d'une *décision* : *Je viens, je me repens, je me sou mets*. Nous retrouvons à chaque instant cette alliance des deux opérations de la pensée et de la volonté ; assurément, pour les salutistes, l'une et l'autre ont une égale importance.

Au pécheur confiant et repentant, Dieu pardonne ses péchés ; Dieu a aimé le monde, il a livré son Fils pour lui, et Il offre le pardon à tous ceux qui veulent accepter ses conditions : La Repentance et la Foi. Quand l'âme les accepte, Dieu tient sa promesse, et pour l'amour de Jésus-Christ, pardonne tous ses péchés ³.

Mais « le salut implique la conversion c'est-à-dire un changement de cœur ⁴ », car l'homme est esclave de ses

¹ Cette foi-là, c'est-à-dire celle qui n'est qu'adhésion intellectuelle, ce que d'autres appelleraient la foi morte.

² *Ordres et Règlements*, chap. I, section 3.

³ *Ordres et Règlements*, chap. I, section 4.

⁴ *Ordres et Règlements*, chap. I, section 5.

tendances mauvaises et ne pourrait, même pardonné, résister à la tentation. Il faut que l'Esprit-Saint détruise la puissance du péché en ceux qui obtiennent le pardon. « Dieu donne à ceux à qui Il pardonne un cœur nouveau qui aime, hait le péché, et trouve son bonheur dans la sainteté, en sorte qu'il lui devient aussi naturel et facile de faire le bien qu'il lui était auparavant naturel et facile de faire le mal¹. »

Les salutistes insistent de toutes leurs forces sur ces deux points : *Tout homme doit se convertir, et la conversion est un changement radical*. Nous lisons dans un bref exposé de ce qu'est l'Armée du Salut et de ce qu'elle fait :

Cette œuvre confesse hautement « Jésus-Christ venu en chair » ; elle combat avec énergie le péché sous toutes ses formes, sert avec un zèle ardent le Sauveur et considère Dieu comme un père. Pour elle, le salut ne consiste pas seulement à échapper à l'enfer après cette vie, mais à être délivré, rendu vainqueur du péché dès ici-bas.

L'Armée du Salut croit qu'un ivrogne peut perdre soudain toute envie de boire ; un criminel peut abandonner le crime ; un mondain débauché peut se transformer en un homme correct et moral et ces gens, régénérés par la conversion peuvent aller tendre la main à d'autres hommes qui passent par la même crise.

Ce n'est pas une modification du caractère, mais une révolution ; la conversion ne change pas la personnalité ; elle en crée une nouvelle².

L'Armée cherche à atteindre l'homme là où il se trouve et à l'attirer par ce qui a de l'attrait pour lui ; c'est pourquoi elle s'est mise à renouveler et à populariser les procédés de l'évangélisation, par les salles situées dans les quartiers ouvriers.

Son but n'est pas un travail de pensée, mais une entreprise de sauvetage, un « travail d'âme » ; elle accepte en plein la condition de cette conquête du monde pour Dieu, la souffrance, le sacrifice, la mort à soi-même. Par la croix à la gloire !

L'expression « être né de nouveau » cesse d'être une forme de rhétorique mais devient un fait palpable.

Il n'existe ni remède, ni loi, ni traité de morale, ni intervention philanthropique qui puisse transformer un homme radicalement mauvais en un homme radicalement bon.

¹ *Ordres et Règlements*, chap. I, section 5.

² C'est nous qui soulignons. On ne saurait être plus catégorique.

La religion du Christ peut seule effectuer le miracle, parce qu'elle reste la religion qui croit au miracle et confère à l'âme son immortelle valeur. Le Christ ne dit-il pas que le repentir d'un pécheur augmente réellement la joie du ciel ! Une joie indomptable réside au cœur même de cette œuvre de conversion ; une âme captive retrouve, avec le bonheur, la liberté.

La foi des membres de l'Armée du Salut est affaire non de spéculation, mais d'action ; foi non de la tête, mais de l'âme et de la volonté. Elle est « un acte délibéré de confiance » ; foi individuelle en un *Sauveur personnel*, vivant, tout-puissant et présent ¹.

¹ Citons encore un article bien caractéristique de l'*En Avant* (21 février 1925) — on pourrait multiplier les textes de ce genre :

La seule chose nécessaire

UNE RÉVOLUTION

Lorsqu'un docteur vient auprès d'un malade, il commence par le questionner et l'examiner avant de lui prescrire un remède. Il lui tâte le pouls, il passe sa main sur diverses places, il appuie à divers endroits, sans que le malade témoigne grand'chose, jusqu'au moment où le doigt est mis sur le point sensible et où la douleur arrache au patient ce cri : « N'appuyez pas, ça fait mal ! »

C'est ce qui arrive quand on parle de conversion. Tant qu'on discourt sur le mal qui règne dans le monde, sur la nécessité d'avoir une religion, sur la bonté de Dieu, tout va bien, on est d'accord. Le monde ne craint pas les sentiments religieux, les habitudes et les idées religieuses.

IL FAIT L'ÉLOGE

des gens qui les possèdent, et de leurs efforts pour rester bons ou pour s'améliorer. Il n'y a rien là qui offense, rien qui froisse les idées courantes, ni le cœur naturel de l'homme. — Mais si l'on parle de la nécessité de la conversion, on sent que l'on a touché le point sensible, et de tous côtés s'élève le cri : « N'appuyez pas. » — Ce mot est antipathique aux gens du monde, qui sentent beaucoup mieux qu'ils ne veulent le paraître, l'obligation de se mettre en règle avec Dieu.

On ne naît pas chrétien ; on ne l'est pas parce qu'on s'appelle de ce nom, ou parce qu'on a été baptisé, ou parce qu'on a un certificat de communion, ou parce qu'on va au sermon ou à la messe, ou parce qu'on a des habitudes religieuses, ou parce qu'on est protestant ou catholique ; mais ceux qui sont persuadés qu'une religion aussi commode que celle-là suffit pour entrer au ciel, ferment volontiers l'oreille quand ils entendent dire que cette religion n'en est pas une, que jamais elle n'a sauvé et ne sauvera personne, que

Une fois le pécheur justifié et transformé, il doit se donner à Dieu et être prêt à tout faire pour le servir. Mais la vie spirituelle n'est pas chose stable. Les salutistes, comme les méthodistes wesleyens, croient au libre arbitre et rejettent l'idée de persévérance finale. Donc, la vie spirituelle est sujette à bien des fluctuations, elle peut croître ou décroître, ou même se perdre entièrement. Le converti doit veiller soigneusement pour conserver sa vie spirituelle. Mais il devra aussi aspirer à une grâce

la religion qui sauve est une religion qui transforme le cœur, qui réclame le sacrifice de soi-même et le renoncement au mal. Et c'est ce qui signifie le mot : « Conversion. »

La Conversion n'est pas une modification, une amélioration de l'homme par lui-même : elle est une révolution. Elle change le cœur, les pensées, la vie et jusqu'à la destinée éternelle d'un être immortel, et cette révolution est nécessaire : l'humanité tombée, déchue se trouve dans un état qui est exactement le contraire de celui pour lequel elle a été créée. Le jour est devenu la nuit ; dans ces ténèbres l'homme prend ses ennemis pour ses amis et ses amis pour ses ennemis. Il appelle le bien, mal et le mal, bien. Il se croit libre et il est esclave. Il se croit bon et il est mauvais. Ce qui est, selon Dieu, la seule chose nécessaire, lui paraît la seule chose inutile. Il cherche son bien dans le plaisir, au lieu de chercher son plaisir dans le bien. Il regarde Dieu comme son ennemi au lieu de l'accepter comme son meilleur ami. Et tout cela est la conséquence d'un mal intérieur dont l'homme ne peut triompher par lui-même, mal qui l'aveugle, qui corrompt son jugement, fausse sa volonté et l'entraîne à sa perte.

Il faut donc, pour que l'homme soit sauvé, une révolution intérieure. La conversion est l'acte par lequel l'homme signe sa banqueroute morale et se livre à Dieu pour le sauver ; l'acte par lequel il se déclare incapable de changer sa nature et se confie en Dieu, pour qu'il le régénère ; l'acte par lequel la créature déchue, désespérant d'elle-même, revient à son Créateur, l'homme coupable à son Sauveur, l'enfant perdu à la maison paternelle. Elle brise l'orgueil de l'homme, mais elle le sauve, parce que Dieu répond à cet acte en pardonnant ses péchés et en faisant de lui une nouvelle créature !

(Dans cet article comme dans tous ceux que nous citerons, nous respectons la disposition typographique qui est parfois aussi salutiste que le style.)

plus haute : Il doit s'efforcer d'arriver à la sainteté en obtenant de Dieu la grâce de la sanctification, qui complète l'œuvre de la conversion en effaçant de l'âme jusqu'aux dernières traces du péché.

A vrai dire, on comprend mal la nécessité de la sanctification lorsqu'on a entendu affirmer que la conversion produisait déjà une entière régénération, et lorsqu'on presse les salutistes sur ce point ils sont vite à court d'arguments. *En fait*, cependant, la nécessité de maintenir la doctrine de la sanctification se comprend très bien : les convertis n'ont malheureusement pas reçu cette merveilleuse facilité à faire le bien qu'annonce la doctrine salutiste ; en dépit de leur bonne volonté, ils sont encore assaillis par la tentation et y succombent parfois. C'est pourquoi il faut leur expliquer que la régénération doit être complétée par l'entière sanctification. Voici comment les salutistes expliquent de quelle manière les deux « bénédiction » se différencient et se complètent :

La régénération qui se produit au moment de la justification est un changement profond ; mais la théologie salutiste est beaucoup trop inconsistante pour que nous puissions espérer obtenir d'elle quelque précision sur la nature et la portée de ce changement. On nous dit que ce changement est « très grand », mais « incomplet » ; que la régénération est « une sanctification partielle », le « commencement de la sainteté¹ ». On ajoute que l'homme

¹ *La sanctification a cela de commun avec la régénération qu'elle est le changement ou mieux la purification de la nature de l'homme : une œuvre qui se fait au dedans de lui.*

Le cœur mauvais de l'homme, sa nature ou disposition pécheresse (ce qu'on appelle parfois péché « inné », « originel » ou « le principe du péché ») peut se comparer à la racine d'un arbre : ses actions coupables (ou péchés réels) en seraient en quelque sorte le fruit. Deux choses sont donc nécessaires à l'homme : il faut que les

régénéré peut ne plus pécher *extérieurement* mais ses pensées et ses inclinations ne sont pas toutes bonnes. Dans cet état, la disposition au mal subsiste, elle peut parfois l'emporter sur le désir du bien, et produire des actes extérieurs en dépit du « pouvoir de vaincre le péché extérieur »¹.

Tout ceci ne paraît pas très clair. Au fond, cela signifie simplement que l'homme, entièrement corrompu avant la justification, retrouve, quand il est justifié, un *certain* pouvoir de faire le bien, pouvoir qui n'est pas toujours efficace, l'unification n'étant pas faite ; la dualité subsiste, le conflit des inclinations contraires éclate encore à chaque instant et ce ne sont pas toujours les tendances bonnes qui l'emportent². Cet état est celui qui

actions coupables de sa vie soient pardonnées, il faut aussi que sa nature pécheresse soit nettoyée, changée, purifiée.

Quand un homme est sauvé, il reçoit par la Justification le pardon de ses péchés, et par la Régénération le changement de sa nature. Mais, comme nous l'avons déjà expliqué, le changement opéré par la régénération est incomplet.

La sanctification commence au moment de la régénération ; *en vérité*, la régénération est une sanctification partielle, c'est le commencement de la sainteté. *La Bible, aussi bien que l'expérience des chrétiens, montrent que la régénération, bien qu'amenant dans la nature de l'homme un très grand changement, n'en est pas sa complète purification* (sic). (*En Avant*, 2 juillet 1926. Les mots soulignés le sont dans le texte.)

¹ *Quand un homme est converti ou régénéré, il reçoit par le Saint-Esprit, le pouvoir de vaincre le péché extérieur, mais il peut encore conserver des sentiments mauvais ou des désirs coupables...*

Le péché inné, — *cette disposition au mal et à l'égoïsme*, — qui subsiste encore chez les gens convertis, peut, à moins qu'il ne soit dominé par la grâce divine, se réveiller et produire des actes de péchés. (*En Avant*, 2 juillet 1926.)

² *L'amour pour Dieu est bien répandu dans son cœur, mais cet amour, mélangé encore d'un reste d'amour de soi, n'est pas parfait ; son ambition suprême est de plaire à Dieu, mais son égoïsme prend quelquefois le dessus. Il jouit de la présence et du secours du Saint-Esprit, mais ce n'est pas l'Esprit qui le gouverne toujours,*

a toujours été décrit comme étant celui du chrétien en état de grâce tant qu'il n'est pas parvenu à un degré exceptionnel de sainteté. Le tort des salutistes est d'introduire dans sa description une distinction dangereuse entre péché extérieur et intérieur. Ils voudraient bien pouvoir affirmer que le pécheur régénéré, s'il n'a pas encore la sainteté intérieure, est du moins extérieurement impeccable.

Mais ils n'osent pas l'affirmer sans une restriction qui ressemble à une contradiction, parce qu'ils savent bien que le converti demeure sujet à des chutes plus ou moins graves.

Pourquoi ne renoncent-ils pas franchement à identifier la régénération avec une « sanctification partielle » aussi gênante ? Parce qu'ils veulent pouvoir donner aux pécheurs près de se convertir l'espoir que, *tout de suite*, ils seront capables de ne plus retomber dans le vice dont ils voudraient être délivrés, la promesse qu'ils ne commettront plus de fautes extérieures à partir du moment où ils seront allés au banc des pénitents. Voilà en somme ce que laissent entendre, sans cependant le proclamer ouvertement, les affirmations si fréquentes au cours des réunions d'appel : « Venez et votre fardeau vous sera enlevé ». « Qui veut être délivré du péché ?¹ », etc.

Que l'on ose ou non faire de la régénération une grâce qui supprime le péché extérieur, il est résolument affirmé que la régénération est insuffisante : il faut acquérir un

et son âme ne peut donc pas en être remplie. Il devient participant de la nature divine, mais des inclinations et des tendances incompatibles avec Dieu peuvent encore subsister en lui. (En Avant, 2 juillet 1926.)

¹ Voir plus loin, p. 81.

cœur entièrement pur, la parfaite sainteté intérieure, et ceci sera l'œuvre de l'entière sanctification ¹.

La sanctification, comme la régénération, s'obtient seulement par la foi. Il faut évidemment que le converti commence par fuir tout péché volontaire, renonce à tout ce qui le sépare de Dieu, supprime les obstacles. Les salu-
tistes affirment, sans une nuance de doute, que ce qui empêche un chrétien de faire l'expérience de l'entière sanctification, c'est ou bien un doute impie sur la possibilité de cette « bénédiction » ou bien une secrète résistance, un refus, peut-être à moitié inconscient, de se soumettre à la volonté divine sur un point particulier, un attachement à un bien créé :

A VOUS TOUS QUI CONNAISSEZ

les joies du pardon et de la réconciliation avec Dieu, mais qui ne possédez pas la paix intérieure que donne la sainteté, à vous tous qui ne pouvez témoigner de la présence continuelle de Dieu en vous.

A TOUTE AME VAINCUE

qui aspire à triompher, je dis ici :

Réveillez-vous et cherchez l'obstacle qui vous a fermé jusqu'à présent le chemin de la victoire.

Quel est pour vous l'obstacle qui vous empêche de recevoir la bénédiction d'un cœur pur ? Tant que vous ne pourrez répondre à cette question, vous ne pouvez espérer progresser spirituellement ².

¹ *Le pardon que Dieu accorde aux siens [quand ils ont commis des fautes], n'affecte pas nécessairement leur nature pécheresse, source de ces actes coupables ; cette nature-là doit être nettoyée, purifiée ; en d'autres termes, elle doit recevoir une sanctification entière.*

L'entière sanctification est la délivrance complète du péché et la consécration de l'être tout entier, avec tous les dons et toutes ses facultés, à l'amour pour Dieu et à la volonté de Dieu.

« Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. » (1, Jean, IV, 16, 17.) (*En Avant*, 2 juillet 1926.)

² *En Avant*, 22 août 1925. Extrait d'une série d'articles de la

Une fois cela fait, il faut prier, prier avec la certitude que la victoire complète est possible, que Dieu peut entièrement purifier le cœur de l'homme, que la sainteté est accessible à tous ceux qui la demandent avec foi. Les *Ordres et Règlements indiquent* quatre conditions pour obtenir la sainteté :

a) Il faut croire qu'il est possible et nécessaire d'avoir un cœur pur ;

b) Il faut renoncer à tout mal, à toute chose douteuse même, qui pourrait nous fermer le chemin de la sainteté ;

c) Il faut faire à Dieu un abandon net, immédiat et complet de tout ce que l'on est et de tout ce que l'on a pour qu'il le sanctifie et s'en serve pour sa gloire et le salut du monde ;

d) Il faut croire que, à l'instant même, Dieu tient envers nous toutes les promesses qu'il a faites dans la Bible à ce sujet ¹.

Pas plus que la régénération, la sanctification n'est nécessairement définitive : par manque de fidélité, on peut la perdre ; et tout comme la régénération, on peut la recouvrer par un nouvel acte de renoncement et de foi.

Général Booth intitulés : *Qu'est-ce que la sainteté?* (Les mots soulignés le sont dans le texte.)

¹ *Ordres et Règlements*, chap. II, section 9. Comme exemple d'expérience de sanctification voir plus haut le cas de Catherine Booth, p. 30, note 1.

Il est heureux que l'on n'exhorte à la sainteté que les soldats ou les jeunes officiers en qui on peut avoir une entière confiance, et que l'on suit de près ; sinon, il y aurait un grave danger à promettre d'une manière aussi absolue qu'une expérience religieuse s'effectuera une fois les conditions prescrites réalisées. Mais ceux auxquels on parle de cela sont mis dans des circonstances très favorables, et après avoir été dûment préparés, demandent et obtiennent l'entière sanctification, au cours d'une de ces réunions dites de sanctification, qui sont spécialement organisées à cet effet. Si malgré cela, le salutiste désireux d'être entièrement saint n'arrive pas à faire l'expérience annoncée, il trouvera auprès de lui des guides spirituels qui sauront le rassurer, lui éviter le découragement et l'inquiétude. C'est pourquoi les salutistes ne trouvent pas d'inconvénients à conserver cette doctrine, par elle-même dangereuse.

Mais il y a un point embarrassant que les salutistes n'élucident pas : la régénération délivre du péché, mais ne détruit pas les tendances au péché ; ceci c'est l'œuvre de la sanctification qui détruit « la racine même du péché ». Mais comment le sanctifié est-il encore capable de produire un acte ou une pensée coupables qui lui feront perdre la sanctification, puisque la cause même du péché a été arrachée en lui ? Tout comme ailleurs nous l'avons vu faire par Wesley¹, les salutistes en cela sacrifient la logique de leur système au souci d'éviter un danger moral : enseigner que la sainteté ne peut se perdre ce serait risquer de voir les sanctifiés s'endormir dans une dangereuse sécurité ; il faut les tenir en haleine et toujours vigilants.

D'ailleurs, dans chaque poste, il se tient une fois par semaine une réunion dite de sanctification qui remet les soldats en face d'eux-mêmes, leur fait examiner leur état spirituel, excite en eux le désir de la perfection et les invite à obtenir l'entière sanctification s'ils ne l'ont pas encore, ou s'ils l'ont perdue.

Comme nous le faisons remarquer à la fin du chapitre précédent, l'Armée du Salut s'efforce de faire marcher de pair son action sur les inconvertis, ceux de l'extérieur, et son action sur ses propres membres, pour les amener à une vie religieuse toujours plus intense. L'une et l'autre choses lui paraissent également importantes et elle s'efforce de ne pas sacrifier l'une à l'autre.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DU SALUT : LES MOYENS DE COMBAT

La « guerre du salut », comme disent les salutistes, est toujours une guerre offensive, et comporte ces trois grandes phases : atteindre l'ennemi, lui livrer bataille, consolider les positions acquises, c'est-à-dire entrer en contact avec les inconvertis, les convertir, puis empêcher que la conversion soit un événement éphémère, encadrer solidement les convertis pour qu'ils persévèrent et progressent dans la voie nouvelle. De ces trois phases, la deuxième seule fait l'objet de notre étude proprement dite, mais il nous faut expliquer rapidement comme s'effectue la première ¹.

I. Les travaux d'approche

Atteindre l'ennemi, cela signifie atteindre les inconvertis, leur faire connaître l'existence de l'Armée, leur donner des raisons quelconques de s'en approcher, d'as-

¹ Pour tout ce qui suit, voir les *Ordres et Règlements pour Officiers*, et les *Ordres et Règlements pour Soldats*. *Op. cit.*

sister aux réunions où se livrera la bataille, c'est-à-dire où on s'efforcera de les convertir. Comment vaincre l'ignorance et l'indifférence de la majorité à l'égard de l'Armée du Salut ? Comment la faire connaître et comment faire qu'on y vienne ?

On peut diviser en deux groupes les moyens employés : Les uns sont directs et ne cherchent à intéresser les gens que par des moyens spirituels, en les incitant à connaître l'action religieuse de l'Armée ; les autres sont indirects et consistent à les secourir matériellement, pour qu'ensuite il soit aisé d'exercer sur eux une action religieuse.

A ce premier groupe appartiennent toute une série de manifestations que nous pourrions appeler publicitaires¹. Une des plus importantes, c'est la vente du journal dans les cafés. *L'En Avant* — et il en est de même pour ses confrères dans les autres pays — est un journal hebdomadaire, exclusivement religieux, qui renseigne ses lecteurs sur les activités de l'Armée du Salut et leur apporte, sous forme d'anecdotes, d'articles de fond, de méditations, d'appels, une prédication toute semblable à celle qui se fait dans les réunions. Il paraît le vendredi, et le samedi soir ou le dimanche — jours où les cafés sont le plus remplis, — chaque poste envoie quelques officiers et soldats des deux sexes vendre le journal dans la rue et dans les cafés. Les salutistes s'en vont généralement deux par deux, entrent dans les cafés, proposent le journal aux consommateurs, et si le patron le tolère, chantent

¹ Cette « publicité » comporte bien des procédés, souvent très industriels, véritables moyens de publicité, certains assez semblables à ceux des maisons de commerce, certains qui, plus adroitement encore, font de l'apostolat même une forme de publicité, ce qui ne laisse pas de donner parfois à ceux qui s'en avisent une impression de trop grande habileté.

un cantique. Qui n'a pas vu deux jeunes officières, tranquilles et candides, chanter d'une voix douce :

*O vous qui n'avez pas la paix,
Venez, Jésus la donne !*

dans le plus répugnant bistro du quartier Mouffetard ou à la Villette, devant les buveurs abrutis de surprise, celui-là ne sait pas quelle force représente l'Armée du Salut. Presque toujours, la stupeur, la timidité provoquée soudain par cette présence insolite, empêchent la brutalité et la raillerie ; beaucoup offrent docilement quelques sous en échange du journal, et tous écoutent le cantique sans l'interrompre.

Il y a aussi les cortèges et les réunions en plein air. De temps à autre, un poste fait une sortie : De préférence avec une fanfare, les salutistes s'en vont dans les rues, en bon ordre, formés en colonne, d'un pas allègre, chantant à pleins poumons les plus vibrants de leurs cantiques¹, cessant parfois de chanter pour laisser un officier ou une officière lancer d'une voix claire des formules évangéliques : « Le salaire du péché, c'est la mort. » « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés. » « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Puis, sur une place, le groupe s'arrête. La fanfare joue, on chante des cantiques, et quand un attroupement s'est formé, un officier adresse à la foule quelques exhortations ; autant que possible les soldats échangent quelques mots avec ceux des badauds qui font des réflexions à haute voix. Encore un cantique et on s'en va plus loin. Pendant la réunion et le long du trajet, quelques soldats

¹ Les *Ordres et Règlements* disent que les paroles des cantiques devraient être entendues jusqu'au fond des maisons (chap. IX, sect. 13.)

offrent le journal aux passants. Souvent ces manifestations sont organisées avant une réunion en salle fermée, dont le local est le terme du parcours, pour entraîner à la réunion quelques curieux qui auraient suivi la petite troupe ¹.

¹ L'En Avant du 6 septembre 1930, nous apporte deux bons exemples de ce genre d'activité :

AU QUARTIER LATIN

Le soir, le Commissaire présidait la réunion de salut au poste du Quartier Latin. Avant la réunion, une bonne réclame fut faite dans les rues voisines du boulevard Saint-Germain, par les Officières, Camarades et Cadettes. A leur arrivée, devant la porte de la salle, le Commissaire se joignit à eux et invita les passants à venir entendre parler du salut de leur âme. Un intéressant auditoire se pressait dans la petite salle de Géographie. Le Commissaire parle d'un sujet toujours actuel et d'un intérêt universel : la recherche du bonheur. « Les sources de la joie sont triples dit-il, elles résident dans le pardon que Dieu accorde au péché, la victoire sur le mal, le service des autres. » Il appelle les âmes à rechercher la perle de grand prix : Jésus, en qui se trouve tout ce dont l'âme humaine a besoin.

A l'appel, trois âmes viennent au pied de la croix.

LE 15 AOÛT SALUTISTE À ALÈS

Vendredi 15 août, journée magnifique en perspective. Dès 7 h. 1/4, la Brigade de vente du journal En Avant, dirigée par la Lieutenante Decorvet, se forme à la gare. Il ne s'agit rien moins que d'aller « ouvrir le feu » à La Grand'Combe, centre minier bien connu.

En cortège, nous chantons des cantiques de combat, nous faisons d'abord notre entrée dans Trescols, suivis d'une foule d'enfants bruyants. Les fenêtres s'ouvrent, des visages curieux se montrent, des gens font cercle autour de nous, et sur une place, nous tenons une réunion. Les témoignages, le message biblique, intéressent les auditeurs qui paraissent sympathiques à l'Armée, les nombreux journaux vendus en sont une preuve.

L'après-midi, pleins d'entrain, nous pénétrons dans La Grand'Combe. Dans ces ruelles étroites et sombres, nous apportons un peu de la lumière de Christ. Que de misères à soulager ! Que de cœurs troublés dans lesquels Dieu voudrait faire une œuvre de régénération ! Nous poursuivons notre route, nous arrêtant çà et là,

Parfois les sorties ont pour objet la création d'un avant-poste dans la contrée environnante, ou la visite d'un avant-poste déjà existant. « Un Avant-Poste consiste en un certain nombre de soldats demeurant dans un village ou dans quelque quartier d'une grande ville, et qui, quoique ayant des réunions identiques à nos réunions ordinaires, ne sont cependant pas organisés en un corps ¹. » Créer un avant-poste revient donc à obtenir dans un endroit encore dépourvu de salutistes, quelques enrôlements dans l'Armée et à constituer ainsi un petit groupe qui, s'il se maintient et progresse, pourra plus tard constituer un véritable poste.

L'importance accordée aux réunions en plein air dépend des règlements de police locaux. Nous avons vu combien les Booth étaient autrefois partisans des grands meetings en plein air ; en Angleterre, ce genre de réunions constitue encore une des principales activités de l'Armée ; elles sont organisées exactement comme les réunions dans un local. En France, en dépit de l'extrême bienveillance actuelle du Gouvernement à l'égard de l'Armée du Salut, elle n'emploie ce moyen qu'avec discrétion, mais de plus en plus, semble-t-il, depuis quelque temps. Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que cette modération doive être attribuée à la crainte de choquer la population par ce moyen si anglo-saxon : Loin de crain-

chantant des cantiques, apprenant un petit chœur aux enfants, c'est plaisir de les voir faisant tout leur effort pour saisir la cadence et chantant avec nous : Je suis heureux, car Jésus m'aime.

Nous voici sur le chemin du retour et dans le train nous bénissons Dieu qui nous a accordé une si merveilleuse journée au cours de laquelle 225 En Avant ont été vendus. Nos voix sont fatiguées, nos jambes se refusent presque à nous porter, qu'importe nous avons semé et nous sèmerons encore la Parole de vie. En Avant ! telle est notre devise.

¹ O. et R. pour Officiers, Part. III, ch. III, titre VI, sect. I.

dre de choquer, les salutistes recherchent tout ce qui peut attirer l'attention sur eux, fût-ce le ridicule. De plus, il n'entre pas dans la conception salutiste du travail de conquête, d'adapter les méthodes aux usages nationaux si ce n'est pour des détails matériels tout à fait secondaires. Les méthodes salutistes sont faites pour répondre à des besoins humains généraux et même si leur emploi crée au début quelques difficultés on tient bon et cela réussit !

Il est enfin un dernier moyen direct, l'action individuelle. Chaque soldat doit avoir continuellement présent à l'esprit le souci d'amener au salut ses voisins, ses amis, ses compagnons de travail, faire une propagande incessante pour l'Armée, écrire des lettres, parler, faire des visites, distribuer des brochures, etc ...

Par moyens indirects, nous entendons toutes les œuvres sociales créées par l'Armée du Salut, les innombrables maisons de relèvement, foyers, refuges, asiles de nuit, hôpitaux qu'elle a installés dans le monde entier ¹.

Rien qu'à Paris, qui ne connaît de réputation le Palais du Peuple, le Palais de la Femme, et la célèbre péniche la *Louise-Catherine* ? Elles sont si nombreuses et si efficaces, ces œuvres, que le grand public ne voit parfois dans l'Armée du Salut qu'une organisation de secours, une œuvre de charité.

¹ Ces œuvres sociales comprenaient en 1928 : 52 hôpitaux et maternités, 121 crèches et orphelinats, 78 asiles de nuit, 199 hôteleries, 25 foyers, 20 cuisines populaires, 6 asiles pour buveurs, 191 « relèvements par le travail », 114 refuges pour repenties, 97 bureaux de placement, 177 postes de bas-fonds, 13 œuvres de détenus libérés, 20 maisons de réforme pour enfants, 920 écoles, et de multiples œuvres telles que : caisses d'épargne populaires, conseil légal pour les veuves, émigration, œuvres médicales et missionnaires, léproseries, hôtels de tempérance, œuvres pour sourds-muets, groupes ambulanciers, brigades de nuit, œuvres du tribunal et visites aux prisonniers.

Certes, si les dirigeants de l'Armée du Salut ont ainsi multiplié les œuvres charitables, c'est parce qu'ils ont été émus par la misère qu'ils voyaient de tout près et ont voulu soulager leurs frères, et il serait excessif de croire que ces œuvres ne sont, dans leur pensée, qu'un moyen d'attirer les malheureux. Mais il ne faut pas oublier que pour eux le souci des âmes prime celui des corps ; ils veulent sauver les uns et les autres, et sauver les âmes, nous le savons, signifie pour eux bien autre chose que le simple retour à une vie honnête. (Sans compter que les salutistes croient beaucoup trop profondément que, sans Dieu, l'homme ne peut rien faire, pour admettre un instant la possibilité de ramener quelqu'un dans le droit chemin avec quelques exhortations purement morales.) Les salutistes savent bien que lorsqu'un malheureux sans abri, une fille perdue, viennent demander asile dans une de leurs hôtelleries, leur parler de se convertir serait vain ; il faut d'abord remédier à leur détresse matérielle, les nourrir, les vêtir, puis leur trouver du travail. Mais une fois le terrible problème du pain quotidien provisoirement résolu, l'animal traqué qui était venu s'abattre à leur porte est redevenu un être humain auquel on peut parler, capable de penser à autre chose qu'à dormir et manger. Il faut alors entreprendre l'œuvre du salut. Tout est organisé pour cette fin. Sur les murs des réfectoires, sur les portes des chambrettes, les « rescapés » trouvent des textes, qu'ils lisent, souvent pour la première fois : « Dieu te cherche » ; « Il est venu sauver ce qui était perdu » ; « Jésus t'aime » ; « Dieu est amour » ; « Il a donné son sang pour toi », etc. Ils sont en contact fréquent avec les officiers qui guettent toutes les occasions favorables pour les entreprendre. Nombreuses sont les réunions qui se tiennent dans les maisons de l'Armée du Salut et bien vite, s'il ne se barricade pas dans un refus

obstiné, le plus farouche pensionnaire sera amené à y assister, quand ce ne serait que par reconnaissance ou par curiosité¹.

II. Le „ Champ de Bataille ”

Toutes les réunions de l'Armée du Salut ne se ressemblent pas ; elles diffèrent par leur objet ou par le public auquel elles s'adressent. « Les réunions ordinaires sont celles que tout officier doit tenir chaque semaine dans son Corps. Il y en a quatre chaque dimanche et une le soir de

¹ Voici dans l'*En Avant* du 9 août 1930, un article qui montre bien comment s'exerce cette action :

AU PALAIS DU PEUPLE :

Enrôlement d'un soldat et de quatre recrues

Il y avait beaucoup de joie dans notre salle dimanche soir, un auditoire nombreux et sympathique avait répondu à l'annonce de la réunion.

Si notre grande maison est un hâvre momentané où viennent s'abriter beaucoup de misères autant physiques que morales, il est des hommes qui restent de longs mois dans l'hospitalière demeure. Peu à peu ils prennent contact avec officiers et camarades, toujours à la brèche, et plus d'un attiré par un chant vers la salle de réunion, écoute d'abord distraitemment du fond de la salle, souvent debout, d'autres la quittent après quelques minutes, mais, cependant la grâce de Dieu opère ses miracles et ce dimanche soir 24 juillet, nous avions l'immense joie de consacrer quatre recrues et un soldat sous le drapeau sang et feu.

Les articles de guerre sont lus et écoutés avec recueillement par tout l'auditoire, les témoignages vivants de ces nouveaux camarades disent bien haut tout ce que Dieu a fait pour eux. Comme les moyens sont différents dans les voies du Créateur pour amener une âme à Lui ! Un message vibrant du Major Becquet, rappelle à tous que pour suivre Christ, il faut se séparer du monde.

Dieu nous a visités, et si nous n'avons pas vu de fruits immédiats nous croyons que la semence jetée germera un jour. Alleluia !

(Cette dernière phrase signifie que personne ce jour-là ne s'est converti.)

chaque jour de la semaine ¹. » Le dimanche, il y a, le matin, une ou deux réunions qui tiennent lieu d'office dominical ; l'après-midi, une réunion dite « de témoignages » ou « Sans-Façons » ² qui, sans être destinée uniquement aux salutistes, n'est pas particulièrement organisée en vue de l'appel à la conversion ; le soir, réunion de salut. Les réunions de la semaine sont des réunions de salut, à l'exception de la réunion de corps destinée aux seuls salutistes, et la réunion de sainteté du vendredi soir. La réunion de sainteté est destinée aux soldats et aux amis convertis, et leur fournit une occasion de progresser dans la voie de la perfection. « Les réunions extraordinaires sont celles qui sont spécialement organisées soit en vue de quelque bénédiction spirituelle particulière à obtenir (nuits de prière), soit à l'occasion de « quelque événement concernant le corps (Présentation du Drapeau) ou l'un ou plusieurs de ses membres (mariage, consécra-tions, adieux), soit enfin à l'occasion d'une date spéciale, telle qu'un jour férié (Ascension, réunion de Longue Veille le 31 décembre) ou un anniversaire (de l'Armée, du Corps, etc.) » ³. » A ces réunions, comme aux réunions de salut proprement dites, on tâche d'amener des non-convertis, car ce sont là d'excellentes occasions de leur inspirer le désir de devenir semblables aux membres de l'Armée. Tout, à l'Armée du Salut, doit devenir une occasion de témoigner et d'annoncer le salut. Si un officier quitte le poste pour remplir d'autres fonctions, la réunion d'adieu propice aux émotions lui permet d'adresser un appel plus pressant aux auditeurs qu'il connaît et

¹ *Ordres et Règlements pour Officiers*, part. V, chap. IV, sect. 1.

² *Ordres et Règlements pour Officiers*, part. V, chap. V, titre 1, sect. 4 et 5.

³ *Ordres et Règlements pour Officiers*, part. V, chap. IV, sect. 1.

qui jusqu'à cette heure sont restés sourds ou, encore, aux rétrogrades.

Si deux officiers se marient ¹, ce sera une occasion pour eux de rendre leur témoignage et de proclamer leur joie de servir Dieu dans l'Armée. Il n'est pas jusqu'aux deuils qui ne deviennent des occasions de témoigner sa foi et sa soumission joyeuse à la volonté divine ².

Si on consacre des cadets, ils proclament leur joie de se donner à l'Armée et éveillent le désir de les imiter. (Les cadets sont les candidats officiers ³.)

¹ Un officier n'a le droit d'épouser qu'une officière et réciproquement.

² On peut dire que toute la vie d'un salutiste est tournée vers le dehors : rien ne lui appartient ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il éprouve, est matière à témoignage et doit être livré au public ; ses émotions religieuses, sa vie familiale, ses joies, ses souffrances, rien de tout cela ne lui appartient, la pudeur morale est interdite.

³ TRENTE-SIX CADETS ET CADETTES SONT REÇUS À LA SALLE CENTRALE PAR LE COMMISSAIRE PEYRON, LE JEUDI 21 AOÛT, AU COURS D'UNE RÉUNION PLEINE DE JOIE ET D'ENTHOUSIASME.

Une explosion de musique martiale. Au fond de la salle les grandes portes s'ouvrent, et ils s'avancent, pas rythmés, têtes hautes. La foule délire d'enthousiasme.

Imposant, ce défilé ! Que de promesses pour l'avenir ! Que de talents voués au service de l'humanité ! Derrière la Brigadière Mangin, tête blanchie dans la Guerre du Salut, ces jeunes forment contraste frappant. Fils des Croisés, ils s'avancent, offrande vivante, pour la Croisade contre le mal !

Sur l'estrade, les chefs prennent place, et de sept cents poitrines s'élève un chant entraînant, terrible même, dans son indomptable volonté de vaincre. L'on sent que ces salutistes ne reculeront devant aucune lutte, triompheront des pires difficultés. Le chant termine par un vibrant appel : « Pour la sainte guerre, soldats, en avant ! »

Puis, l'instant d'après, toutes ces têtes s'inclinent.

Dans le silence, une voix se fait entendre : « Ton cœur, Jésus, brisé pour moi, Ton cœur, Jésus, s'ouvre à ma foi. »

Une oraison salutiste. Ah ! bien plus, l'expression d'un credo cher aux vétérans qui reçoivent de nouveaux jeunes guerriers dans leurs rangs, un article de foi implanté, inébranlable, dans les cœurs des

Parmi les réunions extraordinaires, nous rangerons aussi les « missions ». Ce sont des séries de réunions, dirigées par des officiers supérieurs ; par une publicité spéciale, on s'efforce d'attirer beaucoup de monde et d'obtenir que le plus grand nombre participe à toute la série. Les missions représentent un effort particulièrement intense pour atteindre les incroyants ¹.

jeunes, qui représentent l'avenir de l'œuvre. « Notre Père, qui es aux cieux » ; ensemble, nous l'avons répétée, sourd murmure de nos voix dominé par la parole décisive du Commissaire Peyron.

Un chant, et voici les discours. Qui veut entendre des discours en pareille circonstance ? C'est voir et entendre les Cadets qu'on désire ! Mais cependant, le Secrétaire en Chef d'abord et ensuite la Secrétaire des Candidats, puis en dernier lieu le Principal des Ecoles Militaires ont su tenir l'attention des auditeurs.

Le public parisien a compris toute l'affection qui remplissait le cœur de ces vétérans officiers pour le groupe de jeunes qui entrait en lice, et s'y est uni par de vigoureux applaudissements.

Le Principal des Ecoles Militaires, fils du Sud ensoleillé, dans une courte allocution, a révélé toute l'ardeur de son âme latine, et tous les sentiments de son cœur paternel.

C'est fait ! A genoux sous le drapeau, figures rayonnantes, yeux fermés, le Commissaire les a consacrés ; moment inoubliable où l'on a senti souffler le vent d'une grande résolution — servir, sauver, ou mourir. — Puis, sur un signe, le groupe compact est debout pour chanter leur premier chant. Ils font honneur à leur instructeur.

Trois nouveaux Cadets parlent ensuite — témoignages simples, mais émouvants, — de luttas, de victoire, de joie.

Un court message de la Commissaire nous est lu qui évoque une parole du prophète : Quant à moi, pour t'obéir, je n'ai pas refusé d'être pasteur (Jérémie XVII 16). Puis le Commissaire parle.

L'heure tardive ne compte pas dans cette lutte âpre qu'il entreprend. Courbé sous ses paroles brûlantes, l'auditoire passe de l'émotion à la réflexion et à la décision. Lentement l'Esprit de Dieu travaille, puis vient l'apothéose : deux, quatre, cinq sont debout à la fois ; le banc des pénitents est rempli...

Et dans le recueillement la foule se disperse, à contre-cœur, semble-t-il, car le lieu qu'elle vient de quitter est une Terre Sainte.

Capitaine Francis EVANS.

(En Avant, 6 septembre 1930.)

¹ L'Armée du Salut organise chaque année une grande « mis-

A Paris, comme dans toutes les grandes villes où l'Armée est puissante, il y a plusieurs postes, et un poste principal, la Salle Centrale, où on organise des réunions « tous postes réunis ». Ces réunions, qui sont naturellement beaucoup plus importantes numériquement que les réunions des petits postes, sont dirigées par des officiers supérieurs. L'existence de la Salle Centrale explique que dans les postes locaux parisiens la vie soit un peu ralentie et que l'effort pour atteindre les incroyants porte assez peu de fruits immédiats : la Salle Centrale constitue une atmosphère éminemment favorable, par le cadre même, l'importance du public, le nombre et la variété des orateurs, la qualité du chant et de la musique ; c'est pourquoi dans les autres postes on s'efforce avant tout d'obtenir des non-croyants qu'ils viennent à la Salle Centrale, aux réunions de salut. De plus, alors que dans les réunions de quartier il est rare de trouver un « nouveau » qu'aucun salutiste du poste ne connaisse pour s'en être occupé, à la Salle Centrale, il y a souvent dans l'assistance des gens arrivés là tout à fait par hasard et ne connaissant rien, ni personne.

Aussi le maximum d'action et de prière est-il dépensé en vue des grandes réunions, dites de salut et pendant leur cours. Ce sont elles que nous prendrons comme sujet de notre étude, les autres présentant les mêmes caractères essentiels, mais à un moindre degré et d'une manière moins complète.

sion sous la tente», dans une propriété qu'elle possède aux Barandons ; elle est présidée par le Commissaire Territorial et constitue une des manifestations les plus importantes de la vie salutiste.

III. Les armes

Sans être absolument invariable, le programme des réunions d'appel est toujours à peu près le même quant au cadre ¹ : La réunion s'ouvre par un cantique, suivi d'une prière qui appelle la bénédiction divine sur la réunion ; puis, encadrés de cantiques et de commentaires, les témoignages ; la collecte, accompagnée, elle aussi, de cantiques ; l'officier qui préside fait ensuite une méditation sur un texte de la Bible qui, parfois, a été lu dès le début de la réunion ; un cantique, et voilà terminée la première partie, on pourrait dire la première réunion, car souvent on annonce la réunion d'appel proprement dite ² en invitant à y rester ceux qui, par leur prière, veulent aider les âmes à se sauver et ceux qui « sentent que Dieu a quelque chose à leur dire », manière polie de faire comprendre aux indifférents qu'ils n'ont plus rien à faire ici. La seconde réunion est faite d'un incessant appel à la conversion lancé par l'officier qui dirige cette partie de la séance, entrecoupé de cantiques, de prières à haute voix faites sur demande par des officiers ou des soldats présents. Lorsqu'un assistant va au banc des pénitents, un officier ou une officière, suivant le sexe du converti, va s'agenouiller à ses côtés, sans que cela interrompe la réunion. D'autres officiers — et parfois des soldats — vont dans la salle parler à ceux des assistants qu'ils croient pouvoir persuader, si bien que cette deuxième réunion est une curieuse combinaison d'action collective et individuelle. Enfin, quand après des appels et des cantiques

¹ Voir *Ordres et Règlements pour officiers*, part. V. chap. V, titre 1, sect. 6.

² Cette deuxième partie est appelée réunion d'appel, réunion de prières, seconde réunion, ou réunion de décision.

réitérés, plus personne ne se décide, on clôture la séance par une bénédiction.

Nous voyons que les salutistes utilisent, pour parvenir à leur fin, l'enseignement sous forme de sermon, la prière à haute voix, le chant et l'intervention directe individuelle. Nous allons examiner l'un après l'autre ces divers moyens d'action et nous verrons ensuite comment ils sont combinés en vue de l'effet à produire.

A. *Le public*

Le temps n'est plus où les réunions de l'Armée du Salut attireraient par leur étrangeté une foule bruyante, hostile et railleuse, qui faisait de chaque séance une véritable lutte. Si, dans les quartiers populeux, il faut parfois encore se débarrasser d'un ou deux voyous, à la Salle Centrale on ne rencontre que des visages pacifiques, et les quelques curieux qui ont envie de rire ne le font qu'en cachette. On n'y voit pas non plus de véritables miséreux. Ceux-là sont les habitués des maisons de refuge et ne viennent à la Salle Centrale que lorsque, grâce aux salutistes, ils ont repris figure humaine. Ouvriers convenablement vêtus, petits employés, petits commerçants, voilà le vrai public, gens sans malice, sans esprit critique, sans culture. Ce sont ceux dont la bourse est mince et péniblement remplie, dont la vie est difficile, terne, sans horizon et quand on leur demandera : « Etes-vous heureux comme cela ? » « Votre vie vous suffit-elle ? », il n'en est certainement pas un qui ait envie de répondre oui. Ce sont ceux qui vivent dans Paris, ignorant tout de la vie des riches, semblant ne même pas voir les étalages des magasins, et lorsqu'on leur dira que les joies du monde ne valent pas d'être recherchées, ce ne sont pas les pauvres plaisirs qu'ils connaissent qui pourront leur paraître bien

désirables. Ils ont du bon sens et il faut, pour les atteindre, des arguments directs, fondés sur les réalités qu'ils connaissent, des arguments un peu gros, qu'un enfant intelligent réfuterait, mais qui frappent. Pour les détourner d'une opinion, il ne faut pas la discuter, mieux vaut une plaisanterie de journaliste : « Est-ce que vous croyez que vous vous tirerez d'affaire avec Dieu en allumant un cierge ? En en allumant dix, cent ? » Plutôt que prouver, il faut répéter beaucoup. Chaque affirmation nouvelle équivalait à un nouvel argument.

Les officiers semblent presque tous appartenir à un milieu social semblable à celui de leurs auditeurs ou à peine plus élevé ; leurs témoignages, leurs anecdotes, leur manière de raisonner, leur langage, leur allure, tout raconte que leur milieu initial fut la petite bourgeoisie, à très peu d'exceptions près. Leur culture est à peu près aussi nulle que celle du public, leur manière de penser aussi simpliste ; en matière théologique ils croient d'une foi inébranlable tout ce qu'enseigne l'Armée du Salut, ignorent magnifiquement toute autre position théologique et sont complètement incapables de défendre la leur devant un interlocuteur tant soit peu averti. Ils sont admirablement adaptés au travail très spécial auquel ils se sont consacrés ; tout proches de leur auditoire, ils trouvent juste les bons arguments, savent faire rire, mettre à l'aise, frapper, convaincre, là où de plus intelligents et de plus cultivés échoueraient complètement.

B. *Le « Message »*

Nous avons vu quelle est la doctrine de l'Armée du Salut. Mais jamais cette doctrine n'est intégralement exposée en public comme un système. A chaque séance l'orateur choisit tel point qu'il va développer ; à chaque

fois les affirmations essentielles reparaissent, mais sans être également mises en lumière, ni groupées en un exposé méthodique. Voici quels sont les thèmes qui reviennent le plus souvent dans la prédication salutiste :

Jésus-Christ est le fils de Dieu (l'existence de Dieu n'est jamais affirmée, c'est une vérité que l'on suppose indiscutée). Jésus est venu sur la terre pour nous sauver en se faisant victime expiatoire. Son sang lave nos péchés et nous pouvons nous couvrir de ses mérites comme d'un manteau de justice. Il est le Sauveur unique, le seul moyen de salut que nous possédions. Quiconque veut se sauver doit passer par lui.

Le monde est en état de péché. Le monde est le Royaume de Satan et nous sommes ses esclaves. Quand nous regardons autour de nous, nous ne voyons que péché et occasions de pécher. Quand nous regardons en nous, nous ne voyons que péché et désirs de pécher ; tous, même ceux qui mènent une vie appelée honnête, nous sommes les esclaves de nos désirs mauvais, de nos passions car nous sommes sans force pour leur résister. A celui qui oserait se dire innocent on peut dire à coup sûr qu'il ment ou qu'il ne se connaît pas.

L'homme ne peut se sauver seul. Ni ses œuvres, ni ses efforts sur lui-même, ni les prières des autres, ni les pratiques religieuses, rien ne peut le sauver. Et pourtant il comparaitra un jour devant le tribunal de Dieu, de ce Dieu dont il encourt la juste colère. Il faut à chaque instant être prêt à comparaître, car la mort frappe quand on ne s'y attend pas et nul ne peut être assuré d'être en vie demain.

Il faut donc à tout prix obtenir le pardon de Dieu. Comment ? En lui criant sa misère, en lui avouant son péché, en allant à Jésus Sauveur, en se donnant à lui, en lui demandant le salut. Il faut le faire tout de suite, tel

qu'on est, avec tous ses péchés, car il est assez puissant pour effacer les plus grands péchés et, maintenant comme toujours, il est prêt à sauver tous ceux qui le veulent, à l'instant même où ils le veulent. Il suffit de croire en lui, de vouloir être sauvé par lui, et tous les péchés seront enlevés et attachés avec Jésus à la Croix.

Et le pécheur est délivré. Délivré de ses misères, de ses tristesses, son fardeau lui est enlevé ¹. Tôt ou tard il sentira la présence de Jésus auprès de lui, il recevra l'assurance qu'il est pardonné. Appuyé sur Jésus il pourra faire des œuvres bonnes, il sera un enfant de Dieu, il connaîtra la joie, la joie de ceux qui aiment Dieu et savent qu'ils en sont aimés ; il sera libre, il sera fort contre le mal. Il ne s'épuisera plus à la poursuite des misérables joies du monde, trompeuses et incapables de rassasier l'âme avide de bonheur ; il possédera les joies du ciel dès ici-bas, et sa vie sera un perpétuel Alleluia. Il ne sera plus seul, Jésus sera toujours avec lui pour le guider, le soutenir, le fortifier, le consoler, Jésus, l'ami parfait dont la présence donne un bonheur qui surpasse infiniment tous les faux bonheurs humains ².

¹ Voir plus haut, pp. 54 et suiv.

² *En Avant*, 9 août 1930 :

UN BON GUIDE

Un voyageur avait pris un guide de confiance pour une ascension dans les Alpes. Le montagnard marchait devant lui, indiquant où il devait placer le pied, et certes, les recommandations n'étaient pas de trop, car le précipice était là comme un gouffre béant, et la moindre imprudence, la plus petite distraction l'y eût précipité. Tout à coup il s'arrêta « Le passage que nous avons devant nous, lui dit-il, est dangereux, je vous laisse un instant, asseyez-vous sur cette pierre ! » Il le vit s'éloigner lentement, grimper dans le névé avec prudence, taillant les marches avec sa hache. Puis redescendant bientôt, il l'attacha de sa forte corde, se posta en un endroit sûr et lui dit : « Maintenant montez ! » Le pas difficile fut franchi. D'autres obstacles se présentèrent ensuite. Il fallut faire de longs

Mais si on n'obéit pas à l'appel, si on n'accepte pas l'occasion de salut offerte par Dieu, si on repousse Jésus et qu'on choisisse le mal, on perd toutes les joies que Dieu réserve à ses enfants, on retombe au pouvoir de Satan ; ceux qui se lancent à la poursuite des plaisirs du monde courent en aveugles vers un abîme qui est l'enfer. Que personne ne se flatte d'y échapper par une vie honnête, car tous nous méritons la colère divine et nous n'avons droit qu'à la damnation si nous n'avons pas recours à Jésus ; et puis, le plus vertueux est capable

détours pour éviter des crevasses cachées par la neige aux yeux du touriste, mais dont le guide connaissait l'existence. Bientôt après ils arrivèrent à une place où un rocher surplombait l'abîme. Le guide saisit le roc d'une main et étendit l'autre sur le précipice : « Passez, dit-il au voyageur. » Celui-ci hésitait. « Passez, lui dit le guide, cette main n'a jamais perdu un seul homme ! » Le voyageur s'y confia et passa ainsi sur l'abîme. C'est ainsi que Jésus-Christ conduit et porte ceux qui mettent en lui leur confiance. Le chemin difficile que nous avons à suivre, Il l'a parcouru avant nous ; il en connaît tous les dangers ; il a passé par la misère, la souffrance sous toutes ses formes ; il a été, plus que tout autre, le pauvre, le méprisé des hommes, l'homme de douleurs. Il a tout souffert, jusqu'à la mort la plus ignominieuse ; mais jamais il n'a bronché sur cette route douloureuse et maintenant il veut nous prendre avec lui, nous attacher à lui, diriger chacun de nos pas, afin de nous amener sur les hautes cimes, dans les lieux célestes où il est lui-même et où il est allé nous préparer une place. Il nous a ouvert le chemin du ciel en donnant sa vie pour nous et en nous réconciliant avec Dieu ; maintenant il vient nous chercher pour nous conduire sur ce chemin.

Jésus-Christ est le don de Dieu à tous les hommes. En nous donnant son Fils comme Sauveur et comme guide, Dieu nous a tout donné, nous trouvons tout pleinement en lui, mais nous ne le trouvons nulle part ailleurs, de sorte que, du choix que nous faisons de recevoir Jésus-Christ ou le refuser, dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Christ est la manifestation parfaite de l'amour de Dieu. En lui nous avons la vraie sagesse, la vraie force, la vraie sainteté, la vraie paix, la vraie joie, le vrai bonheur et cela pour l'éternité.

Toutes les plaintes, les misères, les vices, les souffrances du monde qui veut se passer de Jésus-Christ et court après le bonheur,

de détruire soudain toute une vie irréprochable par une minute d'aberration. S'il ne faut qu'un instant pour se sauver il ne faut non plus qu'un instant pour commettre un crime dont les conséquences pèseront sur tout l'avenir, à moins qu'on n'ait recours à Jésus libérateur. Que l'on se méfie d'une vie pacifique dont la paix ne vient pas de Dieu ¹.

pour ne trouver que la ruine et le désespoir ne sont que la confirmation éclatante, fournie par le monde lui-même, de cette parole de Jésus :

« Hors de moi, vous ne pouvez rien faire. »

Renoncer à vouloir se diriger soi-même et se confier entièrement à celui dont la main n'a jamais perdu un seul homme, c'est le secret du bonheur pour la vie présente et pour l'éternité.

« Je suis le chemin, la vérité, la vie » a dit Jésus.

« Voici, dit l'Eternel, j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ; choisis la vie, afin que tu vives. »

C'est souvent sous la forme d'exemples pittoresques, de petites allégories très simples que les salutistes exposent leurs idées, pour se faire comprendre des plus humbles intelligences et pour les frapper. (Voir p. 47, note et p. 56, note.)

¹ L'*En Avant* publie fréquemment des articles sur ce thème : acceptez le salut tout de suite, car l'instant qui vient ne vous appartient pas. Voici un article du 16 janvier 1926 :

LE PRIX DU TEMPS

CINQ MINUTES !

Cinq minutes ! Comme c'est court ! Chacun se représente cette durée à une station de chemin de fer, à l'arrivée du train rapide, lorsque éclate le cri : Cinq minutes d'arrêt ! Parmi les voyageurs c'est une sorte d'effarement ; on murmure : Cinq minutes ! mais ce n'est le temps de rien ! on n'a pas même le temps de descendre ! Le temps de rien ! Ah ! demandez si c'est

LE TEMPS DE RIEN

à cet homme, à cette femme qui, dans cinq minutes d'égarement, ont souillé et flétri pour toujours une vie jusque-là honnête ! Interrogez cet employé resté pendant cinq minutes seul dans ce

Tout ceci est affirmé, non démontré, ni même expliqué. *On affirme* que Jésus sauve, sans expliquer pourquoi il peut sauver ; *on affirme* que pour être sauvé il suffit d'un acte de foi accompagné de repentance, sans expliquer par quel mécanisme cet acte de foi satisfait la justice divine

bureau dont la caisse était ouverte ! Interrogez cette jeune fille qui a écouté pendant cinq minutes des offres séduisantes et des promesses mensongères ! Questionnez-en bien d'autres et demandez-leur si en cinq minutes seulement on n'a pas le temps de descendre si bas ! si bas ! qu'on a coulé à fond !

En cinq minutes vous pouvez déshonorer votre nom, imprimer sur votre âme une tache que la mer entière ne pourrait laver, que

VOTRE MORT MÊME

n'expiera pas.

En cinq minutes vous pouvez être transportés de votre vie de folie et de péché devant le tribunal de Dieu.

Le lendemain du tremblement de terre d'Ischia, on trouva dans les décombres d'un hôtel, écrasée sous une armoire à glace, les restes d'une marquise italienne qui, au moment de la catastrophe, mettait devant cette glace la dernière main à sa toilette pour se rendre ensuite au bal. En quelques secondes, elle avait quitté cette terre ; ni sa beauté, ni ses bijoux ne pouvaient servir devant le trône de Dieu. Mais Dieu n'a pas besoin d'un tremblement de terre ni de cinq minutes pour arrêter les battements de votre cœur.

Etes-vous prêts ? Etes-vous sauvés ou perdus ?

En cinq minutes vous pouvez être sauvés. Ces taches qu'une vie de larmes et de repentir ne saurait expier, en moins de cinq minutes le sang de Christ peut vous en purifier. Quelle qu'ait été votre vie, en moins de cinq minutes vous pouvez être pardonnés et devenir blancs comme neige devant Dieu. En un instant votre passé sera effacé et vous aurez la vie éternelle.

Quelle minute que celle où le brigand crucifié entendit de la bouche de Jésus cette parole. « En vérité, je te le dis, tu seras

AUJOURD'HUI

avec moi dans le paradis ! » Quel moment que celui où la femme de mauvaise vie reçut du Sauveur cette assurance : « Tes péchés te sont

PARDONNÉS

Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! »

Si quelqu'un donne 1.000 francs à un pauvre, combien lui

et attire la miséricorde ; et il en est de même pour tout ce que les salutistes proclament, si bien que lorsqu'une personne ignorante de leur position théologique mais qui a besoin de comprendre avant d'accepter, assiste à une réunion salutiste, elle s'en retourne l'esprit rempli de points d'interrogation. Mais rares sont de tels auditeurs, et les autres n'en demandent pas tant. Ces affirmations sommaires leur suffisent et ce n'est pas sur le terrain

faut-il de temps pour les recevoir? Juste le temps de tendre la main et de dire merci. — Et si le mendiant est tout déguenillé? — Juste le même temps. Il ne faut pas plus longtemps au pécheur pour

RECEVOIR LE SALUT

qui est un don gratuit. Et si le pécheur est un criminel? Pas une minute de plus. S'il l'accepte, il est sauvé et il n'a plus qu'à bénir Dieu.

Acceptez maintenant et vous serez sauvés. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. La minute d'à présent, bien employée, vous procurera le bonheur pour l'éternité. Elle est la seule qui vous appartienne. Ne l'employez pas pour votre condamnation.

Remarquons comme cet article est bien composé et adapté à l'effet qu'il veut produire ; entrée en matière alerte, évocatrice, et rappelant un petit fait connu de tous ; on rattache aussitôt à ce rappel de l'expérience familière de tragiques exemples de la rapidité avec laquelle peut être commise une faute irréparable. Cette faute peut d'autant mieux être irréparable que la mort peut fondre sur nous plus soudainement encore que la tentation.

Brusquement l'autre versant : il ne faut pas plus de temps pour se sauver que pour se damner, le remède est en proportion du mal.

Puis ce pittoresque exemple et combien sophistique du mendiant pour montrer qu'il n'est pas plus difficile — plus long — d'obtenir la rémission d'un crime que d'un péché moins grave.

Et la conclusion : un instant suffit pour vous sauver ou vous damner et l'instant présent est le seul dont vous soyez sûr de pouvoir disposer.

Cet article est un modèle de la littérature salutiste.

intellectuel que le débat intérieur se produira ¹. Il semble que pour eux, dans l'ordre intellectuel il n'y a qu'ignorance et que n'importe quelle affirmation sera acceptée sans protestation, pourvu qu'elle soit simple ; et Dieu sait que celles de l'Armée du Salut ne pèchent pas par un excès de complication ou de subtilité ! Les incrédules qui se rendent aux séances de l'Armée du Salut ne sont pas des athées ni des matérialistes. Comme presque tous les petits bourgeois, lorsqu'ils sont peu atteints par la propagande politique anticléricale, même s'ils sont voltairiens, ils croient vaguement en un Dieu bien vague et ce qu'ils entendent à l'Armée du Salut leur apparaît comme un supplément d'information sur ce personnage qui demeurerait très lointain pour eux. Ils ignorent tout de

¹ Voici comment les salutistes conçoivent l'état d'esprit de l'incrédule :

Dans ses rapports avec les incrédules, l'officier ne doit pas discuter, tâcher de prouver à son interlocuteur qu'il a tort, mais plutôt chercher à convaincre sa conscience et à convertir son âme.

La plupart des personnes discutent pour discuter et non pour trouver la vérité. A moins que les incrédules n'aillent vers l'officier avec le désir réel de chercher et de trouver la vérité, il est très peu probable que celui-ci puisse leur (sic) aider en discutant avec eux. Il est facile de comprendre pourquoi : lors même qu'il arriverait à répondre à toutes les objections de son opposant, celui-ci se dirait que si quelqu'un de plus habile que lui eût été présent, il aurait trouvé des arguments irréfutables.

D'ailleurs l'incrédulité provient habituellement du cœur, non de la tête. Il est rare qu'un incrédule soit arrivé à trouver les vérités en ayant été convaincu que ses idées étaient fausses et que le christianisme est la vérité. Comme les autres pécheurs, les incrédules arrivent au salut en sentant leur état de rébellion envers Dieu et en étant convaincus qu'ils mourront sans espoir et iront en enfer, si leurs péchés ne sont pas pardonnés. Une fois qu'ils auront reconnu leur orgueil, qu'ils se seront donnés à Dieu et auront accepté le salut par Jésus-Christ, toutes les difficultés intellectuelles disparaîtront, et ils entreront dans le Royaume des Cieux par le même chemin que tous les autres hommes.

(O. et R. pour off., par. II, chap. II, sec. 3.)

l'existence et de la nécessité de l'exégèse, des différentes interprétations possibles des textes qu'on leur cite, des différents systèmes théologiques dont elles sont le fondement, et ils n'ont rien à opposer à ce qu'on leur propose ¹. Les uns sont d'origine catholique, mais, n'ayant ni instruction religieuse ni piété, quelques plaisanteries ont vite fait d'écarter de leur esprit ce qui ne leur apparaît que comme un amoncellement de superstitions compliquées et inefficaces. Les autres sont nés dans le protestantisme et croient retrouver dans la doctrine salutiste ce qu'on leur enseignait autrefois, mais sous une forme plus directe, plus pratique, plus convaincante. Ajoutons que les salutistes emploient un langage extrêmement simple où les termes théologiques sont soigneusement évités, de manière à pouvoir être compris des plus ignorants.

Ainsi la prédication salutiste s'avère parfaitement adaptée à son but, par cela même qui ferait sa faiblesse en d'autres circonstances.

C. *Les témoignages*

Celui qui espérerait recueillir des exemples intéressants de conversion en écoutant les témoignages des salutistes, a été singulièrement déçu. Ces témoignages se ressemblent tous, ils n'ont à peu près rien de personnel et affirment que des choses tout à fait générales, parce que ceux qui les donnent sont poussés plus par le désir

¹ Les *Ordres et les Règlements pour les Officiers* leur conseillent d'appuyer d'une manière inébranlable sur le « Il est écrit ».

de convaincre et d'édifier que par le désir de raconter véritablement ce qui leur est arrivé ¹.

On peut d'ailleurs établir des catégories de témoignages : l'officier qui dirige la réunion demande à tel officier, à tel soldat d'apporter son témoignage, ou bien il demande que quelqu'un dans la salle dise ce que Jésus a fait pour lui, et l'un ou l'autre se lève spontanément pour témoigner.

Nous appellerons aussi témoignage celui qu'apporte très souvent l'orateur en rappelant son expérience personnelle ou celui qu'il demande à ceux de ses auditeurs qui connaissent par expérience l'état religieux et moral qu'il décrit et qui répondent alors à sa question par des *Amen* et des *Alleluia* approbateurs.

Les témoignages qui sont demandés directement à telles personnes déterminées, sont assez longs et plus ou moins préparés. Le salutiste raconte sa vie passée, vie honnête et médiocre, avec quelques plaisirs non moins honnêtes et non moins médiocres, qu'il qualifie sévèrement. Un jour il a été emmené à une réunion de l'Armée du Salut par un de ses proches, et comprend le péché, son péché ; après une période d'hésitation il décide de se donner Dieu et devient salutiste. Maintenant il est pleinement heureux et invite tout le monde à jouir du même bonheur. Ce récit se reproduit de multiples fois, avec q

¹ Voici les conseils que les *Ordres et Règlements* donnent au salutiste qui rend son témoignage :

En rendant son témoignage, le Soldat du Salut doit :

a) Dire la vérité. Il doit être sur ses gardes contre la tentation très générale d'exagérer et de donner l'idée qu'il a passé par un chemin plus remarquable que cela n'est réellement le cas :

b) Il doit toujours s'efforcer de dire quel est l'état actuel de son âme. Revenir sur le passé est très bon pour en tirer une leçon, mais ceux qui ne sont pas sauvés, mais ceux qui sont sauvés, parleront bien plus en l'entendant parler de son état actuel. (*et Règlements*, chap. IX. et 17.)

ques variantes. Par exemple, c'est parfois avant d'être mis en contact avec l'Armée du Salut que le futur converti vivait dans un certain état de malaise, de manque d'équilibre, sa conscience lui faisant des reproches vagues mais persistants, dont le sens ne s'éclaire que lorsqu'il entend les salutistes. Tel autre, en essayant de faire le bien, s'aperçut que le mal qu'il combattait au dehors était aussi en lui, sans qu'il puisse le vaincre ; ce qui l'attire à l'Armée, c'est d'y entendre annoncer que l'homme peut être entièrement délivré du péché. Tel autre encore, qui souffrait de se sentir tiraillé entre le monde et Dieu a trouvé à l'Armée la force de renoncer au monde et de n'appartenir qu'à Dieu. Le motif de la conversion est parfois plus particulier : un soldat raconte comment après des années de vie droite et d'obéissance à Dieu, l'Armée du Salut lui a fait découvrir qu'on pouvait *aimer* Jésus. Un autre, qui avait été bouleversé par la mort d'un des siens comprend, grâce aux salutistes, que la mort n'existe pas. Mais tous célèbrent à l'envi la joie d'être sauvés, et le bonheur d'appartenir à l'Armée du Salut.

Les témoignages donnés spontanément par les soldats qui sont dans la salle sont plus courts, souvent maladroitement exprimés, et peut-être d'autant plus maladroitement que le converti est plus sincère. Il voudrait dire les grandes choses que le Seigneur a faites pour lui et ne trouve pour les communiquer que la phraséologie salutiste la plus banale. On entend affirmer par les soldats qu'ils savent par expérience personnelle que Jésus est le vrai Sauveur, qu'Il aide tous ceux qui viennent à Lui, que vivre pour Lui est la meilleure des vies, que rien ne vaut de pouvoir se dire enfant de Dieu, que Jésus est au-dessus de tout, que la paix n'est possible que si on est à Dieu, que l'on peut obtenir le pardon et l'assurance du salut, que la vraie joie se trouve dans l'obéissance, qu'il n'y a

rien de meilleur que de donner ses plus belles années au service de Dieu, etc... ; tout ceci est généralement débité avec autant de naïveté que de sincérité, même par ce beau parleur qui commence ainsi : « C'est la voix du peuple qui vous parle par ma bouche, camarades » et proclame avec emphase qu'il a beau être pauvre, il est plus riche que Rothschild, car il a trouvé un trésor incomparable.

De nouveau, le thème général de tous ces témoignages c'est la joie qui suit la conversion, opposée à la grisaille ou à la laideur de la vie passée.

Il n'en est pas autrement pour notre troisième catégorie de témoignages, ces petits dialogues qui s'établissent entre l'orateur et le public. « Avoir trouvé Jésus, quelle joie ! Moi je l'ai trouvé, et quand je l'ai perdu, j'ai vite couru après ; j'ai bien fait, n'est-ce pas, camarades ? » « J'ai un Sauveur, j'ai un Sauveur ! Est-ce qu'on ne pourrait pas redire cela toute la journée ? » « J'ai trouvé la joie parfaite. Est-ce que vous la connaissez cette joie, est-ce que vous la voulez ? » Et les assistants répondent avec allégresse « Alleluia, Amen, amen ».

Ce témoignage collectif est parfois demandé d'une manière plus précise encore : L'officier qui dirige demande que tous ceux qui appartiennent à Dieu chantent debout, que ceux qui ont accepté le salut chantent en levant la main, que ceux qui sont heureux d'avoir trouvé le Sauveur chantent les deux mains levées, etc... Et chaque fois une forte majorité obéit, donnant à ceux qui ne peuvent le faire l'impression qu'il leur manque quelque chose, qu'ils sont *hors* de ce Royaume de paix et de joie, les déshérités, les étrangers.

Ainsi, tous ces témoignages, si peu satisfaisants pour la curiosité d'un intellectuel, sont extrêmement efficaces. Ils créent la contagion de l'exemple, apportent la certitude que les promesses qu'on fait ne mentent pas, éveillent

lent le désir d'obtenir ces privilèges tant vantés, ce bonheur sans tache que tous ces salutistes prétendent posséder et qui brille dans leurs yeux, redresse leurs têtes, allège leurs gestes et fait trembler leur voix quand ils en parlent.

D. *La Prière*

Toute réunion commence et finit par la prière ; la première, que le président fait faire par un officier de l'estrade, demandant à Dieu de bénir la réunion, le remerciant au nom des salutistes de leur avoir fait trouver le havre de paix, et implorant pour les pécheurs la lumière et le pardon ; la prière finale, prononcée par celui qui dirige, remerciant Dieu pour les grâces qu'il a accordées à plusieurs au cours de la réunion et spécialement à ceux qui s'y sont convertis, et le suppliant de ne pas abandonner ceux qui n'ont pas fait le pas décisif ce jour-là. Mais le rôle de la prière apparaît surtout dans la deuxième réunion, lors de l'appel à la conversion ; l'officier chargé de cet appel ne cesse alors de faire prier pour ceux qu'on voudrait amener au banc des pénitents, soit en désignant tel officier, soit en demandant que dans la salle quelqu'un prie.

Toute prière spontanée à voix haute est nécessairement artificielle, parce qu'il lui faut traduire en un langage cohérent, successif, analytique, un état affectif global, parfois très complexe, et employer un langage extérieur correct et compréhensible qui trahit le langage intérieur pittoresque, énergique, incommunicable. De plus celui qui prie à haute voix se préoccupe de l'effet produit par ses paroles sur les auditeurs. Il veut leur « faire du bien » les élever vers Dieu, guider leur prière silencieuse qui accompagne la sienne et dont il doit se faire à la fois l'interprète et l'animateur, et les mots qu'il dit à Dieu

sont pour une part l'expression vraie de ce qu'il est en face de Dieu, mais, pour une part non moins large, un moyen détourné de faire comprendre aux autres ce qu'ils doivent demander à Dieu, dans quels sentiments ils doivent se mettre, de quelles fautes ils doivent s'accuser.

Ce souci d'édifier et d'entraîner les assistants, est plus marqué à l'Armée du Salut que partout ailleurs. Les salutistes croient très profondément à la valeur en soi de la prière, c'est indéniable, mais la prière à haute voix est pour eux, par surcroît, un excellent instrument psychologique. Elle révèle aux non-convertis l'ardeur avec laquelle les croyants désirent leur salut, l'amour qu'ils leur portent, ce qu'ils espèrent pour eux, la certitude qu'ils ont que Dieu peut les délivrer tout de suite, la pitié intense qu'inspire leur état et rien ne pourrait davantage leur inspirer de le trouver mauvais et de désirer en changer.

La prière sert ainsi à leur faire connaître d'une part l'attitude des croyants envers eux, d'autre part à mieux leur montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient faire ¹.

Lorsqu'un officier prie, ses paroles toujours très simples, très directes, expriment une idée déterminée, s'ordonnant à un thème qu'il s'est choisi en commençant, en vue d'un certain effet, et constituent une exhortation indirecte. Souvent, il affirme tel point de la doctrine qui a été mis en lumière dans les discours précédents et

¹ Eclairer les auditeurs en leur montrant ce qu'on pense d'eux, ce qu'on éprouve pour eux, est un des moyens les plus recommandés aux officiers.

Les *Ordres et Règlements pour Officiers* décrivant l'officier tel qu'il doit être expliquent que si celui-ci ne sent pas combien est périlleuse la situation de ceux qui l'entourent, il ne réussira pas à les convaincre de la redoutable portée de son message : *Ils mesureront l'étendue du danger qu'ils courent à son anxiété.* (O et R., part., VI, chap. II, sect. 2.)

emploie, puisqu'il s'adresse à Dieu, cette forme détournée : « Seigneur, nous savons que... »

La prière des soldats est beaucoup plus pauvre de pensée et souvent totalement décousue. Ce sont des cris suppliants qui parfois répètent sans cesse la même demande, parfois passent sans transition d'un point de vue à un autre tout différent. Mais la conviction, l'ardeur suppliante, sont si intenses que l'effet produit peut être réel. Pour s'en rendre compte il suffit d'entendre successivement un soldat, manifestement sans instruction et sans aucune valeur oratoire, et, comme cela arrive parfois, un croyant non salutiste, « ami de l'Armée », « un monsieur » s'exprimant avec facilité et distinction. Celui-ci s'adresse à Dieu en un discours poli, bien tourné, aisé. Il dit les mêmes choses que les salutistes, mais n'atteint personne, parce qu'il est correct et sans force. Vous entendez ensuite un soldat qui ne peut que répéter « Seigneur, sauve-les! Seigneur, tu le peux! Fais-le Seigneur », et cela répare aussitôt la fausse note introduite par le monsieur de bonne volonté ¹.

Quel est le contenu de ces prières ? Toutes demandent

¹ Nous trouvons dans *les Ordres et Règlements pour les Soldats*, chapitre IX, section 16 (*La Prière*) les recommandations suivantes :

« Avant de commencer à prier, il doit avoir une idée bien nette de ce qu'il désire. Il doit se demander : « Que vais-je réclamer ? Le salut des âmes ? une bénédiction spéciale sur le peuple de Dieu ou sur mes camarades ? Ou quoi enfin ? »

» Ensuite qu'il prononce sa demande dans le langage le plus simple, qu'il n'essaye jamais de faire une belle prière, en employant de grands mots, ou en accumulant versets sur versets. De telles prières sont une insulte à Dieu et un ennui pour ses enfants.

» Il doit prier avec foi, croyant que Dieu fait quelque chose en faveur de ceux pour qui il prie et cela à l'instant même qu'il prononce sa prière.

» Il ne doit pas prier trop longtemps. Les longues prières sont toujours fatigantes. Naturellement, si l'Esprit de Dieu est sur lui

à Dieu de sauver les pécheurs présents, en les éclairant, en brisant leurs cœurs endurcis, en les aidant à se décider et à aller au banc des pénitents. Elles affirment la miséricorde divine, la possibilité du salut immédiat pour n'importe quel pécheur et quelle que soit la gravité de son péché. « Sauve-les maintenant, Seigneur, tels qu'ils sont, ta miséricorde efface tous les péchés. » Elles décriront l'état psychologique du pécheur qui hésite, que Satan tire en arrière, retenu par la crainte de devoir renoncer à son péché, la timidité, l'amour-propre. Souvent, lorsque c'est un officier qui prie, il affirme, comme s'il en avait la révélation : « Il y a ici une âme qui lutte. Tu la veux. Tu veux lui pardonner ; oh ! fais qu'elle cède, qu'elle ne te résiste pas ! »

Il y a aussi la prière-témoignage, où celui qui prie rappelle à Dieu ce qu'Il a fait pour lui, pour tous ceux qui sont sauvés : « Tu peux les sauver, Seigneur, tu l'as fait pour nous, fais-le pour eux. Donne-lui la joie, cette joie que nous possédons, que nous voudrions leur donner. »

Ces incessantes et ardentes redites convainquent mieux que n'importe quelle démonstration et finissent par faire trouver normal, nécessaire, ce geste inouï d'aller s'agenouiller au banc des pénitents.

E. *Le Chant*

Le chant joue un rôle de tout premier plan dans l'action salutiste. On attend de lui des effets décisifs ¹ et il ne

qu'il continue ; mais après avoir prié quelque temps, il doit donner à d'autres l'occasion de prier.

» Il doit prier d'une manière naturelle déversant son cœur devant Dieu, en se servant des expressions qui lui viennent tout naturellement à la bouche. »

¹ O. et R. pour Officiers, part. VII, chap. IV, sect. 2, article 1.

pourrait être vraiment bon officier celui qui ne saurait ni chanter ni faire chanter. La « fanfare » est un organisme salutiste auquel on accorde beaucoup de soins. Elle doit jouer correctement et avec entrain. Faute de fanfare il faut au moins qu'un officier puisse diriger ou accompagner le chant en jouant du piano ou de l'harmonium. Les officiers qui dirigent les réunions doivent être de bons directeurs de chœur, entraîner la foule, battre la mesure des deux bras, pour qu'on chante avec allégresse et enthousiasme. Tous les salutistes doivent apporter aux réunions leurs recueils de cantiques, pour pouvoir toujours participer au chant, et doivent connaître par cœur le plus de cantiques possible, pour pouvoir chanter ceux dont on n'indique pas les numéros.

Quels cantiques chante-t-on à l'Armée du Salut ? Dans les recueils de *Chants de l'Armée du Salut*, on trouve beaucoup de cantiques extraits des recueils composés pour les Eglises protestantes, mais un plus grand nombre ont été composés spécialement par des salutistes pour l'Armée du Salut ¹. Ils sont groupés sous les rubriques suivantes : Appel et salut. Combat et activité. Consécration et sainteté. Louange et témoignage. Chants spéciaux. Dans « Appel et salut » on trouve les cantiques qui s'adressent au pécheur et l'invitent au salut, ceux qui célèbrent le salut par la Croix, ceux dans lesquels le pécheur exprime sa détresse et sa résolution d'obtenir la délivrance par Jésus-Christ. « Combat et activité » groupe les cantiques que chantent les soldats se préparant à la

¹ Les *O. et R. pour Officiers* disent : « Les cantiques qui se chantent le mieux sont ceux qui sont composés dans un langage simple ; les mots ne sauraient être trop simples ni trop définis (*sic*). De là il s'ensuit que des cantiques composés par des Soldats de l'Armée sont les meilleurs et en général ils doivent être préférés aux autres. » (Part. VII, chap. IV, sect. 2).

bataille. Ce sont les *Marseillaises* salutistes. Ceux de « Consécration et sainteté » sont spécialement destinés à exprimer les sentiments des soldats dans leurs rapports avec Dieu, et leur désir d'une plus grande sainteté. Employés dans les réunions d'appel ces cantiques sont une forme de témoignage. « Louange et témoignage », sont des cantiques d'action de grâces, de joie, qui traduisent les diverses expériences religieuses par lesquelles peuvent et doivent passer les soldats. Les « Chants spéciaux » sont ceux qu'on n'a pu classer sous une des autres rubriques, ou qui se rapportent à un événement particulier, Pâques, Noël, etc...

Il y a ainsi des chants pour toutes les circonstances, correspondant à toutes les affirmations doctrinales et à tous les sentiments, c'est pourquoi il est possible après chaque prière, chaque témoignage, chaque discours, d'entonner un chœur qui les paraphrase et en renforce l'effet.

Les paroles des cantiques que l'on fait chanter le plus souvent sont des plus simples ; une seule idée ou un seul sentiment, ceux dont on veut pénétrer l'auditoire, se résument dans le refrain, qu'on reprend parfois cinq ou six fois. Les strophes ne font que mettre quelques phrases autour de cette idée :

REFRAIN : Un pas, un seul pas et Jésus te recevra !
 Un seul pas jette-toi dans ses bras ;
 Ceux qu'il affranchit sont entièrement libres !
 Tu n'as à faire qu'un pas !

1. Un parfait Sauveur est ici qui t'invite
 A te jeter dans ses bras,
 D'un salut parfait Il t'a acquis le mérite
 Tu n'as à faire qu'un pas.

2. C'est Lui, c'est Lui seul qui peut briser les chaînes
Des esclaves de Satan.
Tes larmes, à ses pieds, ne sont jamais vaines...
Jésus pardonne à l'instant.
3. Pense aux pas nombreux qu'Il fit à ta rencontre :
Il marcha jusqu'au trépas !
Et pour te livrer à l'amour qu'Il te montre
Il ne te reste qu'un pas ! ¹

Les plus pauvres de pensée sont les cantiques qui expriment la joie d'être sauvé. Dans certains les mots ne jouent vraiment d'autre rôle que de permettre le chant :

REFRAIN : Alleluia. Jésus m'aime !
Alleluia amen
Alleluia Jésus m'aime
Et j'aime Jésus.

Tu m'aimes, Jésus, tu me tiens en ton cœur !
Oh ! que je suis heureux de t'avoir pour Sauveur !
Oui, tu m'as sauvé ; j'en rends gloire à ton nom !
Et de tous mes péchés, j'ai reçu le pardon !

Me savoir sauvé, connaître, aimer Jésus :
J'ai déjà tant de biens, que me faut-il de plus ?
Mais le ciel m'attend ; vers ce séjour de paix
Viendrez-vous avec moi pour régner à jamais ? ²

¹ *Chants de l'Armée du Salut*, p. 115, n° 96.

² *Chants...*, p. 302, n° 263. — Citons encore, ces deux refrains qui en disent long sur les talents poétiques des salutistes :

*Joie, Joie, Joie, Joie,
C'est la joie qui règne dans l'Armée
Joie, Joie, Joie, Joie,
Dans l'Armée du Salut.* (Chants, n° 231)

*Alleluia, Alleluia !
Gloire soit à mon Sauveur !
Alleluia, Alleluia !
Gloire à mon Rédempteur !* (Chants, n° 264)

Les paroles sont exécrables, mais la musique, souvent, ne l'est pas moins. Les mélodies sont d'affreuses rengaines, genre musique de foire si les paroles sont joyeuses, lamentables complaintes quand les paroles sont tristes.

Pourquoi cette prédilection pour les cantiques les plus affligeants au point de vue esthétique ? Parce que la platitude de la musique et des paroles les rend très faciles à saisir et à redire. « Les bonnes mélodies, disent les *Ordres et Règlements pour Officiers...* ce sont les airs qui vous poursuivent malgré vous, à la maison ou à l'atelier, et qui restent gravés dans votre mémoire, que vous le désiriez ou non ¹. » Sous cette forme si médiocre, les idées salutistes envahissent l'esprit jusqu'à l'obséder et c'est ce qu'il faut.

Il y a deux espèces de cantiques employés dans les réunions d'appel, destinés à produire deux impressions différentes : Ceux qui sont bruyants, vifs, entraînants et manifestent la joie et l'enthousiasme salutistes, et ceux qui sont doux, lents, mélodieux (!), attendrissants, et qui sont destinés à émouvoir, à faire jaillir les larmes de repentir. On emploie les premiers généralement pendant la première réunion, les seconds un peu avant et pendant la réunion de prières. Les premiers sont chantés — on pourrait dire hurlés — à pleine voix, et souvent leur rythme entraînant est souligné encore par des battements de mains à contretemps. Un des plus exubérants de ces cantiques c'est certainement *Pain de vie* :

C'est Toi, Jésus, Pain de vie
 Qui me nourris jour par jour,
 Manne céleste et bénie
 C'est ton merveilleux amour.
 Pain de Vie (bis)
 Don du ciel toujours nouveau,
 Tu me nourris, Pain d'En-Haut ! etc... ²

¹ O. et R. pour Off., part. VII, chap. IV.

² Chants..., p. 133, n° 114.

Les seconds sont chantés doucement, presque à voix basse parfois. Souvent celui qui dirige la deuxième réunion reprend, en un murmure à peine perceptible, comme en rêve, le refrain, ou une partie du refrain ; peu à peu d'autres se joignent à lui, et cela fait un chant vague, berceur, assez énervant et puissamment suggestif pour une imagination déjà excitée. Il faut avoir entendu murmurer vingt fois :

Viens à Jésus (ter) ce soir !

Ce soir viens à Jésus

Viens à Jésus ce soir ¹ !

sur un ton d'extatique, pour savoir l'effet qu'on peut obtenir ainsi.

Dans la première réunion, il y a pour ainsi dire certaines places fixes pour les cantiques, par exemple au début, puis au moment où l'on va faire la collecte. Alors un officier annonce qu'on va chanter tel cantique, tel numéro. Il dirige le chant, fait reprendre telle strophe jugée plus riche de sens, fait des remarques sur le sens de tel ou tel vers ou sur la manière dont on chante, réclame plus d'entrain, plus d'ensemble, etc... ; il fait souvent recommencer pour que ce soit bien, parfois il fait reprendre le refrain par les femmes seules, puis par les hommes, puis par tout le monde. Au contraire quand, à un moment quelconque, l'officier juge à propos de faire chanter, par exemple pour préciser la portée d'un témoignage ou illustrer un enseignement, il entonne sans prévenir et les assistants le suivent dès qu'ils ont reconnu le cantique et le ton adopté, ce qui ne laisse pas de provoquer quelques douloureux tâtonnements ; on ne chante généralement ainsi qu'une strophe, ou le refrain, et on

¹ *Chants...*, p. 117, n° 98.

ne les répète pas, la réunion reprend aussitôt son cours.

Mais il n'y a pas que des chants collectifs à l'Armée du Salut : les officiers qui en sont capables (et même, faute de mieux ceux... qui le sont moins, par exemple dans les réunions de poste où il n'y a que les deux officiers qui le dirigent) chantent des soli. Le solo se place généralement avant qu'on ne commence l'appel. C'est un chant émouvant, lent, que l'on confie de préférence à une jeune officière. La phrase mélodique peut être plus compliquée que dans les chœurs et les paroles sont moins pauvres de sens ¹.

¹ En voici un exemple :

*Oh ! merveilleuse nouvelle !
Elle a rempli tout mon cœur
D'une paix, douce, immortelle !
Prête l'oreille, ô pécheur :
Délivrance pour l'esclave
Et pour le plus vil, pardon,
Par le sang du Christ qui lave ;
Voilà, pécheur, ta rançon.*

REFRAIN :

*Reviens, puisqu'Il pardonne !
Cède enfin et sois sauvé !

Lorsque j'entendis l'histoire
De l'amour du Rédempteur,
Je pouvais à peine y croire,
Tant de grâce et de bonheur !
Accablé par ma tristesse,
Courbé sous mon lourd fardeau,
Sa voix pleine de tendresse
M'ouvrit un monde nouveau.

Toi dont la douleur mortelle
Exige un secours divin,
Viens, écoute la nouvelle,
Que nul cœur n'écoute en vain.
Oh ! reçois notre Evangile,
De paix et de guérison ;
A Dieu rien n'est difficile,
Il ouvrira ta prison.*

Chants..., p. 56, n° 47.

Le solo doit être chanté avec beaucoup d'expression. Les *Ordres et Règlements pour les Soldats*, indiquent que le soldat (car ceux des soldats qui ont quelqu'aptitude sont vivement exhortés à s'exercer pour pouvoir chanter seuls) ne doit pas craindre de changer la mesure, de manière à faire ressortir les mots sur lesquels il veut attirer l'attention de son auditoire. Il ne devrait pas altérer la mesure du chœur (c'est-à-dire du refrain que parfois les assistants chantent aussi), mais quant aux autres parties du chant, qu'il ralentisse s'il le veut à tel passage, qu'il s'arrête même et fasse une remarque sur ce qu'il chante, s'il peut par là mieux faire pénétrer le sens des paroles ¹.

Qu'une voix fraîche de soprano chante :

Agneau de Dieu qui mourus pour le monde,
Règle-Toi ! viens ôter mon péché
Montre ta face en cette nuit profonde ;
Oh ! redis-moi Seigneur que je suis pardonné ².

¹ *Ordres et Règlements pour Soldats*, chap. IX, section 15.

² Voici la suite :

REFRAIN : *Viens ! je te réclame !
Possède mon âme !
Je m'abandonne à Toi,
O mon Dieu, mon Sauveur !*

*O Saint-Esprit, pour Toi languit mon âme,
Viens préparer l'autel pour mon Sauveur,
Oh ! Brûle en moi de ta divine flamme,
Et que le Roi des cieux prenne place en mon cœur.*

*Descends des cieux, Toi que mon cœur adore ;
Quitte au plus tôt ton céleste séjour !
Viens ô Jésus comme la douce aurore,
Viens verser dans mon cœur l'assurance et l'amour !*

*Mon âme a soif, a soif de ta présence,
Triste, altéré, je pèris sans secours !
Mais en Toi seul, je mets mon espérance :
En regardant ta croix, je te suivrai toujours.*

(Chants..., p. 4, n° 2).

et cet auditoire de petits bourgeois, plus sentimentaux encore en collectivité que pris isolément, sera remué jusqu'aux entrailles !

F. *L'action individuelle*

L'action individuelle d'un officier ou d'un soldat c'est l'activité qu'il déploie dans « le combat » par sa propre initiative, soit quand il est seul, hors du milieu salutiste, soit quand il lutte avec ses camarades salutistes pendant les cortèges, en vendant des journaux, ou pendant les réunions. Nous n'examinerons ici que son activité personnelle au cours d'une réunion ¹.

¹ Voici les articles des *Ordres et Règlements pour Soldats* concernant l'action individuelle dans les réunions (chap. XI, sect. 3.):

« 1. Il doit parler à ceux qui sont près de lui, leur offrant sa place si elle est meilleure que la leur, leur prêter son livre de cantiques, et se montrer aimable avec eux de toute manière. Aussitôt que la première réunion est terminée, il doit les inviter à rester pour la réunion de prières, ou, s'il ne peut les en convaincre, à revenir une autre fois.

» 2. Chaque Soldat doit se faire un devoir de rester jusqu'à la fin de la seconde réunion, sauf en cas de force majeure ; rien ne peut avoir une plus mauvaise influence sur les inconvertis que de voir les Soldats s'échapper dès que le cours de la réunion le leur permet, comme s'ils ne croyaient pas un seul mot de ce qui a été dit du haut de l'estrade ou de ce qu'ils disent croire eux-mêmes, ou comme s'il leur était indifférent que les pécheurs fussent sauvés ou non.

» 3. Au moment où la réunion de prière commence et où l'appel au banc des pénitents se fait entendre, chaque Soldat doit se donner tout entier à la lutte, décidé à voir la victoire remportée. Il peut travailler dans ce but d'une ou plusieurs des manières suivantes :

» a) Il doit s'approcher du banc des pénitents ou regarder ça et là dans la salle pour voir s'il ne s'y trouve pas quelque personne inconverte sur qui il ait une influence spéciale. Si tel est le cas, il doit aller vers cette personne, la presser à se décider et même lui offrir de l'accompagner au banc des pénitents.

» b) Il peut aussi se mettre à genoux, se joindre aux prières de

Quand commence la deuxième réunion, tandis que les soldats — sauf exceptions — et quelques officiers demeurent à leur place, sur l'estrade ou dans la salle, et prient, agenouillés ou non, d'autres officiers descendent silencieusement dans la salle et un peu à l'écart d'abord, examinent les assistants. Puis quand l'un d'eux a distingué quelqu'un qu'il espère pouvoir amener à la conversion, il va s'asseoir auprès de lui et entreprend de le décider.

Qu'est-ce qui détermine ce choix fait parmi les assistants ?

Il y a certains convertis, qu'ils soient déjà soldats ou non, dont la conversion n'a pas été complète, qui n'ont, par exemple, pas compris tout ce qu'il y avait de mauvais dans leur vie ou dont la consécration à Dieu est imparfaite. Un officier qui connaît un tel converti peut supposer que le thème choisi pour la première réunion l'a éclairé et l'exhorte à retourner au banc des pénitents pour obtenir une « nouvelle bénédiction », manifester son repentir et s'humilier. Normalement ceci doit se produire plutôt dans les réunions de sanctification, mais il n'est

ses camarades, et saisir lui-même la première occasion de demander à haute voix à Dieu de bénir les efforts déjà faits, de poursuivre par son Saint-Esprit les pécheurs qui ont quitté la salle et de convertir ceux qui sont restés.

» c) Ou bien il peut prendre part aux chants et aider, de toute autre manière, à rendre la réunion vivante et éveillée.

» d) Il peut « aller à la pêche », après avoir obtenu le consentement de celui qui préside la réunion. [« Aller à la pêche » signifie s'adresser, un peu au hasard, à telle personne que le soldat ne connaît pas.]

» e) Lorsqu'il en a l'occasion, il peut rendre son témoignage en s'efforçant toujours de dire quelque chose qui amène les auditeurs à se décider pour Christ sur-le-champ.

» f) En tout cas, il doit, si possible, prendre part au combat de quelque manière, et faire ce qu'il peut pour que les âmes, en vue desquelles ont été faits tous les efforts de la réunion, soient faites prisonnières.

pas rare de voir de tels cas dans les réunions de salut ¹.

Mais ceux-ci sont des âmes de bonne volonté, qui n'ont besoin que d'être éclairées, et se décident souvent sans que personne n'intervienne ; tout différent est le cas des rétrogrades, c'est-à-dire ceux qui ont été convertis et enrôlés comme soldats et qui ensuite ont renié leurs engagements et sont retombés au rang des pécheurs. Ceux-là, il faut les reconquérir, influencer ces esprits indécis et les presser de se reconverter, d'aller obtenir au banc des pénitents le pardon de leur chute.

La sollicitude des officiers va aussi aux assistants inconvertis qu'ils connaissent, soit parce qu'ils ont déjà assisté à des réunions et qu'on leur a déjà parlé, soit parce qu'ils ont un ami ou un parent salutiste qui a raconté leur « cas ». A ceux-là vont ceux des officiers qui sont renseignés sur eux, et s'en sont déjà occupés. N'étant plus des étrangers, on peut espérer qu'ils ont compris ce qu'on a dit, et on peut les attaquer tout de suite, directement, en leur demandant pourquoi ils hésitent encore à faire le pas décisif, chercher à leur faire avouer le péché auquel ils ne veulent pas renoncer, la crainte, l'amour-propre qui les retient ², les presser d'obéir à Dieu, et de le faire immédiatement, car les salutistes ont affaire ici aux hésitants, à ceux qui ont déjà entendu et admis tout ce qu'il faut savoir et croire pour se sauver, mais qui reculent devant la décision. Il est à craindre pour eux que s'ils diffèrent encore, ils ne perdent même le vacillant désir qu'ils ont de se convertir, et on ne saurait assez les « bom-

¹ Nous avons vu, au cours d'une mission, une même personne aller trois jours de suite au banc des pénitents.

² Remarquons une fois de plus qu'il n'est jamais question d'objections d'ordre intellectuel, mais seulement de *refus* d'acquiescement.

barder¹ ». C'est à cette catégorie de convertis qu'il faut souvent expliquer qu'ils n'ont à faire qu'un acte de volonté sans s'occuper de ce qu'ils *éprouvent* ; qu'ils ne doivent pas attendre de sentir Dieu pour se donner à Lui, qu'au contraire il leur donnera cette joie après qu'ils auront obéi.

S'il s'agit de personnes très jeunes et tout à fait bien connues des officiers, ce « bombardement » peut prendre la forme de reproches, et on voit parfois une officière tancer vertement une petite jeune fille penaude et obstinée.

Puis il y a ceux qu'on ne connaît pas, qui viennent pour la première fois, ou auxquels on n'a jamais parlé. On voit souvent, au cours d'une réunion, tel visage devenu peu à peu grave, passionnément attentif, qui finit même par se couvrir de larmes pendant la réunion de prières. Celui-là a été directement atteint par ce qui a été dit, toute son attitude trahit le trouble intérieur, et le moment venu les salutistes s'empresseront de profiter de cet état favorable ; un officier ira s'asseoir auprès de cet affligé, essaiera d'en tirer quelques confidences qui lui permettront de comprendre son état, de trouver l'argument qui lèvera les difficultés et les indécisions. Si on n'obtient pas cette fois la victoire, il faut au moins que celui qui s'est senti visé par ce qu'il a entendu, garde le désir de revenir, et on tâchera qu'il emporte de la réunion une impression de paix, de douceur, de fraternelle charité, de compréhension.

Faute de cas aussi favorables, on s'adressera à ceux qui ont l'air de s'intéresser à ce spectacle si étrange pour eux, à tel dont l'indifférence se tempère de curiosité sans hostilité. Un officier l'abordera avec cette question étonnante

¹ C'est le terme consacré.

et simple : « Est-ce que vous êtes sauvé ? » Avec ceux-là, on reprend les mêmes arguments que dans la prédication publique, on essaye surtout de leur faire reconnaître qu'ils ne sont pas heureux, que leur vie est vide et sans but, et de leur donner le *désir* de trouver Dieu. Souvent l'inconverti ainsi entrepris montre quelqu'ennui de cette intrusion dans sa vie privée, en répondant avec froideur, agacement ou rudesse. Mais un bon salutiste ne se laisse pas décourager pour si peu ; lui faire comprendre qu'il est importun ne sert de rien, il ne se laisse pas repousser devant une âme en danger ; il ne saurait être question de dignité, il faut supplier les pécheurs d'accepter le salut, ou si on se heurte à un refus inébranlable, il faut demander, mendier la promesse de revenir.

Quand un inconverti se décide à aller au banc des pénitents, l'officier qui l'a persuadé l'accompagne, ou, s'il s'est décidé seul, n'importe quel officier va s'agenouiller près de lui. Là, comme il arrive souvent que certains aillent au banc des pénitents pour des raisons qui ne ressemblent que d'assez loin au désir de renoncer au péché et de se donner à Dieu, il faut interroger, se rendre compte des motifs et s'ils sont à peu près valables, demander au converti de faire un acte précis de renoncement et d'abandon à Dieu. Dans les cas tout à fait satisfaisants, on lui demande s'il veut se consacrer entièrement à Dieu et devenir soldat de l'Armée du Salut.

Au bout de quelques instants, le converti reprend sa place s'il est déjà connu des salutistes, sinon l'officier l'emmène à l'écart pour prendre son nom et son adresse : si sa conversion est sérieuse il reviendra et demandera à être enrôlé comme soldat. S'il a cédé à l'entraînement ou à une émotion passagère, qu'il regrette son geste et ne revienne pas... on pourra le relancer et à force de patience, le ramener.

TROISIÈME PARTIE

LA „ GUERRE ” : LE COMBAT

Nous savons maintenant dans quelles conditions et avec quels instruments les salutistes travaillent. Nous allons étudier l'usage qu'ils font de ces instruments, comment ils en combinent l'emploi, quelle est, pour parler comme eux, leur tactique.

Cette tactique est d'une remarquable précision. A l'Armée du Salut rien, ni dans les grandes ni dans les petites choses, n'est laissé au hasard. Depuis que les Booth commencèrent d'agir, eux et leurs collaborateurs observèrent soigneusement les effets qu'ils obtenaient et rectifièrent leurs méthodes d'après les leçons de l'expérience. Il en est rapidement résulté l'organisme que nous avons décrit et une méthode parfaitement au point. Les salutistes veulent convertir en agissant sur les volontés par l'intermédiaire de la vie affective ; ils doivent donc employer des moyens plus compliqués que s'ils essayaient d'obtenir une adhésion intellectuelle qui déterminerait d'elle-même la décision. Au lieu d'exposer une doctrine sous une forme apologétique, ce qui n'exigerait que des officiers solidement préparés intellectuellement et capables de parler avec ordre et clarté, il faut déployer tout

un appareil propre à éveiller tels sentiments favorables, puis faire pression sur les volontés pour qu'elles cèdent à la suggestion exercée. Pour obtenir ce résultat, les moindres choses concourent et d'une manière très exactement préparée ; il n'est pas jusqu'à une certaine spontanéité apparente qui ne soit prévue ¹ !

I. La préparation de l'attention

Il faut saisir le public à l'instant même où la séance commence, empêcher les esprits de se disperser au gré de leur pente naturelle. Il faut agir tout de suite sur le pouvoir d'attention de chacun, le capter, le diriger pour que tous les esprits s'ouvrent docilement, et en même temps donner à cette attention orientée une certaine passivité, pour que les intelligences demeurent réceptives sans offrir de résistance.

Comment s'y prendra-t-on ? On fera d'abord appel à la curiosité, à l'étonnement.

L'arrangement de la salle est déjà combiné à cet effet. Dans toute salle de l'Armée du Salut, on voit sur les murs des inscriptions qui s'adressent directement aux pécheurs : « Dieu te cherche. » « Le salaire du péché, c'est la mort. » « J'ai versé mon sang pour toi. » « Voici

¹ Un jour un officier parlait en s'aidant de notes. De la place que nous occupions nous pouvions voir ses feuilles et savoir ainsi à quel point de son discours il en était. A un moment donné, avec une brusque expansion, il s'interrompit et s'écria : « Je ne veux plus parler ! pas de discours ! une seule chose doit être dite : Dieu vous appelle pour vous sauver, venez à Lui ! Je n'ai pas besoin de ces notes, je les déchire ! » Et en effet, il fit de ses feuilles une boulette qu'il jeta avec impatience. Mais... il fit cela au moment où il avait traité tous les points qu'il avait notés sur son papier !

l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde », etc..., souvent des tableaux ou des peintures murales complètent cet enseignement par les yeux : on représente l'Enfant prodigue, le Bon Pasteur. Le drapeau de l'Armée, rouge bordé de bleu, avec la devise *Sang et Feu*, est dressé au coin de l'estrade. Les salutistes présents sont aussi un objet digne d'intérêt, non seulement par leur costume, mais par leur expression et leur attitude. Ils ont tous une même expression de joie, les yeux brillants, le sourire heureux, le geste libre et franc, assuré ; tout en eux exprime : « Ah, que l'on est heureux quand on est salutiste ! » Ceux qui n'étaient pas installés à l'avance entrent ensemble joyeux, rapides, alertes, tandis qu'on bat des mains en chantant un cantique qui réveillerait un mort. On nage, on roule, dans un bruit joyeux, enthousiaste qui suffirait à lui seul à empêcher toute activité de l'intelligence, et tout ce qui demeure dans la conscience est un vaste étonnement, et l'attente de ce qui va se produire. On n'attendra pas longtemps, car tout de suite s'établit le contact entre l'estrade et le public : Entre deux strophes ou entre deux répétitions du refrain, l'officier qui dirige le chant cesse de gesticuler pour adresser au public quelque remarque sur ce qu'on chante ; il lui parle cordialement comme s'ils se connaissaient depuis toujours, et comme si les assistants pensaient tous comme lui. Il est remarquable en effet, que les salutistes ne font jamais rien au début d'une réunion pour expliquer aux nouveaux venus ce qu'ils sont, quel est leur but et ce qui va se passer. Ils plongent immédiatement les spectateurs en pleine vie salutiste, sans aucune initiation préalable, ce qui produit une vive sensation d'étonnement qui excite l'attention, éveille le désir de comprendre, de s'adapter à ces mœurs nouvelles. Tout est nouveau ici, ces chants bruyants et allègres, cette gesticulation, cette manière de parler

bonhomme, sans façon, ces explosions d'enthousiasme de celui qui parle et de ceux qui écoutent, le langage même, plein de locutions proprement salutistes, tout indique clairement que lorsqu'on entre dans un milieu salutiste, on pénètre dans un monde nouveau qui n'a rien de commun avec le monde du dehors. L'étonnement se complète peu à peu d'une autre impression : A l'Armée du Salut tout se passe *autrement* qu'ailleurs, les valeurs sont renversées, on admire ce qu'ailleurs on raille ou dédaigne, on aime ceux qui sont ailleurs repoussés, on blâme ce qu'ailleurs on admire, on approuve ce qu'ailleurs on trouve excessif ou ridicule, on ose dire ce qu'ailleurs la politesse, le respect humain, font taire, on supprime comme vain et futile ce qu'ailleurs on trouve indispensable.

En jetant les auditeurs sans préparation dans ce monde nouveau, on les « dépayse » radicalement. Ce qu'ils connaissent et ce qu'ils voient ici est si différent qu'il ne saurait être question d'établir des comparaisons ; une seule possibilité, oublier tout le dehors, le laisser tomber, et être tout entier à ces sensations nouvelles, leur livrer une sensibilité et un jugement neufs, dociles, adaptés à cette manière inconnue de penser, de sentir et d'agir. Une réunion salutiste devient ainsi un système clos, et l'adaptation est extrêmement rapide. Tout assistant pourra essayer de se refuser à ce qu'on espère de lui, mais ce sera à la manière salutiste, avec le jargon salutiste, les formes de pensée salutistes, et non plus comme un étranger. C'est ce « dépaysement » si adroitement créé qui rendra possible qu'un petit bourgeois français se décide soudain à aller, en public, s'agenouiller au banc des pénitents et à faire des confidences à un inconnu.

II. L'atmosphère

Il s'agit de constituer l'ambiance favorable à l'éclosion des idées et surtout des émotions nécessaires au déclenchement de la décision. Cette atmosphère favorable aura, pour ainsi dire, deux tonalités, elle sera à la fois joyeuse et dramatique.

Joyeuse, parce qu'il faut mettre à l'aise, écarter les méfiances possibles, éveiller la sympathie, le désir d'être d'accord, de ne pas déplaire, bref susciter toute une gamme de sentiments bienveillants. Il faut que les auditeurs soient rapidement persuadés que les salutistes sont des gens d'une entière franchise, auxquels on peut se fier, des gens qui sont près de vous, connaissent et comprennent vos difficultés morales et matérielles, pensent, en vous parlant, à votre vie, votre pauvre vie réelle et ne vous donnent pas de conseils impraticables pour votre cas ; des gens qui vous aiment aussi, qui ont pitié, dont vous savez tout de suite que, si vous le voulez bien, ils vous aideront, avec patience et générosité, parce que rien ne les arrêtera et que ce ne sont pas des phraseurs ni des lâcheurs.

Joyeuse aussi, et animée, et enthousiaste, parce qu'il faut qu'on ne puisse s'ennuyer et qu'on soit entraîné, excité, comme par une allègre musique militaire.

Et voici la bonhomie et l'exubérance salutistes qui se mettent en frais. Les chants sont joyeux, on encourage ceux qui ne les connaissent pas à reprendre le refrain avec les autres ; dans la salle, les soldats passent à leurs voisins qui n'en ont pas, leurs recueils de cantiques ; les officiers considèrent le public avec de larges sourires bienveillants. Celui qui parle s'exprime avec rondeur, en homme décidé à dire carrément ce qu'il pense et sûr

d'être écouté par des amis. Il s'adresse directement au public, l'interroge, le prend à témoin de ce qu'il affirme ; il semble bavarder, s'attarder à raconter ce qui lui passe par la tête, ses souvenirs personnels, des confidences ; volontiers il fait rire de lui en racontant combien il avait été sot en telle ou telle circonstance ; il plaisante et ses plaisanteries portent ; il choisit des exemples qui font partie de la vie quotidienne que connaissent ses auditeurs, et tous sentent que c'est un des leurs qu'ils ont devant eux. Mais en même temps, cette réalité familière, qu'il évoque si exactement, il la juge, et d'une manière toute nouvelle : il montre le péché, le péché qui est partout, qui est en vous. Il éclaire soudain ces menus faits quotidiens de la lumière de l'Évangile, et chacun prend conscience, comme jamais auparavant, des grands et des petits devoirs constamment écartés, négligés. Pas moyen d'y échapper : cet homme sait la faiblesse humaine et toutes les faiblesses, les fautes intérieures et extérieures, celles qu'on excuse avec une habile hypocrisie, celles qu'on commet en détournant la tête. Et même il dénonce tels actes que, faute d'un examen de conscience sérieux, on n'avait jamais crus illicites. On dirait qu'il descend dans leur conscience plus profond qu'eux-mêmes ne l'avaient jamais fait : il en éclaire les recoins obscurs, il découvre les plaies secrètes, et quand il jette cette question : « Qui de vous oserait affirmer qu'il est juste ? », dans le silence, chacun *s'avoue* qu'il est un *pécheur* et n'a pas le droit de relever la tête.

Cette immédiate et impitoyable évocation du péché crée dès le début, l'autre thème, sans cesse mêlé au premier, le thème dramatique. Il faut que ceux qui sont entrés dans cette salle soient contents d'y être, mais il faut aussi qu'ils y reçoivent les révélations qui transformeront leur vie. Il faut qu'ils sentent que c'est leur destin même qui

se joue, ici et à l'instant, qu'ils sont là pour qu'il leur arrive quelque chose de décisif. Les paroles qu'ils entendent ne doivent pas être pour eux des affirmations théoriques : elles concernent chacun d'eux directement. Cette cordialité que nous décrivions s'accompagne d'un profond sérieux, c'est la cordialité du médecin devant le malade gravement atteint et les assistants ne s'y trompent pas. Tout déce le l'importance que les salutistes attachent à ce qui va se passer. L'obéissance immédiate et minutieuse des salutistes qui chantent, se lèvent, s'agenouillent au commandement, leur attention profonde, l'ardente violence des prières, la conviction des témoignages, tout manifeste aux auditeurs qu'on ne les a pas réunis pour le plaisir de leur faire passer une soirée intéressante.

Bien que la note joyeuse ne disparaisse jamais complètement, — elle se retrouve, notamment, dans les fréquentes explosions d'enthousiasme qui éclatent lorsque quelqu'un parle d'un fait heureux, la possibilité du salut, la joie de vivre avec Jésus, l'existence de l'Armée, etc... — la note dramatique acquiert une intensité toujours croissante, pour arriver à son maximum pendant la deuxième réunion. Bien entendu certains officiers réussissent mieux que d'autres à créer cela. Il en est qui déploient une éloquence quasi-mélodramatique avec de gros effets faciles et sûrs ; telle officière ne parle jamais sans qu'à la pensée du sort terrible qui attend les pécheurs, ses larmes ne coulent, ce qui est d'un effet puissant sur ceux qui ne savent pas qu'il en est ainsi à chaque réunion.

Bonne humeur et enthousiasme d'une part, pathétique de l'autre, s'opposant, se mêlant, se renforçant, constituent une atmosphère violente, favorable à toutes les surexcitations, où s'effacent les conventions sociales et le sens du ridicule, où semblera possible et normal ce qui

n'aurait jamais pu l'être ailleurs et dans d'autres conditions.

III. Comment naît la „ foi qui sauve ”

Comment, les conditions que nous venons de décrire étant réalisées, obtient-on l'adhésion intellectuelle des auditeurs ? En nous posant cette question, n'oublions pas que, pour la plupart des convertis, ce qu'ils ont compris et admis de la doctrine exposée devant eux est réduit à un minimum difficile à concevoir pour qui ne les a pas vus de près. Beaucoup de ceux qui vont au banc des pénitents sont, comme disent les salutistes, « peu éclairés », c'est-à-dire que c'est tout juste si quelques notions confuses, sinon erronées, ont pénétré dans leur esprit ; certains sont seulement persuadés que s'ils font ce geste « cela ira mieux », sans pouvoir préciser eux-mêmes ce qu'est « cela » et on trouverait tous les degrés de compréhension entre ce stade vraiment primitif ¹ et l'état de celui qui a réellement perçu ce qu'on attendait de lui, et qui adhère à la doctrine salutiste, saisie, au moins dans ses grandes lignes, avec lucidité.

Comment crée-t-on la certitude que ce qui a été saisi de l'enseignement donné, est vrai ?

Qu'elle soit cohérente et assez complète, ou si rudimentaire qu'on puisse à peine lui accorder le qualificatif d'intellectuelle, l'approbation ne porte jamais sur la valeur et l'enchaînement logique des arguments, — nous

¹ On trouverait bien pire que cela, mais nous ne retenons que ceux qui sont poussés, à tout le moins, par une obscure bonne volonté. Car on voit arriver au banc des pénitents des gens poussés par les motifs les plus étranges. Certains, questionnés, avaient obéi à l'intérêt. Certains agissent par pur automatisme : « Parce que les autres y allaient », « parce qu'on disait de le faire. »

avons dit plus haut ¹ que les salutistes ne fournissent aucune démonstration — elle résulte presque uniquement d'un acte de confiance. La sympathie que les salutistes ont su faire naître en leur faveur incline les esprits à croire que ces gens-là ont raison ; par ailleurs ils font preuve de bon sens, ils sont sérieux, ils connaissent les hommes et la vie, et tout ceci détruit ce qu'il pourrait y avoir de résistance intellectuelle. En outre, les témoignages servent de preuves : ceux qui parlent affirment qu'après avoir cru ce qu'on leur a dit et fait ce qu'on leur a proposé, il leur est arrivé ce qu'on leur avait prédit. La recette a été bonne pour eux, elle l'est donc pour tous. Il n'y a pas dans les esprits de système d'idées préalable que le nouveau doive détruire, pas d'objections préparées, parce que le système qu'on leur offre est d'un autre ordre que tout ce qui les occupait auparavant ; il peut donc s'installer sans difficulté. Comment l'impose-t-on ? A force de répéter la même idée sous différentes formes, de l'illustrer de comparaisons, d'exemples, d'anecdotes ; surtout, en parlant avec autorité, comme on énoncerait des vérités communément admises ; et de fait, les salutistes s'adressent souvent au public comme s'ils le croyaient entièrement d'accord avec eux ; la petite gêne inhibitrice qui apparaît toujours chez celui auquel on prête une opinion qu'il n'a pas, constitue déjà un obstacle à l'opposition qui pourrait se produire. Ce qui fait aussi la force de l'affirmation salutiste, c'est la simplicité même de leur propre foi : le seul argument dont ils se servent c'est l'autorité de la Bible : « Il est écrit. » « Ce que nous vous disons c'est Dieu qui vous le dit, dans les Saintes Ecritures », et eux-mêmes croient vraiment qu'il suffit qu'une chose soit écrite dans la Bible pour que tout homme

¹ Voir plus haut, p. 84.

loyal s'incline et entende cette vérité comme les salutistes. La bonne foi avec laquelle ils s'appuient sur le *Il est écrit* donne un poids singulier à cette affirmation, pour ceux qui n'ont pas de raisons précises de la mettre en doute. Notons que plus d'un, parmi leurs auditeurs, est assez inculte pour avoir le respect aveugle de « ce qui est dans les livres » et pour ceux-là, l'autorité de la révélation se renforce de l'autorité du papier imprimé.

Cependant combien peu efficace serait cette approbation trop facilement obtenue, si elle ne s'accompagnait d'états affectifs favorables, qui lui feront une place unique dans le champ de conscience, rendront impuissantes toutes les idées adverses et unifieront provisoirement toute la vie mentale en donnant une même direction à toutes les tendances. Mais dans l'ambiance salutiste, sentiments et émotions vont affluer chez tous ceux que l'esprit critique ne défend pas.

Dès le début, le bonheur exubérant qu'expriment les salutistes et qui contraste avec la grisaille, parfois la tristesse de leur propre vie, éveille, le premier étonnement passé, une certaine envie, un certain regret, qui ravivent d'anciens espoirs de bonheur, abandonnés par découragement ; tel, résigné à sa vie sans joie, se reprend à désirer le bonheur et considère avec une nostalgie d'exilé ces hommes et ces femmes qui osent dire qu'ils possèdent un bonheur sans ombres. Le bonheur serait-il vraiment possible ? Et furtif, l'espoir recommence à chanter tout bas¹.

Mais bientôt les salutistes parlent du péché, non du

¹ Souvent les salutistes demandent : « Est-ce que votre vie vous satisfait ? » « Est-ce que vous êtes heureux ? » — (Nous rappelons que les questions directes au public sont d'un emploi fréquent.) — Ici et dans les notes suivantes nous citons un peu au hasard quelques-unes des phrases que nous avons entendues au cours de réunions.

péché en général, mais en donnant des exemples précis, et voici que tel, qui se considérait comme un excellent et honnête homme, n'ayant à se reprocher que d'insignifiantes peccadilles, voit sa vie criblée de péchés ; telle « habileté » lui apparaît comme une malhonnêteté ; cet effort énergique pour réussir n'est plus qu'une iniquité commise au détriment du moins bien armé ; telle faiblesse, à laquelle tout le monde est indulgent, s'appelle ici impureté — ce travers de caractère, cette habitude, cette tournure d'esprit, complaisamment tolérés, montrent leur vrai visage et se nomment vanité, paresse, mensonge. Une certaine gêne s'insinue qui, sous les attaques répétées, devient de la honte. Pas moyen, même pour les meilleurs, de continuer à se complaire en soi-même, car leur bonne conscience, elle aussi, est condamnée comme une forme d'hypocrisie. Sans indulgence, les salutistes dépeignent le péché sous toutes ses formes, avec ses conséquences sociales, son retentissement illimité et surtout avec son caractère le plus grave : l'offense à Dieu, la désobéissance ¹. Le péché apparaît ainsi comme un acte d'une portée terrible, et la gravité avec laquelle on en parle invite chacun à examiner sa conduite avec un sérieux nouveau, un sentiment de responsabilité inéprouvé ².

Dans cette lumière nouvelle, ces gens qui n'avaient jamais pensé à se juger, et sont amenés à le faire d'après le critère de la morale évangélique, découvrent alors que leur vie est médiocre, sinon pire, que les exigences de Dieu dépassent infiniment ce qu'ils avaient fait de mieux, qu'aucun de leurs actes n'est capable de lui plaire. Le remords, le sentiment de leur culpabilité apparaissent et,

¹ « Dieu nous aime, mais il hait le péché. Il ne peut supporter qu'on transgresse la loi. »

² « Qu'une âme, ce soir, puisse se voir telle qu'elle est, comme Tu la vois. »

connexe, le désir de changer, d'être meilleur, de liquider cette vie laide, d'effacer pour recommencer ¹.

Et justement les salutistes parlent d'un Sauveur, d'un moyen de sortir de sa misère, d'effacer le péché et ses conséquences. Les témoins affirment tous que Jésus les a sauvés, que du jour où ils se sont confiés à Lui leur vie a été changée, ils ont connu la joie, ont été délivrés de toutes leurs misères ². Eux aussi étaient des médiocres, des pécheurs ; ils connaissaient le dégoût, les regrets stériles, les efforts vains, et ils proclament que maintenant ils sont libres, heureux, forts, et vivent une vie passionnément intéressante ³. Quelle éblouissante promesse et quelle espérance elle éveille ⁴.

Mais, contre ceux qui résisteraient, que retiendraient la peur des exigences qu'on leur a montrées, le désir de ne pas renoncer à tel péché trop aimé, la crainte d'être dupes, le doute, les salutistes ont une arme, la peur de l'enfer ⁵. Ils peignent, d'une manière d'autant plus terrifiante qu'elle reste imprécise ⁶, le sort terrible de ceux qui

¹ « Est-ce que ce jour sera une date pour vous ? » — « Faites un pas et tout changera. »

² « Est-ce que vous voulez faire cette expérience, ce soir ? »

³ « Mettez Jésus-Christ dans votre vie et tout s'élèvera. »

⁴ « Si j'aime Jésus-Christ, c'est que de cela seul on ne se fatigue pas. »

« N'aimeriez-vous pas voir la gloire de Dieu ? »

⁵ « L'officier aura raison d'alarmer les pécheurs en mettant devant eux les conséquences d'une vie de péché. Les gens peu éclairés pensent quelquefois qu'il ne faut pas agir par la crainte sur les pécheurs, mais l'officier ne doit pas se laisser arrêter par de telles objections... Dieu. Lui-même l'a fait et si les gens ne peuvent être amenés à lui sans cela, il est parfaitement légitime de les épouvanter en leur décrivant la ruine vers laquelle ils courent. » (*O. et R. pour Off.*, part. II, chap. I, sect. 1.

⁶ Pas d'allusion à la *nature* des tourments qui attendent les damnés : « Ceux qui ont péché contre la lumière seront dans la nuit. »

restent dans le péché ; pas de moyen terme, pas de compromis possible : ou accepter le salut offert par Jésus-Christ, le prendre comme Sauveur, ou la damnation éternelle¹. Les salutistes supplient les pécheurs de fuir le danger, ils s'émeuvent à la pensée que parmi ceux auxquels ils parlent, certains auront peut-être cette fin horrible, parce qu'ils n'auront pas saisi l'occasion qu'on leur offre² ; ils leur montrent l'épouvantable folie qu'il y aurait à subir un tel sort, alors qu'ils peuvent y échapper³ ; ils rappellent combien il est dangereux de différer, car la mort survient n'importe quand, lorsqu'on a le moins de raisons de l'attendre ; et la mort, si douce pour le juste qui sait qu'il va vers son Père et s'en approche avec amour et confiance, est atroce pour le pécheur, assailli par des angoisses trop justifiées⁴.

Tous savent, maintenant, qu'ils ne peuvent rien attendre, pour se sauver, de leurs soi-disant vertus, de leurs soi-disant bonnes actions ; ils sont, aux yeux de Dieu, des objets de colère, doivent reconnaître que la mort éternelle est la fin qu'ils méritent et, comme le bon larron, ils doivent s'avouer que « pour eux, c'est justice ». Mais comme le bon larron aussi, lorsqu'ils auront dépouillé toute satisfaction d'eux-mêmes, confessé leur péché, pleuré leur misère, c'est alors qu'une espérance fondée sera possible. Les salutistes montrent qu'il n'y a qu'un seul moyen de se sauver, mais ce moyen est infailliblement efficace : Jésus-Christ est le Sauveur, il a accompli tout ce qu'il

¹ « Esclaves du péché, ou esclaves de Dieu. »

² « Aujourd'hui Il vous fait accueil, n'attendez pas qu'Il vienne comme Juge. »

³ « Vous pouvez discuter sa parole, mais c'est une terrible responsabilité. »

⁴ « Etes-vous prêts à paraître devant un juge ? Répondez ce soir à cette question. »

fallait pour permettre au plus gravement coupable d'obtenir son pardon¹. Que faut-il pour cela? Bien peu de chose, et bien facile à faire « un seul pas »². Il suffit de vouloir bénéficier des mérites qu'il a acquis pour nous, de croire qu'il est bien la « victime expiatoire »³. Tout dépend de l'attitude que l'on prend en face du Christ, du rôle qu'on veut lui donner⁴ dans sa vie ; c'est la question cruciale d'une destinée, et quiconque y répond correctement est assuré non seulement du bonheur éternel, mais de la solution de toutes les difficultés de cette vie.

Les cantiques qu'on leur fait chanter mettent dans la bouche des assistants l'expression des sentiments et des idées qui devraient à ce moment être les leurs :

*Tous mes péchés, tous mes péchés
Son sang les a lavés⁵.*

*Prends-moi tel que je suis,
Sans vertu, sans appui,
Tel que je suis, tel que je suis
O mon céleste Frère⁶.*

Alors, devant la possibilité de se tirer d'affaire d'une manière simple, le pécheur commence à vraiment désirer le salut ; la crainte de la démarche à accomplir s'atténue ;

¹ « Jésus est ici pour vous sauver. »

« Il faut croire les promesses de Jésus. »

« S'il y a du péché en vous, venez à Jésus. »

« Il a pris notre place il a expié pour nous. »

² « Si vous allez à Lui, il se chargera de vos péchés et vous sentirez le pardon pénétrer dans votre cœur. »

« Il vous demande si peu de chose, ne le ferez-vous pas ? »

³ « Ne quittez pas la salle sans avoir vu vos péchés attachés à la Croix. »

⁴ « Quel est le cas que vous faites de Jésus-Christ ? »

⁵ *Chants...*, n° 93.

⁶ *Chants...*, n° 81.

l'espoir croît et l'incline à consentir à ce qu'on lui demande¹. Pour renforcer ce désir, on va éveiller un groupe de sentiments et d'émotions très actifs : l'attendrissement, la pitié, la gratitude affectueuse, la tendresse. Jusqu'à présent, on n'a amené les assistants qu'à penser à eux-mêmes, et on n'a provoqué que l'éclosion ou le développement de sentiments égoïstes. Maintenant on va faire appel à leur pouvoir d'aimer, à leur générosité. Ainsi aucune ressource n'est négligée, et on pourra atteindre, en chacun, le point le plus vulnérable². Comment s'y prend-on ? On fait *apparaître* la personne de Jésus.

Jusqu'à présent, on avait insisté sur la notion de

¹ Observons ici la très grande habileté des salutistes : ils montrent toute l'étendue de la morale chrétienne, ne diminuent rien de ses exigences, car ils veulent faire des chrétiens vivant en accord avec leur foi ; mais, quand il s'agit d'obtenir le consentement, ce qu'ils mettent en lumière, c'est la *facilité* de la conversion. Ils créent une équivoque dont personne ne s'aperçoit : là où ils parlent de facilité, ils entendent la facilité qu'il y a à demander le pardon, et, ainsi, à obtenir le salut, mais leurs auditeurs, eux, entendent la facilité de vivre la nouvelle vie entrevue, grâce au secours divin. En cela ils n'ont pas tort, car on leur a bien dit qu'après la conversion le pécheur pardonné était délivré du péché ; et pourtant les officiers salutistes savent bien que c'est après la conversion que la véritable lutte contre le péché va commencer. Mais cela ils ne le disent pas...

² « *L'expérience a prouvé l'utilité des sujets suivants :*

- » 1° *La mort : — comme un fait inévitable ;*
- » 2° *La mort : — inattendue, soudaine ;*
- » 3° *La mort : — bénie pour celui qui est dans le Seigneur, et horrible pour celui qui est dans le péché ;*
- » 4° *Le jour du jugement, le Juge, les actions amenées à la lumière, la sentence et les séparations qui en résultent ;*
- » 5° *L'enfer avec ses reproches, ses souvenirs, son désespoir, sa durée ;*
- » 6° *Le péché, sa bassesse, sa souillure, son accroissement, son ingratitude, son esclavage, sa punition ;*
- » 7° *Le calvaire, sa Victime dans son agonie, sa compassion et sa puissance pour sauver. »*

(Ordres et Règlements pour Officiers, part. II, chap. I, sect. 7.)

rédemption par la Croix, en appuyant surtout sur les conséquences du sacrifice du Christ. Ici, c'est le sacrifice lui-même qui est mis en lumière, c'est la Passion, l'amour du Christ pour les pécheurs, sa patience, sa bonté miséricordieuse, ses souffrances, sa douleur lorsqu'il se voit repoussé par ceux qu'il voudrait sauver. On chante des cantiques qui parlent de Jésus en croix¹, et on rappelle que s'il a souffert ainsi c'est pour nous, et par nous². On dépeint Jésus qui n'a pas seulement aimé les hommes et souffert pour eux pendant sa vie terrestre, mais qui est toujours animé du même amour, qui désire, d'un désir infini, les sauver tous, qui attend que le pécheur se

¹ *Roi couvert de blessures*
 Meurtri pour mon péché
 Roi tout couvert d'injures
 A la croix attaché...

(Chants de l'Armée, n° 76.)

Sous ton voile d'ignominie
Sous la couronne de douleur
N'attends pas que je Te renie
Chef auguste de mon Sauveur ;

(Chants de l'Armée du Salut, n° 86.)

Voyez le Sauveur mort pour nous
 Sur la Croix
Il porte le fardeau de tous
 Sur la Croix.

Qui peut comprendre sa souffrance
La coupe d'amertume intense
Qu'il boit pour notre délivrance
 Sur la Croix ?

(Chants, n° 104.)

« Ce sont vos péchés qui Le tuent. » — On chante des cantiques comme celui-ci :

Moi, moi !
Il sauve un pécheur tel que moi ;
Les épines déchiraient son front tant aimable
Pour sauver un pécheur tel que moi !

(Chants, n° 25.)

tourne vers Lui, qui multiplie les appels, les invitations, et dont la patience infinie ne se lasse pas d'offrir le salut ¹. Les cantiques reprennent ce même thème ². Puis Jésus est, pour ceux qui sont allés à Lui, un ami, un frère, un consolateur ³ : rien n'est plus doux que de l'aimer et d'être aimé de Lui, Il apaise toutes les souffrances, Il comprend, Il protège, Il console, Il guide ; sa présence donne une joie dont aucune autre joie n'approche ⁴.

Ainsi s'éveille l'amour du Christ, la douleur d'avoir par ses péchés rendu ses souffrances nécessaires, le désir

¹ « Ecoutez-le, ne lui fermez pas la porte. »

« Jésus est ici, il est ici pour vous sauver. »

² *Voici Jésus, notre Sauveur,
Qui nous ouvre une porte ;
Suis-moi, dit-il à tout pécheur
De sa voix tendre et forte.*

(Chants, n° 101.)

*Ta voix divine appelle!...
J'entends ses doux accents,
Disant à toute âme rebelle :
Reviens car je t'attends!*

(Chants, n° 89.)

*Jésus se tient à la porte de ton cœur
Et l'habiter, il le désire.
Ecoute donc la voix de ton cher Sauveur,
Viens, après ton cœur Il soupire.*

(Chants, n° 30.)

³ « Jésus connaît votre cas, il s'intéresse à vous. »

« Jésus sera votre ami. Il n'abandonne jamais ceux qui se confient à lui. »

« Jésus vous donnera la preuve de l'amour de Dieu pour vous. »

⁴ Innombrables sont les cantiques qui célèbrent la douceur de la vie avec Jésus :

*Jésus est notre ami suprême,
Oh! quel amour!
Mieux qu'un tendre frère il nous aime,
Oh! quel amour!*

(Chant, n° 28.)

de le consoler, de répondre à son attente, le besoin d'être aimé par lui, de jouir de cette amitié divine dont on pressent la douceur. Ces discours réveillent dans les mémoires toutes les images émouvantes de la vie du Christ, tableaux, films, images de piété, et Jésus devient ainsi une *personne* réelle, vivante, attirante. « Voulez-vous *voir* Jésus ce soir ? »

Ce soir, maintenant, aujourd'hui, à mesure que la réunion s'avance, ces mots reviennent plus souvent. On ne cesse de répéter que c'est l'instant décisif, l'occasion qu'il faut saisir : c'est *maintenant* que Dieu sauve, *maintenant* que la lumière se fait, et chacun de ces rappels provoque une secousse, avive l'attente, l'espoir, l'anxiété, le désir, donne l'émotion aiguë qui nous saisit toutes les fois qu'il se passe quelque chose que nous sentons unique.

Le ton, peu à peu, devient plus pathétique. Ceux qui parlent s'expriment presque à voix basse, et interrogent avec une grande charité, penchés anxieusement vers la salle, ou bien crient vers le ciel avec véhémence, en des explosions d'angoisse, des supplications ardentes.

La tension devient presque intolérable, et d'autant plus que les officiers sont plus convaincus de ce qu'ils

*Quel Ami fidèle et tendre
Nous avons en Jésus-Christ
Toujours prêt à nous comprendre
Quand nous sommes en souci.*

(Chant, n° 103.)

*Oh! quel bienheureux message :
Va le propager.
Jésus notre ami s'engage
A ne pas changer;
Il enlève les souillures
Il blanchit le cœur
Sa main panse les blessures
Quel parfait Sauveur!*

(Chant, n° 48.)

disent, plus passionnément désireux de sauver des âmes¹, plus émus eux-mêmes par les tableaux qu'ils évoquent. Il faut que les orateurs soient émus et qu'ils le manifestent pour communiquer leur émotion. La voix, la physionomie, les gestes, tout doit agir. Certains miment tout ce qu'ils disent, les attitudes varient en même temps que la tonalité émotionnelle des discours et le spectacle varie sans cesse².

Nous avons prononcé le mot de spectacle, et c'est bien en effet, un véritable spectacle dramatique qu'une réunion à l'Armée du Salut. Elle est composée comme une pièce de théâtre à effets ; les scènes se succèdent, toutes d'un caractère différent, toutes apportant quelque chose de neuf, toutes convergeant vers le point central ; il y a des acteurs, chargés de rôles différents, et apportant chacun, par la seule diversité de leurs personnalités, un élément différent ; il y a une action, qui est le combat même, mené par les personnages sympathiques, contre Satan, acteur invisible, mais rendu singulièrement réel. A chaque instant, *il se passe quelque chose*, et les assistants suivent les phases du drame avec le même intérêt que s'ils voyaient un film à épisodes ou un drame de l'Ambigu. Et ceci n'est pas la moindre des causes qui expliquent la plasticité de l'auditoire. Saisi par le spectacle qu'on lui présente, le spectateur devient « bon public » docile, et perméable aux émotions. Comme au théâtre,

¹ Les *Ordres et Règlements pour Officiers* ont ce mot charmant : « L'officier doit cultiver en lui la fraîcheur des sentiments. » (Part. 1, sect. II, chap. 2.)

² Ceci conformément encore aux *Ordres et Règlements* qui disent « que ni les pécheurs ni le diable ne doivent deviner ce qui va suivre dans les divers moyens qu'on adoptera dans la réunion pour faire pénétrer la lumière et la vérité dans les cœurs. Pour cela il faut introduire beaucoup de variété. » (*O. et R. pour Officiers*, part. V, chap. I, sect. 2.)

il s'offre sans défense aux sentiments qu'on veut lui inspirer, il vit le drame, passe successivement par tous les sentiments qu'expriment les personnages sympathiques, en l'occurrence les officiers. L'intérêt se renforce encore du fait que c'est *leur* pièce qui se joue, c'est leur sort qui se décidera au dénouement. De tout ce qui se dit et se fait chacun peut penser : « C'est pour moi. » Mais lorsque commence la deuxième réunion, les spectateurs eux-mêmes entrent dans le jeu, et la scène se passe dans la salle.

IV. La victoire : Le banc des pénitents

Ainsi, ceux qui ne se sont point montrés rebelles à tout ce qu'on a fait pour les persuader, sont maintenant convaincus de leur état de péché, de la nécessité d'en sortir, de l'impossibilité d'en sortir autrement qu'en acceptant Jésus-Christ comme Sauveur ; ils espèrent en lui, ils demandent le pardon de Dieu en s'appuyant sur lui. Cela ne suffit-il pas et ne pourrait-on en rester là ? Non, et c'est la grande originalité et la grande habileté des salutistes de ne considérer ce résultat que comme préparatoire à la véritable victoire. Ces certitudes et ces sentiments nouveaux, le pécheur repentant doit manifester qu'il les éprouve en allant au banc des pénitents.

Pourquoi accorder à ce geste une importance qui semble faire de lui quelque chose d'aussi efficace que la confession pour un catholique ? Les salutistes ne lui reconnaissent, naturellement, aucune valeur en soi, ce qui l'apparenterait à ces sacrements qu'ils repoussent. Alors ? Alors ce sont des motifs pratiques qui leur font si instamment désirer que les pécheurs quittent leur place et aillent se mettre à genoux au pied de l'estrade.

Ce que craignent les salutistes, c'est que beaucoup de leurs auditeurs, même si au cours de la réunion ils ont été vraiment émus et sont résolus à se convertir et à changer de vie, une fois sortis de la salle et repris par leur milieu habituel, ne se ressaisissent, considèrent l'émotion qui les avait étreints comme ridicule, la décision qu'ils avaient prise comme sans importance, le fait même d'avoir assisté à une réunion salutiste comme une sottise qu'il convient de ne pas prendre au sérieux, et qui ferait rire d'eux si elle venait à être connue.

Il faut redouter aussi l'indécision de certains qui, bien convaincus qu'il faut changer de vie, décidés à le faire, ne trouveraient jamais le courage de s'exécuter si personne ne connaissait cette décision, et remettant indéfiniment à demain, continuent à fréquenter les réunions salutistes, s'y décidant chaque fois et n'agissant jamais.

Il y a encore ceux qui seraient volontiers satisfaits d'eux-mêmes à bon marché, et croiraient être convertis, et en règle avec Dieu, pour avoir versé quelques larmes et continueraient à vivre comme auparavant ¹.

¹ L'utilité de la résolution *immédiatement exécutée*, et le danger de l'indécision est une des choses dont les salutistes sont le plus convaincus. Dans leurs publications aussi bien que pendant les séances ils y reviennent fréquemment.

AUX JEUNES

DÉPÊCHEZ-VOUS !

C'est le mot du siècle. La célérité avant tout ! arriver vite menace même de primer, arriver bien ! Que de fois on sacrifie la vie de famille, la santé, le bonheur, et mille autres joies légitimes, à cette

COURSE EFFRÉNÉE

dont le but est la science, la gloire ou la fortune.

A ce besoin d'aller vite, nous devons du reste, les mille et une inventions modernes, qui facilitent la vie et qui abrègent le temps et l'espace.

Si le besoin de rapidité est tellement prononcé dans tous les

Pour éviter tout cela, que faut-il? Quelque chose qui soit une promesse solennelle, donnée publiquement, parce que le pécheur se sentira ainsi plus engagé que s'il

domaines séculiers, combien plus vivement doit-il se faire sentir dans le domaine spirituel, où il y a tant de sublimes et

PUISSANTS MOBILES

pour nous pousser à hâter l'œuvre du salut. Ici la rapidité est de saison plus que partout ailleurs. La destinée de milliers d'âmes ne dépend-elle pas de notre fidélité? D'une part, tout un monde est assoupi dans le péché; d'autre part, les gémissements navrants des victimes du péché qui

SE COMPTENT PAR MILLIONS

ne parviennent-ils pas à nos oreilles? Et nous traînerions de lenteur en face de telles réalités?

Hâtez-vous d'accomplir vos vœux, vos bonnes résolutions. Ce que vous vous êtes proposé de faire

DE DONNER, DE SACRIFIER, D'ENTREPRENDRE,

vous avez bien fait de vous le proposer; mais vous en tiendrez-vous là? Secouez cette torpeur! Sortez de vos rêves! Réalisez vos projets. Le temps s'enfuit et votre vie avec lui!

Hâtez-vous d'obéir! Jeune homme, jeune fille, auxquels est parvenu jusque dans le cœur l'appel de Dieu — comme à Simon-Pierre: « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes vivants! » — en vain

VOUS IMPOSEZ SILENCE

à cette voix! Vous avez donné pour y avoir fait la sourde oreille, des raisons si plausibles peut-être, que vos amis et votre famille les ont approuvées et que tout votre entourage a été satisfait de votre décision de rester en dehors de l'œuvre, — tous

SAUF VOUS-MÊMES!

Vous n'avez pas eu une heure de tranquillité de conscience; une arrière-pensée vous a poursuivi sans cesse!

Que de confessions nous avons reçues, pleines d'angoisse, de ceux qui ont refusé d'obéir à l'appel de Dieu et à qui

RIEN N'A RÉUSSI

depuis lors. Ils espéraient, ils voulaient bien des choses; ils n'ont rien gagné, sauf

LES REGRETS.

Voulez-vous donc augmenter le nombre de ceux-là? Il n'y a pas

n'a promis que devant sa propre conscience ; quelque chose d'irréparable, qui le compromette aux yeux du monde et que par amour-propre il n'osera ensuite renier ; quelque chose qui l'oblige à choisir entre les deux voies

dans la Bible de mot plus redoutable que celui-ci de Jésus : « Si la lumière en toi devient ténèbres, combien sont grandes ces ténèbres ! » Si vous désobéissez à la lumière que Dieu vous a donnée, cette lumière devient la cause de votre plus grande condamnation. Hâtez-vous d'obéir ! O jeune homme ! jeune fille ! dépêchez-vous de vous lever et de suivre Jésus.

(En Avant, 2-10-1926.)

POUR ÊTRE SAUVÉ.

JE VOUDRAIS BIEN...

Je voudrais bien croire, je voudrais bien posséder le salut, mais...

Savez-vous que Dieu le veut aussi ? Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité (1 Timothée, II, 4).

SAVEZ-VOUS

qu'Il a tout préparé pour votre salut ?

Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse point mais ait la vie éternelle (Jean, III, 16) et quand le Christ a expiré sur la croix il a déclaré que

TOUT EST ACCOMPLI

c'est une chose certaine qu'il est venu au monde pour sauver les pécheurs. Ainsi le salut est là, complet, gratuit, offert à tous il n'y a qu'à le recevoir, à le prendre, à se l'approprier.

Mais est-il bien certain que vous le vouliez ?

Lorsque quelqu'un a un grand désir de recevoir quelque chose qu'on lui offre il ne reste pas à soupirer jour après jour :

JE VOUDRAIS BIEN ;

il le prend et il s'en sert.

Un pauvre affamé dit : « Je voudrais bien manger », tant qu'il ne sait où trouver de la nourriture ; mais si quelqu'un place devant lui un repas et l'invite à manger, il cesse ses plaintes et se rassasie.

Savez-vous ce qui vous a arrêté jusqu'ici ? Vous voudriez bien... vous sauver par vous-même ; vous n'avez

FAIT DE TORT A PERSONNE

après tout, vous n'êtes pas plus mauvais qu'un autre et cela ne gênerait rien à la bonne opinion que vous pouvez avoir de vous, si

sans lui permettre de s'attarder indéfiniment au carrefour, parce que ce sera un premier pas de fait dans l'une des deux ; quelque chose aussi, qui l'empêchera de se

vous pouviez y ajouter encore le mérite de vous être sauvé vous-même.

Et puis, vous voudriez bien être sauvé, sans que cela changeât rien à vos goûts, à vos habitudes, à vos relations, à votre mondanité, à vos péchés, à votre cœur.

Rester ce que vous êtes et pourtant jouir de la grâce de Dieu, voilà ce qui vous paraît l'idéal, ce que vous cherchez depuis des années sans y arriver.

L'important pour vous ce n'est pas d'être

SAUVÉ COÛTE QUE COÛTE

mais que vous soyez vous-même l'auteur de votre salut, que vous vous sauviez à votre manière, par vos efforts, et vous n'avez pas plus réussi qu'un homme tombé dans un puits ne peut en sortir en se tirant les cheveux.

Aussi je comprends que vous n'ayez pas saisi le salut que Dieu nous offre, ce salut pour lequel le Christ a tout fait, parce que nous ne pouvions rien faire, ce salut qui nous démontre notre corruption absolue, sans remède, notre impuissance totale et qui nous apporte, du Ciel, le remède parfait. Mais si vous voulez de ce salut, il est encore là.

AUJOURD'HUI

Dieu vous le donne, il est actuel, immédiat, complet, il est pour cette terre, pour maintenant, il délivre du péché, efface le passé, purifie le cœur séparé du monde ; il est tout entier dans la personne de Jésus-Christ, qu'il s'agit de recevoir comme le Sauveur.

LE VOULEZ-VOUS ?

Quand le Fils Prodigue prit la décision de retourner vers son père il ne passa pas des jours et des nuits à se lamenter, en répétant : Je voudrais bien. Il se dit résolument : Je me lèverai et je m'en irai vers mon Père (Saint Luc, 15-18). Puis il se leva, partit et trouva les bras de son père ouverts pour le recevoir.

C'est pour vous, affaire

DE VIE OU DE MORT.

Lorsqu'il s'agit de sauver sa vie on n'en reste pas à se dire : Je voudrais bien ! Plus d'hésitation, plus de demi-mesures. Que votre volonté soit enfin une volonté franche et arrêtée ; ne dites plus : Je voudrais bien, mais, je veux !

En Avant, 19 sept. 25.

duper sur la sincérité de sa conversion, parce que ce sera un premier acte difficile, qui coûtera à son amour-propre, et, selon qu'il s'y obligera ou non, il saura, et les autres aussi, si son désir de conversion est sérieux ou non.

Le fait d'aller au banc des pénitents répond merveilleusement à ces besoins et voilà pourquoi les salutistes ne se tiennent pour satisfaits d'une conversion que si elle s'accomplit là¹.

Comment va-t-on s'y prendre pour obtenir de ceux qui veulent se convertir qu'ils accomplissent cette étrange démarche? On va créer une solide association d'idées entre la décision de se convertir et le fait d'aller au banc des pénitents, de manière à ce que la conversion prenne la forme de ce geste, et que ceux qui sont décidés à se convertir ne conçoivent plus qu'on puisse le faire sans cela.

C'est pourquoi toutes les exhortations à la conversion

¹ L'exposé de tous ces motifs et de quelques autres plus secondaires a été fait par Catherine Booth et reproduit dans sa vie (*Life of Catherine Booth*, t. I, pp. 326-328). Nous avons résumé la plus grande partie de ce texte dans *Salut par la foi et conversion brisque*, p. 284, note.)

Nous avons eu l'occasion de constater négativement par une sorte de contre-épreuve, l'efficacité du banc des pénitents : une des filles de William Booth, Mrs. Booth-Clibborn, célèbre sous le surnom de « La Maréchale », après avoir établi l'Armée du Salut en France et en Suisse, quitta l'Armée, et depuis lors fait des tournées d'évangélisation, aidée seulement de son fils qui se charge, notamment, de la partie musicale. C'est une femme puissamment douée, et sa parole ébranle les foules. Elle a gardé les procédés et les doctrines salutistes et devrait obtenir les mêmes résultats. Mais comme elle est seule elle ne peut, à la fin de ce qui, chez les salutistes, serait la première réunion, entreprendre l'appel immédiat à la conversion, et doit se contenter de demander à ceux qui ont entendu l'appel divin et acceptent le salut, de se lever ; puis elle fait distribuer des cartes postales qui portent au recto l'adresse du « Secrétaire du Comité de continuation (ce nom seul en dit long!) de la Mission » de « la Maréchale » et dont le verso porte une formule de demande d'entrée en relations

prennent la forme d'invitations à venir au banc des pénitents. Lorsque l'orateur demande : « Voulez-vous venir à Jésus, maintenant? » Du geste, il indique le pied de l'estrade, comme si là seulement on pouvait rencontrer Jésus. « Au banc des pénitents vous recevrez le pardon. » « Venez ici, à cette place où tant d'autres avant vous ont obtenu le salut. »

Quand de telles phrases ont été répétées assez souvent, il devient certain pour tous ceux qui ne réfléchissent pas beaucoup, — c'est-à-dire pour presque tous, — que c'est le fait d'aller au banc des pénitents qui obtient le pardon divin et que refuser d'y aller, même en faisant intérieurement de belles promesses, serait un acte coupable, suivi bientôt de remords.

Une fois cette association d'idées bien établie, il ne s'agit plus que d'enlever la décision, si bien préparée par tout ce qui a précédé. Pas d'émotion stérile, il faut galvaniser les volontés. On emploie, avec l'appel direct en

avec une personne chrétienne. A cette carte est jointe la profession de foi du converti :

EN ENTENDANT LA MARÉCHALE :

J'ai eu la révélation de l'amour infini de Dieu, de la patience, de la persévérance de cet amour.

Devant la Croix de Jésus, preuve suprême de cet amour,

J'ai compris à quel point ma vie Le faisait souffrir.

Je ne veux plus vivre en ennemi de Dieu.

Je sais maintenant que je suis Son enfant.

Je sais qu'Il veut bien me pardonner.

Je sais qu'Il veut faire de toute ma vie un outil à Son service.

Je sais qu'Il m'en donnera la force si je consens à Lui donner toute la place dans mon cœur...

Que Sa volonté soit faite, et non la mienne.

Paris, 7-14 octobre 1928.

A CONSERVER.

Comme on comprend, devant l'emploi de ces moyens compliqués, l'utilité du geste *immédiat*, fait en présence et avec l'aide des salutistes.

plus, les mêmes procédés qu'avant, mais en intensifiant encore leur pouvoir émotif ; le rythme s'accélère, il n'y a plus un instant d'arrêt. On n'annonce plus qu'on va chanter tel critique, on entonne le refrain ; à peine fini, on le reprend ; l'officier qui dirige ne cesse plus de jeter questions et arguments ; ce n'est plus un discours dont les périodes s'enchaînent, c'est un feu roulant d'interrogations passionnées, de rappels des arguments précédemment développés, jetés pêle-mêle entre les phrases musicales et parfois, lorsqu'on chante à mi-voix, en même temps.

On respire un air chargé de pathétique : dans la salle, tous les soldats prient, avec une ferveur que l'on sent tendue ; les uns se sont agenouillés devant leur siège, ceux qui ne le peuvent, faute de place, sont pliés en deux, la tête dans les mains. Sur l'estrade, des officiers prient aussi, à genoux. Lentement, sans bruit, des officiers et des officières sont descendus dans la salle, d'un air concentré, fixant longuement le public, plusieurs avec un visage extatique et une immobilité impressionnante ; ils sont prêts à aller vers ceux qu'ils supposent bien préparés. A chaque instant on demande que quelqu'un prie à haute voix, et alors éclate une supplication impérieuse, qui exprime la véhémence de tous ceux qui prient en silence, prière qui enveloppe le pécheur d'un désir immense, irrésistible. Tout lui dit, à ce pécheur déjà ébranlé, qu'il doit céder ; les chants monotones, lents, obsédants, l'appellent doucement :

*Jésus t'attend, Jésus t'attend,
Oh! viens en ce moment!*¹

Et quand les chants s'arrêtent, de l'estrade tombe la

¹ *Chants...*, n° 93.

voix grave, affectueuse, qui ne cesse de supplier et de commander avec une douce obstination : « Est-ce que vous ne voulez pas écouter Jésus ? » « Voulez-vous entrer dans le royaume de Dieu ? » « Il est mort pour vous, est-ce que vous ne voudrez pas accepter son sacrifice ? » « Vous avez horreur de votre péché, prouvez-le maintenant. » « Saisissez l'occasion de vous donner à Dieu. » « C'est vous qui devez vous sauver ; nous pouvons vous dire ce que Dieu a fait pour nous, mais c'est à vous de faire le pas. »

Souvent reviennent des formes de questions qui appellent plus particulièrement une réponse sous la forme motrice de l'action proposée : « Qui va obéir à Dieu ? » « Qui va venir maintenant ? » « Qui sera le premier à répondre ? » De même nature est l'efficacité des « tout de suite », des « maintenant » qui reviennent continûment. Souvent, dans les prières, un salutiste affirme : « Il y a encore une âme angoissée qui lutte, aide-la Seigneur. » Ou bien « Il y a une âme que tu appelles, tu la veux, Seigneur, fais qu'elle te cède. » De telles formules suscitent aussitôt chez celui qui est à moitié prêt à céder cette pensée : « Serait-ce moi ? » Et cette pensée s'ajoute à cette autre : « Dieu m'attend, les salutistes attendent que je me décide », qui par elle-même, déjà, fait naître le désir de répondre à l'attente d'autrui.

Pour décider ceux dont la sensibilité est restée endormie, qui n'ont pas reçu au cours de la réunion un avant-goût des sentiments religieux qu'on leur a promis, et craignent de ne pas les recevoir, ou croient qu'il faut les éprouver, on ajoute aussi que sentir importe peu : « Ne croyez pas que vous devez vous sentir coupable, il suffit de dire sa misère. » « Marchez avant de croire, et la foi vous sera donnée. » « Seigneur, prends-les comme ils sont, plus tard tu leur donneras de te sentir. »

A toutes ces invitations, s'ajoute aussi l'exemple de

ceux qui vont au banc des pénitents, éveillant l'esprit d'imitation, diminuant la crainte du ridicule, la peur d'être le seul à agir ainsi. Il est remarquable que plus il y a de pénitents, plus vite s'accroît le nombre de ceux qui viennent ensuite¹.

Parfois quand plus personne ne répond à l'appel on demande à tous les chrétiens présents de chanter debout, une main levée, pour obtenir ainsi de Dieu le secours décisif pour une âme qui n'a pas encore cédé, et on demande : « Pendant que nous chanterons pour vous, venez. » Il est impressionnant pour celui qui est tenté de se convertir de voir toute cette salle debout, chantant pour lui, lui donnant l'exemple par son témoignage ; le fait de rester assis seul, ou presque seul, désigne le non-converti à l'attention générale, il sent que c'est *pour lui* qu'on chante et qu'on prie, que c'est de lui qu'on attend quelque chose, et souvent il se décide.

Vers la fin de la réunion, pour attendre ceux qui se décident trop lentement, on rappelle que la réunion va finir, que bientôt il sera trop tard, et cela déclanche parfois la décision, comme le « une fois, deux fois, trois fois », du commissaire-priseur. « Ne quittez pas la salle sans avoir rien fait pour Jésus, après il sera trop tard, vous le regretterez. » « Il ne faut pas vous préparer des regrets et des remords, pour après la réunion. »

¹ Le nombre de conversion varie beaucoup et est en raison directe de la qualité émotionnelle de la réunion. Parfois il n'y en a que deux ou trois ; à la dernière réunion d'une série de réunions de mission nous en avons compté plus de vingt. Parfois le premier qui va au banc des pénitents s'y rend aussitôt la réunion d'appel commencée. C'est quelqu'un qui, à une réunion précédente, a hésité, ne s'est pas décidé. Il l'a regretté et s'est promis d'y aller la fois suivante, sans tergiverser. Son acte est l'effet à retardement de la réunion précédente, et ne dépend pas de celle où il doit s'accomplir

Ajoutons à tous ces excitants à la décision, l'action directe des officiers sur ceux qu'ils exhortent individuellement, et bien d'autres motifs secondaires, comme par exemple, pour ceux qui étaient déjà en relations avec certains officiers, le désir de faire plaisir, de témoigner sa reconnaissance pour les bienfaits reçus, et nous comprendrons pourquoi réussit cette entreprise si hardie, qui demande à des hommes tout à fait quelconques de faire une démarche extraordinaire, à laquelle on aurait pu croire que jamais ils ne se seraient résolus.

Tous ces moyens, dont nous avons analysé le mécanisme, ont en somme pour objet, les uns d'atténuer l'aspect extraordinaire de cette action, de la faire paraître toute simple et normale ; les autres, de la rendre indispensable pour qui veut échapper au plus grand danger que coure un homme, la damnation, et de convaincre de l'existence de ce danger ; les autres, enfin, de susciter le dégoût de soi et de sa conduite, avec le désir de changer, de goûter d'autres joies, de mener une vie nouvelle, plus heureuse, plus large, plus intense. Ces moyens sont susceptibles d'éveiller tous les sentiments qui entraînent l'activité, depuis les plus égoïstes, comme la peur, jusqu'aux plus élevés, comme l'amour de Dieu, la contrition désintéressée, encore qu'on fasse beaucoup plus appel aux premiers qu'aux seconds. Ainsi, chacun peut être atteint en son point sensible — chacun trouve, dans ce qui est offert, au moins un motif suffisant pour lui, une parole capable de l'émouvoir. C'est pourquoi ceux que l'on trouve au banc des pénitents sont loin d'être tous dans le même état psychologique, — même si on néglige ceux qui n'ont aucune raison acceptable d'y aller ; quelques-uns y vont poussés par les motifs les plus élevés, savent toute la portée de leur geste, à quoi ils s'engagent et pourquoi ; mais la plu-

part furent poussés par une vague émotion, l'instinct d'imitation, une impulsion obscure de leur subconscient fortement suggestionné, parfois un maladroit désir de bien faire. Tout ceci ne constitue qu'un bien pauvre embryon de vie chrétienne. N'importe, les salutistes sont contents, car sur cette base, encore bien chancelante, ils pourront poursuivre leur œuvre.

CONCLUSION

A force de compatissantes ruses, de patience, de charité, de supplications émouvantes, calculées et sincères, quelques-uns sont venus au banc des pénitents. Les voici, à genoux, la tête dans les mains, qui racontent, aux salutistes agenouillés près d'eux, de pauvres choses maladroites, banales et pathétiques.

Pour les amener là, pour ce résultat, était-ce la peine de si laborieusement travailler ? Edifier des asiles, des Palais du Peuple, distribuer de la soupe aux sans-abri, en pleine nuit, aller chanter dans les cafés ; puis dépenser beaucoup de temps et de forces à faire pénétrer dans d'épais cerveaux le désir d'une vie vraiment humaine, parlementer avec toutes les formes de la mauvaise volonté, de la duplicité, de la sottise, pour obtenir qu'« ils » viennent aux réunions ; tout cela et bien d'autres choses, pour obtenir ce geste ! Ces salutistes seraient-ils des insensés, pour gaspiller ainsi leur dévouement, ou de crédules sots, pour croire à la valeur de ces « conversions » ?

Ni l'un, ni l'autre. Les salutistes ne sont pas gens qui commencent de bâtir une tour sans en avoir calculé le prix ; s'ils ont entrepris leur œuvre immense et si diverse c'est qu'ils croient qu'elle donne des résultats, et pour eux ce serait un échec que de n'obtenir, en fait de résultats

que des bienfaits matériels, et quelques améliorations d'ordre social ou même moral. D'autre part, ils savent mieux que personne le peu de crédit qu'il faut accorder à ces expériences religieuses du banc des pénitents, qui ne méritent qu'à peine le nom d'expérience religieuse.

En effet, la conversion salutiste est censée être une véritable conversion brusque, qui fait disparaître le vieil homme et met à sa place l'homme nouveau, c'est-à-dire une transformation psychologique foudroyante qui annihile certaines tendances et en développe instantanément d'autres. On sait que, sauf quelques cas très rares de tempéraments bien disposés, un tel phénomène ne s'accomplit généralement que lorsqu'un ensemble de conditions favorables sont réalisées, tant au point de vue des influences exercées, des événements antérieurs, que de l'état psychologique actuel du sujet. Cette conversion se réalise souvent après une période plus ou moins longue de souffrance et d'angoisse, et consiste précisément en ce qu'à un état de tension, accrue jusqu'à devenir intolérable, succède soudain l'apaisement dans lequel s'épanouissent les sentiments joyeux. Tout ceci a été étudié trop souvent et trop bien pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Nous retiendrons seulement le fait qu'une telle conversion est un bouleversement complet de la personnalité, qui s'accompagne d'émotions exceptionnellement intenses pouvant aller jusqu'à provoquer des troubles physiques violents, qu'elle inaugure une vie nouvelle, entièrement différente de celle qui la précède et ceci, *aussitôt* après la conversion.

Les convertis du banc des pénitents, à très peu d'exceptions près, sont loin d'avoir connu ces états extraordinaires. La plupart, avant d'être mis en contact avec l'Armée du Salut, ont eu une vie intérieure des plus pauvres, et n'offrent pas à la conversion un psychisme déjà labouré

par les émotions antérieures ; dans les réunions salutistes on fait tout ce que l'on peut pour éveiller les émotions propices, mais l'extrême habileté que nous avons décrite ne remplace pas le génie spécial qui fait un revivaliste, jetant à son gré dans les âmes la terreur ou l'extase, ni une certaine atmosphère qui ne se fabrique pas à volonté. Aussi les conversions salutistes ne sont-elles qu'un pâle reflet des véritables conversions brusques ; elles offrent quelque chose de factice ; elles sont dues en grande partie à l'entraînement ; la suggestion y joue le plus grand rôle, mais elle n'est pas assez puissante pour agir sur les tendances profondes, elle est tout juste suffisante pour obtenir une docilité momentanée ; les émotions ainsi obtenues restent de surface, et lorsqu'on compare cela aux phénomènes psychologiques qui se passent dans les réveils, on a l'impression d'un feu d'artifice où les fusées ratent à moitié. L'état psychologique créé n'est pas durable, le feu allumé à grand'peine s'éteindra lorsqu'on cessera de l'animer, c'est-à-dire une fois le converti retombé dans son milieu et ses occupations habituelles. Il convient d'ajouter que le danger de la rechute, de la reprise de soi, est plus grand pour ceux qui ont mené avant leur conversion une vie honnête, que pour ceux qui ont un passé vraiment lourd, car les premiers estimeront plus facilement que les seconds, une fois l'emballement passé, qu'ils ont cédé à un sot entraînement dont maintenant ils ont un peu honte. Ce sont donc les moins coupables qui ont le plus de chances de se renier le lendemain.

Et que dire de ceux qui ont cédé uniquement à l'entraînement, sans que leur volonté lucide intervienne en rien, et qui sont incapables de fournir aucune explication raisonnable de leur geste de repentir ? Peut-on vraiment donner à cet acte quasi inconscient, accompli dans une sorte d'hébétude, le nom de conversion ?

Il y a aussi la catégorie, peu nombreuse, de ceux qui, faiblement émotifs ont agi de sang-froid, parce qu'ils désirent fermement changer de vie, qu'ils saisissent l'occasion offerte de s'y décider, de s'y engager maintenant. Chez ceux-là, rien de ce qu'on appelle psychologiquement une conversion ; une décision qui oriente différemment leur conduite, mais qui par elle seule, ne change rien à leur personnalité¹.

Donc, au point de vue psychologique, ces conversions, loin d'être le changement radical annoncé par les salutistes ne sont que des demi-conversions, ou des pseudo-conversions.

Les salutistes, qui n'ignorent pas cela, n'ont garde de traiter ceux qui ont passé par le banc des pénitents comme de véritables convertis. Ils savent qu'aussi bien moralement que spirituellement rien de définitif n'a été édifié.

Alors pourquoi cette allégresse pour un résultat illusoire ? Parce que cette conversion, illusoire en tant que résultat, peut faire un solide point de départ si on sait l'utiliser. Le banc des pénitents livre aux salutistes des esprits dociles qu'ils vont pouvoir diriger et mener, plus ou moins facilement et rapidement, au but, c'est-à-dire à

¹ Il faudrait pour être complet mentionner aussi les fils ou filles de salutistes qui par exception ne se seraient pas convertis dès l'enfance. Ceux-ci savent qu'un jour ou l'autre ils devront se convertir, connaissent depuis toujours la doctrine salutiste, et seule, la peur du renoncement les a retenus.

La conversion est pour eux un geste courageux, accompli en pleine conscience, et s'accompagnant de l'émotion religieuse à laquelle ils s'attendent, et à laquelle toute leur vie les a préparés. Cette émotion obligée est plus ou moins réelle et profonde selon les aptitudes émotives du sujet ; de toutes façons il est fermement convaincu qu'après cela il triomphera aisément du péché et la solide formation morale qu'il a reçue, lui évitera les déceptions.

la vie chrétienne. Supprimez la conversion au banc des pénitents, les salutistes ne pourront que jeter aux foules des paroles qui ne germeront que dans les occasions favorables, bien exceptionnelles.

Grâce à ce geste, même s'il n'est rien de plus qu'un geste, le contact est établi, l'action profonde, durable, pourra être entreprise.

Comment s'y prendra-t-on ?

On se gardera bien d'enlever à ces aspirants à la vie chrétienne l'idée qu'ils ont été transformés en même temps que pardonnés, car rien ne saurait les aider mieux à réaliser cette transformation que de croire qu'elle l'est, et que leurs actes ne font que la manifester, alors qu'en réalité ils l'effectuent.

Les officiers, au contraire, rappellent fréquemment à ces nouveaux disciples la grande grâce qu'ils ont reçue, et les promesses qu'ils ont faites. Ils utiliseront d'ailleurs soigneusement le travail religieux réel qui s'est fait, au moment de la conversion, si minime qu'il ait été ; et ils construiront à partir de ces premiers éléments.

Certains convertis, de tempérament émotif, ont passé par une vive exaltation, mais seraient enclins à s'en tenir là. Doucement et fermement on leur montrera toute l'étendue de l'exigence chrétienne et quels devoirs précis les attendent. On les amènera, à force de patiente insistance, à vaincre les résistances, les hésitations, les peurs, et à s'établir au prix de sacrifices parfois très douloureux, dans une vie conforme à leur nouvelle morale. On s'aidera d'ailleurs des émotions religieuses comme stimulants pour réveiller l'enthousiasme du premier jour et combattre le découragement.

Chez certains — beaucoup plus rares — la conversion fut surtout d'ordre moral, accomplie de sang-froid, par une lucide décision, avec l'espoir que cet acte facilitera

tel changement de vie, apaisera telle inquiétude ou tel malaise, un peu comme on prend un remède avec une demi-confiance, « pour voir ». Ici c'est l'élément religieux qui manque. A ces âmes de bonne volonté les salutistes ouvriront le domaine de la vie spirituelle ; ils leur expliqueront qu'il importe peu qu'ils n'aient pas éprouvé une vive émotion au moment où ils se convertirent, que seule compte l'orientation de la volonté et que les joies spirituelles viendront ensuite, peu à peu.

Et ceux qui ont cédé à un mouvement machinal d'imitation à peine conscient, ceux dont le juge le plus indulgent devrait reconnaître qu'ils ignorent le sens de leur acte ? Avec ceux-là on feindra de prendre au sérieux leur conversion, mais on ne lui accordera en fait aucune valeur.

C'est en pensant à ceux-là, très nombreux, qu'un officier nous disait un jour, sans réfléchir à la manière dont ses paroles contredisaient ce qui s'enseigne du haut de l'estrade : « Le banc des pénitents est utile surtout pour nous mettre en contact avec les gens, c'est ainsi que nous obtenons leur nom, leur adresse et un prétexte pour aller les voir et nous en occuper. » Avec ceux-ci, tout, absolument, est à faire, il faut tout réexpliquer, leur faire comprendre, après coup, la portée de leur geste, leur dire ce qu'est la foi, la vie chrétienne, les devoirs et les renoncements qu'elle implique, en un mot faire une éducation religieuse complète ; il faut traiter ces nouveaux chrétiens comme des enfants, les protéger contre les autres et contre eux-mêmes, se fâcher, pardonner, consoler, encourager tour à tour. Dès le début de son apostolat, William Booth avait compris que tout son travail serait vain s'il ne réussissait à prolonger son action sur les convertis *après* la conversion, et ce fut par un trait de génie qu'il créa les *soldats* du Salut : Faire d'un converti un soldat, certes,

c'est obtenir de lui qu'il combatte dans la guerre du salut mais c'est aussi l'encadrer dans une admirable organisation où il trouvera tout ce qui pourra l'aider à persévérer et à progresser.

Ainsi, pour tous ou presque tous, loin que la conversion soit un aboutissement, elle est un point de départ et ne fait — si encore elle le fait — que déposer dans l'esprit un germe qui ne se développera que si on y apporte beaucoup de soins et d'effort. Les salutistes s'y emploient avec un dévouement et une patience sans limites. Rien ne les découragera, rien ne les rebutera, ni les rechutes répétées et parfois graves, ni l'ingratitude, ni la révolte. Ils veulent sauver des âmes, ils se sentent responsables de celles qui se sont une fois trouvées sur leur chemin, et ne se sentiront jamais le droit de les abandonner à leur sort. Travail pénible, obscur, beaucoup moins séduisant que l'activité dramatique des réunions publiques, mais travail fécond en résultats durables.

Attirer les inconvertis au banc des pénitents, un à un, comme un pêcheur adroit, jeter ces hommes à genoux devant Dieu, sous les yeux de la foule, c'est une tâche qui ne manque pas de grandeur. Mais malgré cette brillante apparence, ce n'est là qu'un travail préliminaire. Rideau baissé, public parti, à l'œuvre maintenant ! De ces vacillants convertis, il s'agit de faire des soldats chrétiens !

Vu le 7 mars 1931.

Vu et permis d'imprimer,

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université
de Paris,*

H. DELACROIX.

*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*

S. CHARLÉTY.

Table des matières

INTRODUCTION	7
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que l'Armée du Salut?

I. — Une réunion à l'Armée du Salut	17
II. — La fondation de l'Armée du Salut	27
III. — La doctrine	42

DEUXIÈME PARTIE

La « Guerre du Salut » : A) Les moyens de combat

I. — Les travaux d'approche	65
II. — Le champ de bataille	72
III. — Les armes	77
A. — Le public	78
B. — Le message	79
C. — Les témoignages	87
D. — La prière	91
E. — Le chant	94
F. — L'action individuelle	102

TROISIÈME PARTIE

La « Guerre du Salut » : B) Le combat

I. — La préparation de l'attention	108
II. — L'atmosphère	111
III. — Comment naît la « foi qui sauve »	114
IV. — La victoire : le banc des pénitents	126

CONCLUSION	139
----------------------	-----

Imp G. THONE
Liège (Belgique)